

sommaire du n° 150, avril 2021

■ Ouverture	4
■ Séminaire École	
« J. Lacan, <i>Télévision</i> , Questions III et V »	
David Bernard, Réponse(s) de Lacan	9
Anita Izcovich, Du malaise au réel	15
■ D'un pôle à l'autre	
Muriel Mosconi, Les symptômes et leur traitement	23
Bernard Nominé, Le symptôme : une question ou une solution ?	28
Sophie Pinot, Sophie Rolland-Manas, Marie-José Latour, Matinée au Kairn <i>Langage, parole, écriture, lecture, poème</i>	36
■ Et entre-temps...	
Marc Strauss, L'actualité des frontières	52
■ Enfance et psychanalyse	
Réseau Enfant et Psychanalyse	
Isabelle Boudin, Quels sont les en-je(ux) de la structure en psychanalyse ?	58
Serge Marquet, Des « troubles » à la structure, enjeu éthique et politique	70
Joëlle Hubert-Leromain, Non pas troubles mais symptômes	80
Jean-Paul Montel, La structure en question chez des adolescents en rupture	88
Frédéric Pellion, Enfants hors discours	99
■ 2 ^e Convention européenne	
Rome, 10 et 11 juillet 2021	
« Ce qui passe entre les générations »	
<i>Disputationes</i>	
Patrick Barillot, <i>Disputatio 1</i>	108
Patricia Dahan, Colette Soler, Répliques	109

■ Brèves

Michel Bousseynroux, *Trois essais sur la sexualité mystique
Marie de la Trinité. Simone Weil. Thérèse Neumann*
par **Philippe Madet** 112

Colette Soler, *Lecture. Préface de Jacques Lacan à L'éveil
du printemps de Wedeking*
par **Cathy Barnier** 114

■ Fragments

S. Freud, « J'avais 5 ans... » 117

Directrice de la publication

Patricia Zarowsky

Responsable de la rédaction

Nadine Cordova

Comité éditorial

Giselle Biasotto-Motte

Isabelle Boudin

Brigitte Bovagnet

Anne-Marie Combres

Nathalie Dollez

Alexandre Faure

Laure Hermand-Schebat

Emmanuelle Moreau

Pierre Perez

Florence Signon

Christine Silbermann

Louis-Marie Tinthoin

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Mardi 16 février 2021

À Toulouse

Cette lettre s'est écrite en résonnance avec une autre, celle adressée par Alexandre Faure à un lecteur en ouverture du Mensuel de février dernier. D'un lecteur à l'autre, de Rennes à Toulouse, faire entendre l'écho, établir la diagonale, engager une conversation. C'est peut-être d'ailleurs à ça que ne cesse pas de nous inviter le Mensuel : converser.

Converser suppose un goût certain des différences et de leur je(u). Converser relève également de ce que j'appellerai, avec Barbara Cassin, une pratique de l'entre. Être entre, nous dit-elle, « c'est se tenir dans l'intervalle ¹ ». Se tenir dans l'intervalle, c'est tenter d'atteindre cet espace qui n'est ni dehors ni dedans, c'est parier qu'un espace a-ségrégatif est possible.

Le Mensuel comme « lieu où se recueille le produit de ceux qui se livrent à la discipline du commentaire ² » figure pour moi cet espace de l'entre, de l'intervalle. Dans sa lettre du dimanche 13 décembre 2020, Alexandre Faure invitait le lecteur à considérer en quoi se livrer à « la discipline du commentaire ³ » participe d'une « déprivatisation ⁴ » de la lecture. Avec Barbara Cassin, j'ajouterai que cela produit tout autant une « désessentialisation » du texte. Une « désessentialisation » salutaire pour « éviter l'écueil de l'Un-lecteur ⁵ ». Barbara Cassin voit là ce qui fait la visée du travail de traduction : « Quand on traduit, quand on passe entre les langues, on "désessentialise". Il s'agit toujours de montrer qu'au lieu d'une essence fixe il y a des interférences [...] En somme, il y a des energieiaï, des énergies à l'œuvre, et non pas simplement des erga, des œuvres – il faut traduire ce qu'un texte fait, non pas ce qu'un texte dit ⁶. » Lire, traduire, un même mouvement, une équivalence.

Rétif à toute fascination pour l'Un-lecteur, le Mensuel, dans le ressac des textes qui ne cessent pas de s'y déposer, fait plutôt la part belle à chaque un des lecteurs qu'après Lacan nous ne cessons jamais d'être. Dire non à « l'écueil de l'Un-lecteur ⁷ », c'est tenter de garder vive la marque qu'aura laissée en chaque un l'expérience analytique. Une expérience qui ne vise pas l'Un mais l'Autre, une expérience qui vise dans l'Autre, ce qui se dérobe à

toute réponse : $S(A)$. C'est aussi tenir une certaine position quant au texte de Lacan, qui ne « fait pas système ⁸ » et qui, quand « on y revient, garde un pouvoir d'énigme qui défie la clarté insufflée, une profusion et un degré d'inconsistance qui déborde du Un ⁹. »

« Partout ailleurs que dans la psychanalyse, à l'envers donc, le Un est collectivisant, c'est son mérite, mais il est aussi ségrégatif ¹⁰ », et dans les conjonctures de l'histoire, les exemples de ravage du Un ne manquent pas. Pour chacun, la même pente ségrégative, parfois jusqu'au pire. Écoutons ici Marguerite Duras : « Bon j'ai été sept ans au parti moi, au parti communiste, stalinien, j'ai mis des années à me guérir de ça. Qu'est-ce qu'on m'a appris ? À mépriser les autres. On m'a appris à mépriser les catholiques, les croyants. On m'a appris à mépriser les riches, comme si c'était une définition d'être riche. Dans la richesse il y a une immense pauvreté, une misère des riches [...] C'est tellement grave ce que je suis en train de vous dire, tellement important, enfin pour moi je veux dire. Hélas je suis encore en train d'essayer de me guérir de ce simplisme qu'est le marxisme. Non je parle du simplisme en général, le simplisme est fasciste. Si vous voulez l'Allemagne de 33 a souffert avant tout d'un simplisme. Le racisme c'est un simplisme, aussi. C'est dans ce sens-là que je parle du simplisme [...] C'est ce qu'on a fait de Marx et ce qu'on a fait de Freud qui est désolant, ce n'est ni Marx, ni Freud ¹¹. » À partir de son expérience de militance partisane, Marguerite Duras témoigne de ceci que le Un est par essence totalisant et par là même ségrégatif. Or, dans notre école et « dans notre champ, s'il veut être bénéfique à notre discours, il doit réussir la performance d'exclure le principe de ségrégation. Du Un qui refoule les différences au Un qui peut les conjoindre, la distance est aussi grande que celle qui oppose l'antique logique des classes à la moderne logique des ensembles ¹². »

Quelle gageure pour notre école ! Devoir sans cesse réinventer les conditions d'une orientation épistémique viable, seul remède secourable face au doux poison de l'orthodoxie. « Une orientation suppose que tous avancent dans la même direction, sans que les différences soient muselées et sans qu'il soit exclu, bien au contraire, qu'Un se distingue de l'ensemble et le vectorialise ¹³. » Si le résultat de ce pari est voué à demeurer incertain, je tiens cependant pour assuré que le Mensuel participe de cette gageure. Par son savoir-faire avec les différences, il crée les conditions d'un lieu ouvert à tous ceux qui « s'intéressent à la psychanalyse en acte ¹⁴ ». Un lieu qui n'appartient pas, pas plus aux analystes qu'à quiconque. Un lieu qui de façon affine au signifiant manifeste « la présence de la différence comme telle et rien d'autre ¹⁵ ».

Bonne lecture.

Pierre Perez

-
1.  B. Cassin, *Éloge de la traduction*, Paris, Fayard, 2016, p. 229.
 2.  A. Faure, « Lettre à un lecteur », *Mensuel*, n° 148, Paris, EPFL, février 2021, p. 3-4.
 3.  *Ibid.*
 4.  *Ibid.*
 5.  *Ibid.*
 6.  B. Cassin, *Éloge de la traduction*, *op. cit.*, p. 225.
 7.  A. Faure, « Lettre à un lecteur », *art. cit.*
 8.  C. Soler, L. Soler, J. Adam et D. Silvestre, *La Psychanalyse, pas la pensée unique*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2000, p. 50.
 9.  *Ibid.*
 10.  *Ibid.*, p. 273.
 11.  M. Duras, *Le Ravissement de la parole*, coffret 3 CD + livret, INA/Radio France, collection « Les grandes heures », Piste 29, « Autoportrait, je ne comprends pas ».
 12.  C. Soler, L. Soler, J. Adam et D. Silvestre, *La Psychanalyse pas la pensée unique*, *op. cit.*, p. 173.
 13.  *Ibid.*, p. 169.
 14.  J. Lacan « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 240.
 15.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 6 décembre 1971.

SÉMINAIRE ÉCOLE

J. Lacan, *Télévision*
Questions III et V

Télévision, Question V

« – Il y a une rumeur qui chante : si on jouit mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et, c'est la faute, premièrement à la famille, deuxièmement à la société, et particulièrement au capitalisme. La question se pose.

– Ça, c'est une question – me suis-je laissé dire, car de vos questions j'en parle –, une question qui pourrait s'entendre de votre désir de savoir comment y répondre, vous-même, à l'occasion. Soit : si elle vous était posée, par une voix plutôt que par une personne, une voix à ne se concevoir que comme provenant de la télé, une voix qui n'existe pas, ce de ne rien dire, la voix pourtant, au nom de quoi, moi, je fais ex-sister cette réponse, qui est interprétation.

À le dire crûment, vous savez que j'ai réponse à tout, moyennant quoi vous me prêtez la question : vous vous fiez au proverbe qu'on ne prête qu'au riche. Avec raison.

Qui ne sait que c'est du discours analytique que j'ai fortune ? En quoi je suis un *self-made man*. Il y en a eu d'autres, mais pas de nos jours.

Freud n'a pas dit que le refoulement *provienne* de la répression : que (pour faire image), la castration, ce soit dû à ce que Papa, à son moutard qui se tripote la quéquette, brandisse : "On te la coupera, sûr, si tu remets ça."

Bien naturel pourtant que ça lui soit venu à la pensée, à Freud, de partir de là pour l'expérience, – à entendre de ce qui la définit dans le discours analytique. Disons qu'à mesure qu'il y avançait, il penchait plus vers l'idée que le refoulement était premier. C'est dans l'ensemble de la bascule la seconde topique. La gourmandise dont il dénote le surmoi est structurale, non pas effet de la civilisation, mais "malaise (symptôme) dans la civilisation".

De sorte qu'il y a lieu de revenir sur l'épreuve, à partir de ce que ce soit le refoulement qui produise la répression. Pourquoi la famille, la société elle-même ne seraient-elles pas créations à s'édifier du refoulement ? Rien de moins, mais ça se pourrait de ce que l'inconscient ex-siste, se motive de la structure, soit du langage. Freud élimine si peu cette solution que c'est pour en trancher qu'il s'acharne sur le cas de l'Homme aux loups, lequel homme s'en trouve plutôt mal. Encore semble-t-il que ce ratage, ratage du cas, soit de peu auprès de sa réussite : celle d'établir le réel des faits.

S'il reste énigmatique, ce réel, est-ce au discours analytique, d'être lui-même institution, qu'il faut l'attribuer ?

Point d'autre recours alors que le projet de la science pour venir à bout de la sexualité : la sexologie n'y étant que projet. Projet à quoi, il y insiste, Freud faisait confiance. Confiance qu'il avoue gratuite, ce qui en dit long sur son éthique. »

J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 49-47

David Bernard

Réponse(s) de Lacan *

La proposition qui nous a été faite de commenter la question V de *Télévision*, et la réponse qu'y apporta Jacques Lacan, a d'abord été pour moi l'occasion de m'interroger sur ce qui constitua, à l'origine, cet écrit : un « dialogue ¹ ». Quelques mots d'abord sur le contexte de ce dialogue, tel que rapporté par Lacan lui-même. Tout juste rentré d'un voyage en Syrie, un « type très jeune » est venu le solliciter, raconte-t-il, « au nom de la télévision ² ». Ce n'était pas la première fois. D'autres lui avaient déjà adressé une telle invitation. Lacan avait toutefois jusque-là refusé leur offre, tant ces gens de la télé, connus pour avoir réalisé d'autres entretiens avec des figures de l'époque comme Lévi-Strauss ou Jakobson, lui paraissaient infatués. « Ils étaient tellement fous de leur réussite qu'ils étaient aussi fous d'avance de la réussite qu'ils auraient avec moi ³. » Aux courbettes de ces infatués, Lacan préféra donc ce type très jeune, ce « minuscule » dira-t-il encore, nommément Benoît Jacquot, dont on sait ce qu'il devint. À lui, il donna son accord pour l'enregistrement à la télévision de ce qu'il nomme lui-même un dialogue.

Lacan sachant, pour l'avoir théorisé lui-même, combien tout dialogue procède du malentendu, soulignons en quels termes il présente ensuite son interlocuteur : « Comme Jacques-Alain Miller n'est pas analyste, [...] c'est probablement grâce à ça que ça tourne, que ça fonctionne comme dialogue – c'est une réussite incroyable – comme Jacques-Alain Miller n'est pas analyste, il a cru entendre dans ce que je lui répondais quelque chose qui pourrait... c'était son idée comme ça : la sagesse du psychanalyste ⁴. » La réussite du dialogue ne pouvait donc que procéder d'un malentendu, que Lacan isole en tant que tel. Le jeune philosophe, par ailleurs très engagé dans certains mouvements politiques de l'époque, attendait du psychanalyste un conseil de sage, une parole de maître, jusqu'à lui adresser les trois questions kantienne, qui font les passions et les tourments de toute jeunesse : « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? » Je le souligne pour montrer à quel point il aurait été facile, et

surtout tentant pour plus d'un, de répondre ici d'une position de maître. De cela, diffère radicalement la réponse de Lacan. Plus encore, ce dialogue que constitue *Télévision*, ainsi que bien d'autres qu'il eut avec la jeunesse, revêt sans doute une dimension inédite dans l'histoire des dialogues, laquelle d'ailleurs resterait à faire, dans toute sa diversité : de Platon jusqu'aux « diálogos » de Dubillard, en passant par le tragi-comique du dialogue de la scène de ménage⁵, dont Roland Barthes avait su si bien relever les impuissances et le malentendu structural.

Pour commenter plus avant ce que fut ici la différence de Lacan, rappelons ce que constitue d'ordinaire toute réponse : un enjeu de pouvoir. Le tout-petit déjà, commentait Lacan, du seul fait d'entrer dans la demande... d'amour, se confrontera au tout pouvoir de la réponse de l'Autre. En quoi répondre, d'origine et de structure, comporte toujours le risque de la suggestion. En témoigne la réponse du maître. Celui-ci, écrivait Rancière, est toujours un « maître explicateur⁶ ». Le souci du pédagogue est : « Le petit comprend-il ? Il ne comprend pas. Je trouverai des manières nouvelles de lui expliquer⁷ », jusqu'à le lui faire *rentrer dans le crâne*. « Profonde méchanceté⁸ » de la position pédagogique, notait Lacan. Ainsi que l'écrivait encore Maurice Blanchot, la réponse, en son principe, comporte le risque de son « assurance⁹ », et de sa suffisance : « Celui qui répond est implicitement supérieur à celui qui interroge¹⁰. » Et pourtant, la question *demande* réponse, aspirant à se refermer, à ce que le couple Question/Réponse fasse enfin rapport.

Au regard de cela, se dévoile le risque d'une clarté, qui voudrait force clore le malentendu, et atteindre l'impérialisme du dernier mot. Intéressant de relever à cet égard que le jeune homme, qui ici confiait à Lacan ses questions, s'instituera plus tard en maître de ladite *Orientation lacanienne*, désirant assurer ce qu'il nommera, dans une lettre dite par lui-même « claire comme le jour¹¹ », « l'éducation freudienne du peuple français¹² », et pourquoi pas celle de « tous les peuples¹³ », pour une « humanité analysante¹⁴ » ? Rien de plus fragile, donc, que la position analysante où l'on consent à partir de ce qui du réel, nous désoriente.

Aussi, revenons au discours analytique. Au regard de cette demande de réponse, quelle offre fait Lacan ? Premièrement, une réponse qui ne soit pas immédiate, et qui par son effet d'énigme puisse produire un désir, de lecture. En témoigne le désir qui nous anime, cinquante ans après, de continuer à déchiffrer ses réponses. J'ajoute que je suis heureux de faire partie d'une école qui, par ce séminaire notamment, nous propose de partager ce qui dans les textes de Lacan nous surprend, questionne et désoriente, et, en

somme, nous invite à prendre le temps. Voilà qui est rare, en notre « époque de travail », disait Nietzsche, une époque « de hâte, de précipitation transpirante et indécente, qui veut “en avoir fini” de tout, tout de suite, y compris de tous les livres ¹⁵ ». « Bien lire », ajoutait-il, de façon très affine au bien dire de Lacan, suppose quant à lui de prendre le temps. Le *lento* ¹⁶ est sa condition nécessaire.

J'en reviens donc au texte de Lacan. Dans ce passage, il précise en effet la nature de cette réponse : une interprétation. Le premier paragraphe en présente les fondements. Pour saisir un peu mieux leur logique, repar-tions de la question que lui adresse Jacques-Alain Miller : « Il y a une rumeur qui chante : si on jouit si mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et, c'est la faute, premièrement à la famille, deuxièmement à la société, et particulièrement au capitalisme. La question se pose ¹⁷. » Ici comme à d'autres moments de ce dialogue, Lacan ne manquera pas, tout d'abord, de renvoyer la question à son énonciateur. Personne n'oserait poser une question, disait-il dès le début de son enseignement, s'il n'avait déjà la réponse. Chaque question ne surgit que d'une réponse d'abord rencontrée, à l'occasion dans le réel. En cela, la question, par elle-même, répond ¹⁸. Une question *se pose*, seule en effet, mais du lieu où la réponse aura déjà affecté le sujet. En quoi celui qui s'en fait le porteur pourrait se laisser concerner par la question. Retour à l'envoyeur, donc : « Ça, c'est une question, rétorque Lacan, qui pourrait s'entendre de votre désir de savoir comment y répondre, vous-même, à l'occasion ¹⁹. »

Il précise aussitôt : « Soit : si elle vous était posée, par une voix plutôt que par une personne, une voix à ne se concevoir que comme provenant de la télé. » Après avoir situé le lieu d'où la question se pose, Lacan en vient ainsi à la façon dont elle se pose. Et là, surprise : la question ne doit pas être entendue comme provenant d'une personne, mais d'une voix. Qu'est-ce à dire ? Premièrement, la question, comme la réponse, est à penser dans son existence propre, à distinguer de la personne, du moi qui voudrait en être l'auteur. Question et réponse sont des effets du langage dans le réel, venant diviser le sujet. Seulement, notre erreur est d'ordinaire de personnifier la voix, notamment dans son rapport à la jouissance. Ainsi, n'aura-t-on pas toujours fantasmé sur la voix, la grosse voix qui commande, qui demande, qui gronde ou qui clame, autant que celle qui raconte, qui professe, qui promet ou qui berce ? Et ceci en l'attribuant à quelque figure imaginaire : la voix du tyran, du législateur, de l'enseignant, de l'être aimé, de la mère, voire celle de tout un peuple ?

Notre erreur est de donner substance imaginaire à la voix, quand elle se révèle n'être, avance Lacan, que la voix du langage lui-même. Paul Valéry, rapporte-t-il, l'aura aperçu, parlant dans l'un de ses poèmes de la voix « qui se connaît quand elle sonne / N'être plus la voix de personne / tant que des ondes et des bois ²⁰ ? » « C'est du langage que parle ici Valéry, ponctue Lacan. Et peut-être en effet, faut-il au dernier terme la reconnaître, cette voix, pour la voix de personne ²¹. » L'expression de Jacques-Alain Miller était donc bienvenue : la rumeur chante, en effet, et toute seule. « Clameur ²² », qui est celle du langage lui-même, tâchant d'origine de situer la jouissance qui manque, et commandant de mieux jouir.

À cela s'ajoute encore autre chose : non seulement la voix n'est la voix de personne, mais elle est « une voix à ne se concevoir, que comme provenant de la télé ²³ ». Lacan aura commenté à plusieurs reprises le statut de la télévision, et sous des angles divers. Elle est premièrement un gadget, un produit du discours de la science. D'autre part, et contrairement à ce discours dont elle est issue, « la télévision, ça a un sens ²⁴ », avance-t-il. Seulement, lequel ? Celui qui fuit. La télévision a le même sens que ce qui fuit par la béance que constitue le non-rapport sexuel. Elle incarne la fuite métonymique du sens, laquelle véhiculera les restes de jouissance que constituent les objets pulsionnels, censés venir boucher, pour tous, le trou du non-rapport. « Ce que véhicule la télévision, [précise en effet Lacan,] c'est l'objet *a* pour tous ²⁵. » Je souligne : pour tous.

Il s'en déduit que ce qui se recueille à la télévision, autant qu'à la radio, autant que dans un écrit, ne sera au regard de cette fuite du sens, que ce qui en reste : des déchets. Telle est la raison pour laquelle Lacan tint absolument à intituler ces interventions dans ces médi-a : *Télévision, Radiophonie, Écrits*. « C'est strictement conforme à mon idée de ce qu'il en est du dire. Le dire, ça laisse des déchets, et on ne peut recueillir que ça. Alors que ce soit les déchets écrits, les déchets radiophoniques ou les déchets télévisés, ce sont des déchets ²⁶. » Sauf que, soulignons le renversement que dans sa réponse il désire opérer : non pas parler à la télévision, mais « au nom de la télévision ²⁷ ». Autrement dit, au nom des objets que celle-ci véhicule : le regard, et la voix. Il s'en déduit que, dans ce dialogue, Lacan opère comme dans la cure : à partir du mathème du transfert, se faisant semblant d'objet, autant que se laissant installer en position de sujet supposé savoir, a/S2. « Vous savez que j'ai réponse à tout, dit-il à Jacques-Alain Miller, moyennant quoi vous me prêtez la question ²⁸. »

Au terme, la réponse de Lacan se voulut aussi subversive. À la télévision qui, selon le principe du discours de la science, véhiculait, pour tous,

l'objet *a*, et voulait dans sa tentative d'universalisation « boucher le trou ²⁹ » du non-rapport, il répond depuis le discours analytique. Avec sa visée éthique : en lieu et place de la suggestion attendue, laisser à chacun la possibilité d'entendre le réel en cause, dans ce malaise quant à la jouissance. Il en va ici également, notons-le, d'un autre maniement de l'objet voix, à même de faire ex-sister une réponse qui soit interprétation, et non commandement.

Encore fallait-il pour cela, même en ce lieu qu'est la télévision, se prêter au semblant, et pourquoi pas, y répondre de la place du clown. « Ne vous sentez pas si obligés à vous pousser du col [dira-t-il à ses élèves]. Même comme bouffons, vous êtes justifiés d'être. Vous n'avez qu'à regarder ma Télévision. Je suis un clown ³⁰. » Un bouffon, un clown, certes, mais dans la tradition des fous de cour qui au seizième siècle, par la voie des équivoques, des jeux de mots, des pointes, des « concetto ³¹ », et autres traits d'esprit dans le style maniériste de l'époque, dévoilaient à qui voulait l'entendre les farces et attrapes de la jouissance.

Mots-clés : réponse, question, voix.

* ↑ Intervention au séminaire École 2020-2021 « Jacques Lacan, *Télévision*, questions III et V », soirée du 28 janvier 2021, par visioconférence.

1. ↑ J. Lacan, « Intervention au congrès de l'École freudienne de Paris, La Grande-Motte », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, séance du 2 novembre 1973.

2. ↑ *Ibid.*

3. ↑ *Ibid.*

4. ↑ *Ibid.*

5. ↑ R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 243-248.

6. ↑ J. Rancière, *Le Maître ignorant*, Paris, Fayard 10/18, 1987, p. 14.

7. ↑ *Ibid.*

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 332.

9. ↑ M. Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 15.

10. ↑ *Ibid.*

11. ↑ J.-A. Miller, *Lettre claire comme le jour*, 2001, accessible sur le site oedipe.org.

12.  *Ibid.* On lira dans cette lettre de quelle façon il souligne sur ce point son désaccord avec Lacan.
13.  J.-A. Miller, présentation de *l'Université populaire de psychanalyse Jacques Lacan*, 2009, consultable sur internet.
14.  *Ibid.*
15.  F. Nietzsche, *Aurore*, Paris, Flammarion, 2012, p. 35.
16.  *Ibid.*
17.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 529.
18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 47.
19.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 529.
20.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 73.
21.  *Ibid.*, p. 74.
22.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 308.
23.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 529.
24.  J. Lacan, « Intervention au congrès de l'École freudienne de Paris, La Grande-Motte », art. cit.
25.  *Ibid.*
26.  *Ibid.*
27.  *Ibid.*
28.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 529.
29.  J. Lacan, « Intervention au congrès de l'École freudienne de Paris, La Grande-Motte », art. cit.
30.  J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975.
31.  J. Lacan, *Le Séminaire Livre VI, Le Désir et son interprétation*, op. cit., p. 393.

Anita Izcovich

Du malaise au réel *

Je partirai de la question V qui inaugure ce chapitre de « Télévision » et qui touche au malaise : « Si on jouit si mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et, c'est la faute, premièrement à la famille, deuxièmement à la société, et particulièrement au capitalisme. La question se pose ¹. »

Pour expliciter la question, j'ai choisi de me référer à Wilhelm Reich, tout d'abord parce que c'est ce qu'il a développé dans sa théorie quand il s'est séparé de celle de Freud, et ensuite parce qu'elle rejoint le dernier paragraphe du texte, concernant la sexologie comme « projet de la science pour venir à bout de la sexualité ² ». Donc, en quoi Reich a-t-il développé l'idée selon laquelle « si on jouit si mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe », et que c'est la faute à la société ?

Selon lui, c'est la répression des pulsions sexuelles venant de la société qui est à l'origine de la névrose en produisant l'inhibition au travail et à la sexualité. Il développe cela en 1933 et 1936, dans *L'Analyse caractérielle* ³ et *La Révolution sexuelle* ⁴, alors que pour Freud, au contraire, c'est le contenu sexuel du complexe inconscient qui est refoulé et qui est à l'origine de l'inhibition dans la névrose : le refoulement est premier chez Freud.

Selon Reich, il suffit donc, dans une société, de supprimer la répression, de se débarrasser de la « cuirasse morale et réactionnaire », de satisfaire les besoins génitaux de base et libérer les énergies végétatives pour ne plus être névrosé : on verra du même coup disparaître prostitution, viol et perversion sexuelle.

La deuxième faute après celle de la société, selon Reich, est celle de la famille traditionnelle patriarcale, car le père est celui qui réprime les « besoins sexuels » du fils, en l'opprimant dans « sa petitesse corporelle », en le « mutilant sexuellement ». Il faut noter que Reich prend en compte l'Œdipe dans le sens où l'enfant aime le parent du sexe opposé et hait celui du même sexe. Mais c'est la dimension de crainte du père et de culpabilité qui anéantit le garçon dans sa vie sexuelle ultérieure et c'est de cela qu'il doit se débarrasser : le seul moyen est alors de l'autoriser à pratiquer des « expériences

génitales » avec les filles de son âge, c'est-à-dire en exprimant dans la réalité ses « besoins sexuels », pour supprimer le refoulement qui produit la maladie nerveuse. De la même manière, l'homme et la femme mariés doivent changer de partenaires pour atteindre l'harmonie sexuelle totale.

Concernant la troisième faute, celle du capitalisme, Reich considère que l'éducation familiale est imprégnée d'intérêts de propriété, l'homme possédant la femme et la femme se donnant comme objet dans une idéologie de domination économique, politique et sociale. De même qu'il est contre le père et l'institution familiale, il est contre l'autorité néantisante du maître, de la société et du capitalisme. C'est pour cela qu'il faut extraire l'enfant de la famille traditionnelle et l'élever en communauté avec d'autres enfants. C'est ainsi qu'il a été le grand initiateur de l'idéologie communautaire qui a marqué son époque.

Alors, on peut se demander si Reich a traité la sexologie comme « projet de la science pour venir à bout de la sexualité », pour transformer le malaise de la société capitaliste et de la famille à partir du réel d'une science, pour reprendre les termes de mon titre, « Du malaise au réel ». D'ailleurs, l'expression « venir à bout » signifie réussir à mener à bout une action en triomphant d'une difficulté.

C'est ainsi que Reich s'est mis en demeure de mesurer le désir sexuel, qu'il situait au niveau du « besoin », à partir d'« expériences » scientifiques, et précisément au niveau de la concentration de l'« orgone » dans la résonance entre les deux courants d'énergie électrique, l'un venant du cosmos, l'autre mesurable chez l'individu pendant l'orgasme. L'« orgone » cosmique est à la base de l'étreinte génitale : l'harmonie sexuelle entre l'homme et la femme s'inscrit dans l'harmonie entre l'individu et l'univers. On notera que Reich a pu voir l'« orgone » apparaître dans une pièce, puis s'étendre dans le ciel jusqu'à l'horizon. Il s'agit donc de venir à bout de la sexualité dans une théorie qui fait exister le rapport sexuel, qui donne à apercevoir le réel de la jouissance dans une forme énergétique sur le versant universel.

On se rappellera comment Lacan, en 1969 et 1970, c'est-à-dire avant « Télévision » qui est de 1973, dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* ⁵, évoque « l'espace où se déploient les créations de la science », qualifié de « l'insubstance », de « l'achose », d'où apparaît le vide, auquel on veut donner, « très lointainement », l'horizon de la femme, dans une jouissance « in-formée », « sans forme », originelle, mais qu'on veut apercevoir : la science vient s'édifier, dans « l'opérçoit ».

On peut dire que, pour Reich, il s'agissait d'« opercevoir » la jouissance féminine, certes dans sa science, mais aussi dans sa propagande pour

l'éducation sexuelle, l'avortement et le développement du planning familial afin de défendre la sexualité féminine libérée de la soumission à l'homme et du devoir de procréer. C'est donc de cette manière qu'il a résolu son refus de la répression, de la « sous-mission » au père, au maître, pour s'attribuer la mission de changer le monde, d'inscrire la jouissance non pas dans la castration pour chacun, mais dans la jouissance pour tous, anonyme, universelle, centrée sur le besoin à satisfaire.

C'est ce qui m'amène à interroger la formulation de Lacan selon laquelle « Freud n'a pas dit que le refoulement *proviennne* de la répression », c'est-à-dire vienne de l'extérieur, car au fur et à mesure qu'il avançait dans le discours analytique, « il penchait plus vers l'idée que le refoulement était premier ⁶ » : cela veut dire que c'est sur la base d'un refoulement originaire que les autres refoulements peuvent prendre appui.

On peut alors se demander ce que Lacan veut dire quand il ajoute que « c'est l'ensemble de la bascule de la seconde topique », et que « la gourmandise du surmoi » est structurale et non effet de la civilisation, mais « malaise (symptôme) dans la civilisation ⁷ ».

Cette bascule de la seconde topique est, de mon point de vue, à entendre dans le sens où, quand Freud parle du malaise de la civilisation à partir de la deuxième topique, soit la théorie du ça, du moi et du surmoi, il faut la connecter à la première topique : c'est cela ce que Lacan entend par la bascule de la seconde topique. Le malaise n'est pas effet de la civilisation, c'est-à-dire produit par l'extérieur, mais symptôme dans la civilisation, structural, en rapport avec le refoulement originaire. On saisit là comment on passe du malaise au réel.

Je m'interrogerai maintenant sur la question qui suit : « Pourquoi la famille, la société elle-même ne seraient-elles pas créations à s'édifier du refoulement ? » Lacan ajoute aussitôt : « Rien de moins » et il poursuit, « mais ça se pourrait de ce que l'inconscient ex-siste, se motive de la structure, soit du langage ⁸. »

On peut l'entendre dans le sens où la famille et la société sont bel et bien créations à s'édifier, c'est-à-dire à se créer, se construire du refoulement lui-même, mais de ce que l'inconscient ex-siste, se motive, c'est-à-dire prend son motif, ce qui le cause, de la structure et du langage pour se situer, *sistere*, *ex*, en dehors, dans des effets de langage.

Je me proposerai d'éclaircir ce point d'ex-sistence de l'inconscient avec ce que Lacan a développé de la famille dans l'évolution des sociétés, dans sa *Note sur l'enfant* en octobre 1969, quelques années avant

« Télévision », pour saisir comment il situe le malaise, le symptôme de la famille au niveau du réel ⁹.

Comme on le sait, Lacan reprend le terme de satisfaction du besoin propre à l'idéologie communautaire et il l'oppose à un désir qui ne soit pas anonyme dans la constitution du sujet. Ce qui est là en jeu, contrairement à un idéal fait d'une multiplicité de parents anonymes pour tous propre aux utopies communautaires, c'est la fonction d'inscrire, pour le père et pour la mère, la particularité d'un désir non anonyme.

C'est en cela que l'enfant est en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale, en étant le représentant de la vérité du couple familial. Cela touche à l'irréductible d'une transmission, aux résidus, qui vont se cristalliser dans les symptômes.

Cela m'amène à interroger, dans le texte « Télévision », la référence de Lacan à Freud qui « s'acharne sur le cas de l'Homme aux loups », sachant que « ce ratage, ratage du cas, soit de peu auprès de sa réussite : celle d'établir le réel des faits ¹⁰ ».

Freud lui-même utilise l'expression « exposer les faits », car il se plaint de ne pouvoir faire l'histoire de la maladie, d'autant plus que l'Homme aux loups lui-même ne sait pas ranger les faits dans le temps et que ses reconstructions sont erronées. Freud est à la recherche des sens sexuels des symptômes, mais avec des éléments qui ne concordent pas. Il cherche précisément à obtenir le réel des faits, à produire l'aveu de la réalité de la scène sexuelle entre les parents, vue par l'Homme aux loups, à partir de son rêve.

C'est ce que Lacan a pu rapporter au fantasme pur dévoilé dans sa structure, dans son rapport au réel, à partir du rêve de la béance de la fenêtre qui s'ouvre sur l'arbre dans lequel il y a des loups ¹¹. Lacan fait remarquer que, dans le discours analytique, il ne peut y avoir que le ratage de l'objet, et c'est cela qui fait la réussite. Ou encore, comme il le dit en 1972-1973, le ratage est la seule forme de réalisation de ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel ¹².

J'en viendrai à la formulation de « Télévision » : « le projet de la science pour venir à bout de la sexualité : la sexologie n'y étant encore que projet », projet auquel Freud « faisait confiance ». C'est ce qui m'a amenée à me demander comment Freud situait le rapport de la psychanalyse à la science, pour venir, à sa manière, à bout des multiples sens sexuels du symptôme ¹³.

On remarquera que Freud y fait souvent référence dans ses différents textes théoriques, comme au début de « Pulsions et destins des pulsions »,

quand il dit qu'une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis, tout en ajoutant qu'aucune science ne commence par de telles définitions et qu'on ne peut tolérer une rigidité des définitions.

Il faut noter aussi que Freud était attaché à la question de la guérison qui appartient à la science et pour cela il rendait aux symptômes leur sens, en donnant la place au désir qu'ils masquent. Si on prend l'exemple des *Études sur l'hystérie*, on se rappellera comment Freud suivait, dans le *ça parle* des symptômes, l'accentuation ou la disparition des douleurs dans le corps au fur et à mesure que les patientes les transposaient en mots et qu'il donnait ses interprétations œdipiennes. Il lui fallait apporter des preuves sur des représentations sexuelles inconscientes qui devenaient conscientes jusque dans les manifestations du corps, dans une éthique pour approcher la vérité sur le sexe dans la *talking cure*, en rapportant les symptômes à l'existence du rapport sexuel. C'est donc ce qui correspond à l'inconscient freudien, alors que pour Lacan l'inconscient ex-siste puisqu'il est en rapport avec l'inexistence du rapport sexuel.

Il y a plusieurs références de Lacan concernant le rapport de la théorie de Freud à la science : par exemple quand il dit, dans « Radiophonie », en 1970, que, du fait de son rapport à la signification, la psychanalyse freudienne est une grammaire ou de la linguistique, c'est-à-dire une science ¹⁴. Lacan évoque aussi, dans la « Note italienne » de 1973, à l'époque de « Télévision », ce que « la science doit à la structure hystérique » sachant que « le roman de Freud, ce sont ses amours avec la vérité ¹⁵ ».

Je reprendrai la notion « l'inconscient ex-siste » en la rapportant à d'autres textes de cette époque. Dans « Radiophonie », en 1970, l'inconscient est évoqué comme « terme métaphorique, à désigner le savoir qui ne se soutient qu'à se présenter comme impossible », et c'est bien de cela qu'« il se confirme d'être réel », dans un réel *ex*, en dehors de la métaphore ¹⁶.

La notion d'ex-sistence de l'inconscient se saisit dans le fait que quelque chose se dit sans que le sujet s'y représente : le sujet est donc effacé, il ne s'y dit pas ou il ne sait pas ce qu'il dit. C'est en cela que dans l'inconscient il y a du savoir sans sujet, et c'est ce qui fait que la division du sujet tient au reste, selon Lacan, alors que Freud s'en est tenu à la division du sujet.

Une autre formulation de Lacan : pour Freud, l'inconscient c'est le discours de l'Autre. Donc, si la théorie lacanienne se limitait à définir l'inconscient comme discours de l'Autre, on en resterait à une élaboration, dans l'analyse, d'une aliénation au discours de l'Autre, sans qu'il puisse y avoir

séparation, chute. C'est en cela que Lacan évoque les coupures, les chutes de l'inconscient : dans l'énoncé il y a l'énonciation qui ex-siste à la vérité, et elle est « moment d'existence » dans des « effets ».

Lacan, en 1972, dans « L'étourdit », dit bien que Freud a découvert le dit de l'inconscient, qui se situait du côté de la vérité, alors que lui-même a touché au versant du dire, qui se démontre d'« échapper au dit », précisément en lui ex-sistant. C'est en cela que Lacan a décliné un certain nombre de termes pour dire l'absence du sens : par exemple, « l'ab-sens », le « sens-absexe ¹⁷ », ce qui est en rapport avec « l'impossibilité dont le sexe s'inscrit dans l'inconscient ¹⁸ ». C'est encore une autre manière d'approcher la notion « l'inconscient ex-siste ».

On perçoit bien que cette absence de sens du sexe s'oppose à la vérité du sexe à mettre en mots, à la passion du phallus, chez Freud ; comme le dit Lacan, « au phallus se résume le point de mythe où le sexuel se fait passion du signifiant ¹⁹ ». C'est cela qui a fait que Freud a buté sur la castration et l'envie du pénis concernant la fin d'une analyse. Alors que la logique du discours analytique touche au réel, à le rencontrer comme impossible, à l'irréductible du résidu, et à ce qui reste dans une analyse.

Lacan dit aussi, en 1970, dans *L'Envers de la psychanalyse*, que l'Œdipe « ne sert à rien aux psychanalystes ²⁰ ». Il ajoute que Freud tenait à la vérité, à ce que le père de la horde primitive soit réel, que cela se soit réellement passé. Alors que le meurtre du père est à considérer comme un énoncé, une condition de jouissance, un mythe mis en action. Pour Lacan, le père est un opérateur structural, il est le signe de l'impossible, qui est la butée logique de l'énoncé, ce qui ex-siste à la vérité. On saisit là encore comment on passe du mythe au réel.

J'en viens à interroger la formulation de notre texte de « Télévision » : « Ce réel, est-ce au discours analytique, d'être lui-même institution, qu'il faut l'attribuer ²¹ ? » Que le discours analytique soit lui-même institution peut s'entendre dans le sens qu'il s'institue lui-même : il s'inaugure, il se donne lui-même sa propre fonction, celle de sa cause, dans son fondement même, à partir du réel. C'est en cela que la psychanalyse engendre des effets, elle inaugure le réel de ce qui cause le désir, elle est une ouverture à ce qui le fonde, à ce qui s'y origine. C'est dans une ouverture au fondement de l'expérience qu'il y a du savoir dans le réel et c'est ce qui fonde l'acte analytique.

On ajoutera que ce qui s'institue du discours analytique nécessite une « École comme expérience inaugurale », l'École étant à prendre dans son sens antique, comme un lieu de « refuge », ou de « base d'opérations »,

« contre ce qui déjà pouvait s'appeler malaise dans la civilisation ²² ». Face au « malaise de la psychanalyse », l'École est un « abri » contre la production d'illusion qui recouvre le réel, qui lui-même est au fondement de l'expérience analytique.

Mots-clés : sexualité, famille, société, science.

*↑ Intervention au séminaire École 2020-2021 « Jacques Lacan, *Télévision*, questions III et V », soirée du 28 janvier 2021, par visioconférence.

- 1.↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 529.
- 2.↑ *Ibid.*, p. 530.
- 3.↑ W. Reich, *L'Analyse caractérielle*, Paris, Payot et Rivages, 2006.
- 4.↑ W. Reich, *La Révolution sexuelle*, Paris, 10/18, 1972.
- 5.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 186-187.
- 6.↑ J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 529-530.
- 7.↑ *Ibid.*, p. 530.
- 8.↑ *Ibid.*
- 9.↑ J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 373.
- 10.↑ J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 530.
- 11.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 89.
- 12.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.
- 13.↑ *Ibid.*
- 14.↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 432-450.
- 15.↑ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 309.
- 16.↑ J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 425.
- 17.↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 452-453.
- 18.↑ J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 439.
- 19.↑ *Ibid.*, p. 412.
- 20.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 129.
- 21.↑ J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 530.
- 22.↑ J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 238.

D'UN PÔLE À L'AUTRE

Muriel Mosconi

Les symptômes et leur traitement *

« L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses *sinthomes*, puisque c'est comme ça que je l'écris, symptôme. L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré. »

J. Lacan ¹

En 1932, Freud retrace ainsi son parcours : « À partir du symptôme nous fûmes conduits vers l'inconscient, vers la vie pulsionnelle, vers la sexualité ². » Le fil rouge du symptôme court ainsi tout au long du développement théorique de la psychanalyse de Freud à Lacan.

D'emblée, Freud établit que le symptôme névrotique est l'effet du refoulement d'un conflit psychique enraciné dans la sexualité infantile, dont ce symptôme est le substitut.

La formation du symptôme implique alors une interprétation après coup pour que le traumatisme originaire, réel ou fantasmatique, prenne un sens sexuel qui la précipite.

Dès lors, équivalent au retour du refoulé et articulé au fantasme, le symptôme « réédité, revu et corrigé ³ » dans le transfert peut livrer ses diverses surdéterminations inconscientes, ce déchiffrage ayant une valeur thérapeutique.

Freud y lit la rhétorique de l'inconscient, condensation et déplacement, qu'il repère dans les rêves, les lapsus, les actes manqués et les mots d'esprit.

Lacan analyse cette enveloppe formelle du symptôme selon la logique métaphoro-métonymique, notamment lors du séminaire *Les Formations de l'inconscient*, où il développe la logique du signifiant qui préside à la formation du symptôme.

Mais cette clinique du déchiffrage comporte une butée homologue au lieu de l'Inconnu inanalysable proche de l'ombilic du rêve que repère Freud dans le rêve de l'injection à Irma.

Et cette butée se révèle dans la réaction thérapeutique négative. La valeur de jouissance du symptôme s’y marque dans la répétition pulsionnelle liée à la pulsion de mort. Le symptôme devient alors pour Freud une défense contre l’angoisse de castration.

Lacan y repère la valeur réelle du symptôme et sa valeur de suppléance face à l’impossible inscription du rapport sexuel dans la structure – lecture lacanienne du complexe de castration freudien –, avec son corrélat de trait de perversion fantasmatique. D’où la fonction de symptôme que prend une femme pour un homme. Et les études cliniques soulignent la singularité de cette fonction symptomatique d’une femme pour un homme (Nora pour Joyce, Gala pour Dali, Frédérique pour Goethe, etc.).

Si, reprenant Marx, Lacan assigne une valeur de vérité au symptôme, la face signifiante et la face réelle du symptôme l’amènent ultérieurement à lui donner un statut de lettre qui inscrit la relation singulière du sujet au réel, là où le langage manifeste son ratage face au sexe.

Puis le symptôme devient nouage, quatrième consistance, homologue à la fonction père, qui noue réel, symbolique et imaginaire dans le cas oedipien.

En fin d’analyse, le sujet est censé savoir y faire avec son symptôme dans ce qu’il a dépuré et de strictement particulier, voire censé s’y identifier dans ce qu’il a d’irréductible, de réel insensé. Ce qui se corréle au solde cynique de la fin de cure.

Mais « il y a des types de symptômes, il y a une clinique. Seulement voilà elle est d’avant le discours analytique ⁴ », comme le dit Lacan dans « Introduction à l’édition allemande des *Écrits* ».

La logique borroméenne va lui permettre de placer sur le nœud borroméen l’inhibition, effet de l’immixtion de l’imaginaire dans le symbolique, effet d’un trop de sens, le symptôme, effet du symbolique sur le réel et qui inclut la jouissance phallique et l’angoisse, qui vient du réel à travers l’imaginaire et qui est corrélée à l’Autre jouissance féminine. Elle va aussi lui permettre de décliner diverses formes cliniques : les trois formes de l’amour, le cas névrotique des nœuds borroméens à quatre, le nœud de trèfle de la paranoïa, le nœud de Joyce où le sinthome vient réparer en partie la faute du faux nœud R. S. I. qui laissait libre l’imaginaire...

La logique du signifiant met en perspective cette clinique : découpe du corps par le langage dans l’hystérie, « cisaille qui vient à l’âme avec le symptôme obsessionnel : pensée dont l’âme s’embarrasse, ne sait que faire ⁵ », forclusion du Nom-du-Père dans la psychose, désaveu de la castration et son trophée-signé, le trait de perversion.

Et la clinique des psychoses, qui dénude plus radicalement la structure, donne un éclairage sur la clinique des névroses. Il en est de même de l'éclairage sur la structure du sujet que donne la clinique de la névrose obsessionnelle quand Lacan l'étudie à la lumière de la structure des mythes révélée par Lévi-Strauss.

Mais quelle est l'articulation des symptômes dans la civilisation et dans la cure ?

Lacan, dans une formule condensée, trace de façon limpide cette perspective, en posant que « l'inconscient, c'est la politique ⁶ ». Il reprend cette idée dans « Lituraterre », où il écrit : « Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation. C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'en avérait avertie ⁷. » L'incidence politique du symptôme et de son traitement est mise en forme par la théorie des discours. Et le malaise dans la civilisation contemporain est corrélatif de la tentative d'éradication de la clinique de la psychose et plus largement de la clinique structurale au profit d'une pseudo-clinique de troubles disparates mise au pas de l'économie de marché.

Comment la psychanalyse traite-t-elle les symptômes ?

Dans une première approche, disons que c'est par le transfert et l'acte de l'analyste, interprétation et coupure. Tous deux sont orientés par un désir inédit, le désir de l'analyste.

Quel est l'efficace du transfert face aux symptômes ? C'est la question que les enseignants des collèges de clinique psychanalytique du Champ lacanien de France ont mise au travail durant l'année 2019-2020.

« Au commencement de la psychanalyse est le transfert ⁸ », écrit Lacan dans sa « Proposition d'octobre 1967 », et c'est avec un texte du matin de notre civilisation, *Le Banquet* de Platon, qu'il débute le séminaire qu'il consacre au transfert.

Il y trouve la métaphore de l'amour par laquelle l'*erôménos*, l'aimé, le désiré, devient l'*erastês*, l'aimant, le désirant. Elle marque en quoi le désir est le désir de l'Autre, le désir de l'aimé devenant celui du désirant. Socrate se refuse à cette métaphore, préfigurant, par son impassibilité, l'objet impossible dont l'analyste supporte le semblant dans le transfert.

Ce texte interroge le désir de savoir et il le lie au non-savoir fondamental dont Socrate se réclame, ne sachant, dit-il, ce qu'est le désir. Lacan

corrèle cette *nescience* au savoir nécessairement troué de l'analyste et à son désir, axe du transfert.

Dans le dialogue entre Socrate et Alcibiade apparaît l'*agalma* où Lacan reconnaît l'objet *a* incluant le $-\phi$ de la castration qui fait son éclat.

Et c'est dans la suite de son étude du *Banquet* que Lacan, pour la première fois, le 3 mai 1961, qualifie la place de l'analyste comme celle où nous sommes supposés savoir. C'est au vide, au rien qu'il se réfère : « Il faut savoir remplir sa place [pour] que le sujet [puisse] y repérer le signifiant manquant. Et donc [...] par un paradoxe [...], c'est à la place même où nous sommes supposés savoir que nous sommes appelés à être et à n'être rien de plus, rien d'autre que la présence réelle, [...] inconsciente. Au dernier terme, [...], nous sommes là en tant que ça, ça justement qui se tait ⁹. » Retenir ce rien qui se tait permet à l'analyste de soutenir la fonction de semblant d'objet *a*.

Lors de sa « Proposition d'octobre 1967 ¹⁰ », Lacan met en équivalence l'*agalma* et le sujet supposé savoir, dont il donne la formule dans l'algorithme du transfert.

$$\frac{S \longrightarrow S_q}{s(S_1, S_2, \dots S_n)}$$

À l'entrée en analyse, un signifiant du transfert, *S*, un symptôme par exemple, se couple avec un signifiant quelconque, *S_q*, prélevé sur l'analyste, son nom réduit à la minuscule, au nom commun, par exemple. Ainsi, la toux de Dora se couple à l'odeur de cigare de Freud par le biais du rêve de l'incendie et de la boîte à bijoux, la « bêtise » de Hans se couple avec le « Professeur qui parle avec le Bon Dieu » lors de leur seule séance, au cours de laquelle Hans rencontre la présence réelle de Freud, le supplice fantasmé par « l'Homme aux rats » se couple à la *Psychopathologie de la vie quotidienne* qu'il vient de lire, et la passion de la jeune homosexuelle se couple au côté *pater familias* de Freud pour produire le rêve qu'il croit menteur et qui, de fait, est un rêve d'entrée en analyse.

Du fait de ce couplage signifiant *S-S_q*, il est attribué un sujet, *s*, à la série des signifiants de l'inconscient *S₁, S₂, ... S_n*, qui constituent le savoir de l'inconscient. Ce sujet, représenté par le signifiant symptomatique du transfert auprès du signifiant quelconque prélevé sur l'analyste, c'est le sujet supposé savoir que l'analysant impute, avec nuance, à l'analyste et qui de fait se trouve en tiers entre les deux partenaires. Par cette opération, le symptôme de clinique devient analytique en incluant l'analyste, c'en est une

nouvelle édition revue et corrigée, comme le note Freud, et le savoir inconscient prend valeur de vérité, ce qui participe à l'efficace du transfert.

Avant le début de l'analyse, le symptôme se prépare à entrer dans la danse du transfert avec sa mise en forme par l'*acting out* et le passage à l'acte, comme le démontrent Dora par sa gifle et la jeune homosexuelle par sa tentative de suicide et ce qui entoure ces passages à l'acte.

Le transfert, nous dit Lacan lors du *Séminaire XI*¹¹, est la mise en acte de la réalité de l'inconscient, qui est sexuelle. On peut l'extrapoler au réel de l'inconscient corrélé au noyau hors sens du symptôme analytique, jusqu'à l'identification au symptôme de fin de cure qui implique ce réel hors sens.

Cependant, l'efficace du transfert ne va pas sans l'efficace de l'acte de l'analyste, interprétation, qui va du jeu sur l'équivoque signifiante à la rectification des rapports du sujet vis-à-vis de la réalité, en passant par le fil de la logique et de la grammaire, ou coupure, où la question de la temporalité est convoquée, ce que nous étudions cette année dans les collèges de clinique psychanalytique.

* ↑ Ouverture présentée lors de la 2^e conférence du cycle *La psychanalyse dans notre époque*, « Les symptômes et leur(s) traitement(s) », visioconférence du 21 novembre 2020, organisée par le pôle 2, Aix-Marseille-Corse.

1. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1978.
2. ↑ S. Freud, « Les diverses instances de la personnalité psychique » (1932), dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1981, p. 78.
3. ↑ S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) » (1905), dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1974, p. 87.
4. ↑ J. Lacan (1975), « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 556.
5. ↑ J. Lacan (1974), « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 512.
6. ↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du 10 mai 1967.
7. ↑ J. Lacan, « L'ituraterre », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 18.
8. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 247.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 315. Et version inédite *Le Séminaire « Le transfert »*, 1961-1960, *Stécriture*, séance du 3 mai 1961.
10. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967... », art. cit., p. 248.
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 137-138.

Bernard Nominé

Le symptôme : une question ou une solution * ?

Classiquement, le symptôme se présente comme une plainte adressée à un médecin. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond et qui est supposé faire signe au médecin, qui doit en trouver la cause et la traiter. La psychiatrie et donc la psychanalyse ont hérité de cette tradition médicale du symptôme, d'autant qu'il n'est pas rare que la médecine se tourne en dernier ressort vers les praticiens de la santé mentale pour solutionner les symptômes qui lui sont restés indéchiffrables.

Concernant la pratique psychanalytique, le symptôme est quelque chose qui fait souffrir sans qu'on comprenne pourquoi et le psychanalyste est celui à qui on adresse cette plainte. Tout commence par cette question que le psychanalyste est amené à poser aux personnes qui viennent le consulter : « Qu'est-ce qui vous amène ? » Quand je reçois un enfant accompagné de ses parents, je remarque qu'il est rare que l'enfant sache répondre à cette question. Quand il y répond, ça ne concorde pas toujours avec ce qui fait problème pour les parents.

Je me souviens de cet enfant accompagné par ses parents. Quand je lui demande quel est le problème, il reste muet ; au bout d'un certain temps, il finit par me dire que son petit frère le mord, dans le dos ! Ce qui est intéressant, c'est que cette plainte ne concorde pas avec celle des parents. Pour les parents de cet enfant, le problème, c'est qu'il ne veut pas faire ses devoirs, et qu'il faut se battre tous les soirs. Alors qu'en classe ce garçon rase les murs et sait faire juste ce qu'il faut pour qu'on l'oublie. C'est dans l'écart entre ces deux plaintes, ces deux façons d'énoncer le problème, qu'il y a quelque chose à saisir.

Côté parents, on pourrait dire que cet enfant fait problème parce qu'il se refuse à entrer dans le programme qu'ils ont pour lui, il s'oppose, et eux souffrent de cette guerre. Mais le repli silencieux de cet enfant donne à penser que lui aussi souffre de cette situation. Quelque chose coince, quelque chose qui fait que cet enfant ne veut pas entrer dans le cadre que ses

parents lui ont tissé, et, en même temps, moins il veut y entrer et plus la pression parentale s'exerce, plus l'étau se resserre.

Quand je demande à ces parents ce qu'il s'est passé dans la petite enfance de leur garçon pour qu'on en soit arrivé là, ils me dévoilent que le problème est très ancien, parce que cet enfant est né avec quelques malformations qui ont gâché la joie légitimement attendue de la naissance de ce premier enfant. Il a fallu l'intervention douloureuse d'un chirurgien pour corriger le problème. Cela a occasionné une souffrance corporelle qui concernait la bouche et l'axe digestif pour ce nourrisson et une douleur psychique pour ses parents.

Et, au fond, je me dis que cette première consultation est l'occasion de mettre en mots cette plainte qui n'a jamais été vraiment formulée : certes les parents souffrent de ne pas avoir l'enfant idéal qu'ils attendaient, mais l'enfant souffre, lui aussi.

J'ai fait appel à cette vignette clinique pour introduire cette fonction du symptôme. Il se présente là comme quelque chose qui fait signe que parents et enfant se cognent contre une vérité impossible à dire.

Il y a dans le séminaire de Lacan intitulé *Les non-dupes errent* cette formule saisissante : « Qu'est-ce qu'une vérité, sinon une plainte ? » Il s'agit pour l'analyste d'« accueillir la vérité comme plainte ¹. » Cette vérité comme plainte, c'est la confrontation avec ce qui cloche, ce qui ne se laisse pas facilement ranger dans la répartition binaire. En définitive, c'est une définition possible du réel. Dans *Les non-dupes errent*, Lacan définit le réel comme le chiffre trois, c'est-à-dire ce qui n'entre ni dans l'Un de l'universel, tel qu'on considère l'univers symbolique, ni dans la bipartition facile, qui nous tranquillise, du deux qui caractérise le monde imaginaire.

La vérité fait souffrir l'être parlant, elle ne fait souffrir que lui, d'ailleurs, car les êtres qui ne parlent pas ne se soucient pas de ce qui est vrai ou faux. La vérité fait souffrir l'être parlant parce qu'elle surgit toujours en s'opposant. Ce qui est admis comme vrai aujourd'hui sera sans doute démenti demain. C'est ce que Lacan appelle joliment *les simagrées* de la vérité. La vérité « est un tissu de contradictions, c'est bien pour ça que le premier pas à faire, c'est de la suivre dans toutes ses simagrées ². »

La vérité se présente comme un tissu de contradictions qu'on voudrait résoudre. D'où la plainte, car on n'y arrive pas. Lacan nous engagerait plutôt à nous y faire et à nous résoudre à cette conjonction tout aussi impossible que *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*. C'est le titre d'un recueil de William Blake, un poète et illustrateur anglais du XVIII^e siècle. Dans ce texte étrange, Blake fait l'apologie des contraires.

Voici ce qu'il écrit en préambule : « Sans contraires, il n'est pas de progression. Attraction et Répulsion, Raison et Énergie, Amour et Haine, sont nécessaires à l'existence humaine. » Et dans le recueil de ses aphorismes où Blake confie au travail poétique le traitement de ces contradictions, on peut lire ceci : « On ne peut jamais dire la vérité de façon compréhensible sans en faire un objet de croyance³. » Autrement dit, réduire l'opposition des contraires qui est la manifestation commune de la vérité ne peut conduire qu'à la religion. La voie de la religion est de réduire l'alternative et d'imposer un sens.

Notre voie à nous, psychanalystes, est celle d'*accueillir la vérité comme plainte*. Plainte de ne pouvoir la dire que de façon incompréhensible, plainte de ne pouvoir la ressentir que comme problématique, faite de contradictions ; on ne peut la dire, de façon compréhensible, qu'en l'amputant de sa moitié contraire. Elle n'est alors plus vraie. C'est dans ce sens qu'on peut entendre ce que Lacan appelait le mi-dire de la vérité. Les simagrées de la vérité proviennent de ce qu'elle ne peut que se mi-dire.

Le symptôme dont mon petit patient et ses parents se plaignaient fait signe de cet impossible à dire la vérité. Alors, accueillir la vérité comme plainte, c'est accepter ce gros mensonge du symptôme comme signe du mariage impossible entre les exigences du ciel et les poussées de l'enfer. Le symptôme pose question, certes, et on nous met en devoir de le déchiffrer. Mais à bien y regarder, on voit qu'il est d'emblée une solution, une solution de compromis entre le ciel et l'enfer. Freud parlait, d'ailleurs, du symptôme comme formation de compromis entre les exigences du surmoi, les intérêts du moi et les revendications pulsionnelles du ça. Ce qui était déjà une façon d'entrevoir la fonction de quart élément du symptôme.

Mais si l'on en reste à la fonction du symptôme comme énigme que l'analyste est supposé savoir résoudre, alors on est dans le registre du symptôme comme sens, et Freud réfère ce sens exclusivement au domaine sexuel. Rappelez-vous que dans les deux exemples qu'il présente dans son article sur le sens des symptômes, le symptôme est déchiffré comme substitut d'un rapport sexuel qui n'a pas eu lieu ou qui ne devrait pas avoir lieu. Vous savez que Lacan en a déduit que, chez Freud, le sens vient à la place du sexuel qu'il n'y a pas, c'est-à-dire, pour reprendre la tonalité de William Blake, que le sens vient suppléer au mariage impossible entre le ciel et l'enfer.

Il faut remarquer que, dans sa *Note sur l'enfant*, Lacan ne dit pas autre chose quand il énonce que « le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale⁴. » Et il précise qu'il « peut représenter la vérité du couple familial⁵. »

Les psychanalystes d'enfants, les psychothérapeutes, les éducateurs en ont fait leur credo, la solution à tout faire pour résoudre l'énigme du symptôme de l'enfant. Aujourd'hui, il m'apparaît que cette solution reste, en fait, très freudienne et qu'il faudrait peut-être la nuancer, en tout cas l'explicitier.

Ce qu'il y a de symptomatique dans la structure de la famille, c'est qu'entre père et mère il y a le symptôme, non pas le symptôme de l'enfant mais la fonction symptôme, c'est-à-dire que classiquement, dans les meilleurs cas, le père aura fait de la mère son symptôme. Nous en sommes là à compter un, deux, trois. Mais le symptôme de l'enfant, c'est autre chose, c'est un quatrième terme. Et si je me réfère aux dernières élaborations de Lacan sur la fonction du symptôme, c'est effectivement un quart élément nécessaire à la connexion des trois autres.

Quand mon petit patient m'annonce qu'il vient me voir parce que son petit frère l'a mordu dans le dos, j'accueille cette plainte comme représentant une vérité, la sienne, qui ne peut se dire et qui a à voir avec sa souffrance et sans doute avec celle de ses parents face au lièvre tout à coup soulevé de la malformation à la naissance. La solution de compromis ne se réfère pas seulement à ce qui cloche entre père et mère, mais aussi à ce qui cloche dans la famille entre père, mère et enfant.

L'enfant idéal attendu par le couple parental est un point I, un des sommets du triangle symbolique que Lacan situe sur son schéma R. Si la conduite de l'enfant fait symptôme, c'est sans doute parce que l'enfant se tient à distance de ce tiers symbolique.

Dans la configuration de mon petit patient, le symptôme qu'il m'amène est la morsure du petit frère, c'est cela sa vérité comme plainte. Ce que je crois comprendre alors, c'est que le petit frère symptôme est l'obstacle que ce jeune patient désigne comme ce qui l'empêche de rejoindre l'idéal parental.

Les enfants qu'on nous adresse sont majoritairement des enfants qui ne collent pas à cet idéal parental. D'où le premier recours des parents vers des rééducateurs dans l'espoir qu'ils gommant le symptôme, c'est-à-dire qu'ils aident l'enfant à entrer dans le cadre attendu. C'est ainsi que le symptôme disparaît comme tel au profit d'une dénomination dans une série de dys... dyspraxie, dyslexie, dysorthographe, qui privilégie le dysfonctionnement neurologique et dénie non seulement le sens du symptôme mais aussi sa fonction de nœud familial.

Le symptôme a en effet une fonction sociale. Il fait appel et il demande la reconnaissance. Souvenez-vous de ces gens qui se sont mis à porter un gilet couleur canari et qui se sont mis en travers de nos routes,

nous empêchant de tourner en rond autour de nos ronds-points. Ce mouvement était symptomatique d'une certaine dissolution de nos liens sociaux. Il illustre très bien la fonction sociale du symptôme. C'est en cela que le symptôme est une solution, une solution certes la plupart du temps embarrassante, mais c'est une solution.

J'entendais récemment un jeune collègue exposer le cas d'une de ses patientes, dont le symptôme anorexique réussissait à mobiliser deux couples, l'un formé de sa mère remariée à un beau-père et l'autre de son père remarié à une belle-mère. Ces quatre-là s'étaient rapprochés du collègue pour essayer de comprendre ce qu'il se passait. Avec son symptôme, cette jeune femme réunissait ce curieux attelage de deux couples, au point que le collègue nous confiait son impression que la jeune fille avait deux pères et deux mères. Les quatre se sentaient concernés par le symptôme de la jeune fille.

Quand on se sent concerné par le symptôme d'un autre, qu'on le veuille ou non, on y participe. C'est évident dans la névrose. Qu'on pense au symptôme hystérique classique qui mime bien souvent le symptôme d'un autre. La jeune fille du pensionnat à laquelle Freud fait allusion voit une camarade s'évanouir à la lecture d'une lettre reçue de son petit ami ; se sentant concernée par le trouble de sa copine, elle s'évanouit à son tour. Le symptôme de l'une prend l'autre dans sa boucle. Le symptôme hystérique fait ainsi lien social. Et ce lien social, qui ne se construit que sur la parole, vient pallier le corps à corps que l'hystérie refuse.

Le symptôme est *un évènement de corps*⁶, c'est une évidence, mais c'est à entendre dans le sens d'une solution qui vient au secours du névrosé pour l'assurer qu'il a un corps, un corps qui tient le coup, qui ne part pas à la dérive, en pièces détachées.

Le corps a la structure d'une chaîne borroméenne, il est fait de l'enlacement d'une entité imaginaire, l'image du corps si essentielle dans les premiers pas de l'identification, puis d'une entité symbolique, cet idéal du moi qu'on lui propose comme modèle à suivre pour être reconnu et aimé, mais ces deux entités imaginaire et symbolique ne se rejoignent que par l'intermédiaire d'une troisième, le corps réel, qui a ses propres exigences de jouissance, ses propres limites. Un corps qui tient le coup noue ces trois registres. Quand il nous propose cette construction, Lacan ne s'en cache pas, ce corps strictement borroméen est un modèle idéal. Et dans ses derniers développements, il nous laisse entendre que bien souvent les trois registres ne sont noués que par un quatrième, qui est justement le symptôme. C'est donc la solution pour éviter la catastrophe corporelle que le

névrosé peut connaître sous la forme de l'angoisse de dépersonnalisation lorsqu'il perd le recours du symptôme par exemple. C'est ce que les phobiques ou les obsessionnels décrivent très bien lorsqu'ils essaient de franchir l'obstacle de leurs symptômes, que le phobique s'enhardisse à dépasser les limites qu'il s'impose ou que l'obsessionnel essaye de déroger à ses rituels.

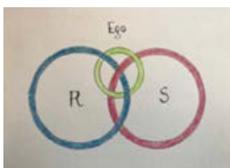
C'est dans la mesure où l'on peut considérer que le symptôme, évènement de corps, est une solution pour ce corps, que l'analyste n'a pas à s'arc-bouter pour le faire disparaître à tout prix. C'est à l'analysant de savoir à quel moment il pourra s'en passer. La plupart du temps, il s'en passe sans s'en apercevoir. C'est l'indice qu'il a trouvé une autre solution. Celle du transfert dans un premier temps, qui lui offre la possibilité de se servir de l'analyste comme symptôme. Il lui faudra du temps ensuite pour pouvoir dissoudre ce lien transférentiel symptomatique sans craindre de retomber sur la nécessité de ses anciennes entraves. Cela suppose qu'il ait appris à faire le nœud autrement. C'est essentiellement à cela que peut servir une analyse.

Un mot, pour terminer, sur la configuration de la psychose. Lacan s'est servi du cas de l'écrivain James Joyce pour nous montrer comment certains sujets qui ont hérité d'une chaîne borroméenne défectueuse peuvent malgré tout s'en sortir. Lacan construit une spécificité de la structure dont Joyce a hérité qui fait que chez lui le réel de la langue infiltre l'ordre symbolique. Autrement dit, réel et symbolique se connectent l'un à l'autre laissant le troisième registre, celui de l'image du corps, à la dérive.

Lacan repère ce mélange entre les deux registres à partir d'un phénomène très joycien que Joyce lui-même décrivait comme ses *épiphanies*. Il s'agit de phrases courtes, de quelques mots, avec lesquels Joyce résume des moments fugaces de son existence. Ces mots avaient pour lui une densité extraordinaire sans pour autant avoir le moindre sens. Cette irruption de quelques mots qui s'imposent est pour nous assez évocatrice de ce qu'on appelle un phénomène élémentaire. Pour ne pas se laisser envahir par cette langue parasite, Joyce a décidé de noyer ces débris de langage, de les intégrer dans son œuvre écrite. Cela prend de ce fait l'allure d'énigmes que le lecteur devra essayer de résoudre.

L'écriture de l'épiphanie et son insertion dans le texte littéraire de Joyce ont l'air de rétablir un ternaire entre réel, symbolique et écriture du texte joycien. Étant donné que ce ternaire laisse hors jeu l'imaginaire, il n'y a pas de production de sens. Rappelez-vous que le sens se produit entre l'imaginaire et le symbolique. C'est l'hypothèse échafaudée par une collègue, auteure d'un très bon livre sur l'écriture du symptôme. Elle y dessine la structure de l'épiphanie joycienne en nouant le réel et le symbolique déjà

enlacés par un troisième rond qui est le clip avec lequel Lacan rétablit par l'ego le ternaire RSI dans le cas de Joyce.



Mais quelle n'a pas été ma surprise quand j'ai essayé de faire ce nouage ! Ce clip ne sert à rien, il se défait tout seul. Cette expérience a le mérite de démontrer qu'il ne faut pas se contenter d'une mise à plat du nœud. Une telle mise à plat peut induire en erreur. Mais cette erreur est pour moi salutaire, car elle démontre que l'insertion de l'épiphanie ne suffit pas à établir un ternaire stable pour Joyce.

Pour que le clip tienne, il faut ajouter le rond de l'imaginaire qui du même coup va se trouver amarré à l'ensemble, réalisant une chaîne à quatre.

Quelle conclusion puis-je tirer du fait qu'il faille nécessairement un quatrième élément pour que ce clip tienne ? Eh bien, je crois pouvoir mettre la nécessité de ce quatrième élément en rapport avec le fait qu'il faut que Joyce imagine ses lecteurs cherchant à déchiffrer son texte pour qu'il prenne valeur d'énigme, dont on sait que c'est le comble du sens. Autrement dit, cette quatrième dimension est pour Joyce de l'ordre du lien social, ce sont les petits autres qui le lui fournissent. D'où l'importance de la publication. C'est inouï d'ailleurs qu'il ait réussi à faire publier *Finnegans Wake*.

En insérant ces épiphanies dans son texte, Joyce instaure un clip entre réel et symbolique qui redouble leur enlacement de départ, permet aussi de coincer l'imaginaire et réussit donc à donner à Joyce une sorte de consistance imaginaire.

Ce n'est pas celle de l'image narcissique qui implique le corps comme imaginaire et qui témoigne que l'imaginaire est couplé au symbolique, c'est-à-dire à l'idéal du moi qui est prescrit par l'Autre. C'est autre chose, c'est ce que Lacan désigne comme l'ego, qu'il a extrait du texte même de Joyce semble-t-il. C'est ce qui fait que Joyce se veut « book of himself ⁷ » et peut-être même « The Book », c'est-à-dire la référence sacrée de l'Irlande exposée à Dublin. Cet ego de Joyce se fonde sur son image, son style d'écrivain. C'est ce qui fait qu'on le reconnaît entre mille, notamment comme l'auteur de *Finnegans Wake*, que les joyciens considèrent comme *The Book*.

Ce n'est pas l'ego du névrosé qui implique l'idée qu'il a de soi comme corps et qui suppose que le réel de son corps soit amarré au symbolique et que cela ait des effets sur le corps tel qu'il le vit. Ce nœud n'est rien d'autre que l'inconscient, chez le névrosé. Il n'y a pas d'inconscient qui ne soit noué à l'imaginaire du corps. Si les mots qui viennent de l'Autre n'ont de portée que réelle et symbolique, ça ne permet pas au sujet de se soutenir avec une consistance imaginaire. Réel et symbolique peuvent avoir pour conséquence de morceler le corps. L'expérience de Joyce semble nous indiquer que, pour parer à ce morcellement, il lui a fallu se construire un ego d'écrivain. Mais, encore une fois, pour que cet ego d'écrivain vaille quelque chose, il faut des lecteurs. Joyce fait de son lecteur imaginé intéressé par ses énigmes pendant trois cents ans, son symptôme.

D'où l'idée que dans la psychose plus qu'ailleurs le symptôme est une solution et qu'il implique souvent qu'un autre prête son concours à l'instauration de ce quatrième qui fait tenir l'édifice.

Mots-clés : symptôme, vérité, plainte, famille, chaîne borroméenne.

* ↑ Intervention lors de la 2^e conférence du cycle *La psychanalyse dans notre époque*, « Les symptômes et leur(s) traitement(s) », visioconférence du 21 novembre 2020, organisée par le pôle 2, Aix-Marseille-Corse.

1. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 23 avril 1974.

2. ↑ *Ibid.*, séance du 9 avril 1974.

3. ↑ W. Blake, *Le Mariage du Ciel avec l'Enfer*, traduit de l'anglais par J.-Y. Lacroix, édition bilingue, Paris, Allia, 2011, p. 138.

4. ↑ J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373.

5. ↑ *Ibid.*

6. ↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 569.

7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 71.

Matinée au Kairn

Langage, parole, écriture, lecture, poème

Que peut-on apprendre d'une psychanalyse * ?

Sophie Pinot ¹

Samedi 10 octobre 2020, le pôle 8 de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien et le Bistro-librairie le Kairn ² ont proposé une matinée d'échange à partir de cette vaste question : « Que peut-on apprendre d'une psychanalyse ? » Nous avons été nombreux à nous retrouver au cœur des montagnes pyrénéennes, dans une très belle librairie « refuge littéraire », où les livres proposés sont soigneusement choisis et où on peut s'installer dans un fauteuil ou autour d'un café, « comme à la maison », pour en savourer la lecture.

Langage et parole, lecture et écriture, inconscient et poème... que peut-on apprendre d'une psychanalyse ? Dans le titre de cette matinée, la langue est à l'honneur, autour de ce que le livre et la psychanalyse peuvent partager, autour de ce que le poème et la littérature peuvent enseigner à la psychanalyse. Si une psychanalyse peut nous apprendre quelque chose, c'est bien de prendre la mesure « de la dépendance de l'homme par rapport au langage ³. » Le trajet d'une analyse, au-delà des effets thérapeutiques, mène à l'émergence d'un savoir inédit. Gain de savoir... savoir lire différemment... savoir écrire autrement. De quelle lecture et de quelle écriture est-il question ? Sophie Rolland-Manas et Marie-José Latour nous ont fait part de leurs échos sur ces questions, de ce qui fait à la fois lien et écart entre les livres, la littérature, le poème et la psychanalyse. À travers leurs voix ont résonné les noms de...

Sigmund Freud Jacques Lacan William Shakespeare Lewis Carroll

Roberto Juarroz Philippe Forest Pascal Quignard Laurent Jenny

Henriette Michaud Pierre Bergougnieux Yves Bonnefoy Héraclite

Antonio Machado Marguerite Duras Samuel Beckett James Joyce

Mais comment vous faire entendre la singularité de chacune de ces voix ? Comment vous faire entendre la chaleur de la langue espagnole qui sonne et résonne, quand Sophie Rolland-Manas nous lit les très beaux poèmes de Roberto Juarroz et d'Antonio Machado ? Comment vous faire entendre l'intérêt de Marie-José Latour pour les livres, quand les livres se font ouverture possible sur le monde ? Comment vous faire entendre ce qui, du vivant de la langue, à ce moment-là, passe ? Aurait-il fallu y être ?

Ce qui passe d'un dire, hors la rencontre avec la personne à l'origine de ce dire, est ce que rend possible le dispositif de la passe. La passe, dispositif inventé par Jacques Lacan en 1967 pour contrer l'oubli de l'acte qui a fait se décider un analysant à s'autoriser à être analyste... non pas en faire une profession mais en occuper la fonction. La nuance est importante. Nécessité de s'interroger sur les conditions et les conséquences de cet acte puisque c'est de l'acte que dépend la nature d'une pratique... une pratique qui ne soit ni routine ni doxa mais pratique laissant place à la singularité, à l'inédit. L'analyste dans sa fonction laisse place au dire d'un sujet pour que ce sujet puisse prendre la mesure de la façon qu'il a eue d'entendre *lalangue* dans laquelle il est tombé, la façon singulière dont elle a résonné pour lui et dont elle l'a marqué. Émergence d'un savoir inédit dont l'analysant peut vouloir témoigner en demandant à faire la passe.

Chaque analysant devrait pouvoir dire ce qu'il a extrait de son analyse, ce qu'il en a appris, mais penser son analyse n'est pas du même ordre que penser la psychanalyse. L'enjeu du dispositif de la passe est d'interroger le savoir du psychanalyste pour penser l'expérience analytique. Un savoir qui n'est pas à proprement parler de l'ordre de l'apprendre, plutôt de se déprendre ⁴. C'est ce que se propose de faire l'analysant qui demande à faire la passe et c'est ce qui est attendu de celui qui est nommé analyste de l'École (AE). Qu'est-ce qu'un AE pour celles et ceux qui ne sont pas dans le champ de la psychanalyse ⁵ ? Premier tour : un analysant, qui souhaite transmettre quelque chose de ce savoir du psychanalyste, demande à faire la passe. Deuxième tour : ce *passant* témoigne de ce qu'il a à dire auprès de deux *passeurs* (deux personnes tirées au sort, qu'il ne connaît pas, chacune ayant été choisie, sans le savoir, par son analyste, pour être à cette place). Troisième tour : les deux *passeurs*, séparément, rendent compte de ce qu'ils ont entendu du témoignage du *passant*, à ce qu'on appelle un *cartel de la passe* (quatre personnes plus une). Quatrième tour : le *cartel de la passe*, évaluant quelque chose de cet acte analytique du passage à l'analyste, nomme, ou non, l'AE. Pas de rencontre directe entre le *passant* et le *cartel de la passe*. La passe, prenant au sérieux la contingence, met en fonction ce qui d'un dire passe ou non.

Dispositif d'École de psychanalyse ⁶, la passe est au fondement de la garantie de ce qu'il en est de l'analyste dans sa fonction. Sophie Rolland-Manas a été nommée AE en décembre 2018 pour une durée de trois ans. Mandat à durée limitée, AE n'est pas un titre donné de façon pérenne, plutôt l'occasion d'occuper la fonction de penser la psychanalyse de manière vive. De celui qui a été nommé AE, il est attendu un certain travail, un travail de doctrine : penser la psychanalyse à l'aide de son expérience, et la lecture que l'AE a de l'expérience analytique peut nous enseigner. Peut-être à « trouver son signet » ? Comme le laisse entendre le titre de l'intervention de Sophie Rolland-Manas : « D'une psychanalyse, trouver son signet, en user ». Le signet, ce ruban fixé en haut du dos d'un livre et qu'on insère entre les pages pour marquer l'endroit qu'on veut retrouver. Mais le signet/signer laisse aussi entendre la signature, la marque d'un sujet. Le signet pour essayer de « lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » ?

Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ⁷ est le titre de l'ouvrage de Marie-José Latour publié aux Éditions Nouvelles du Champ lacanien. Cet ouvrage reprend des articles et des entretiens autour de l'œuvre de Philippe Forest. Dès l'avant-propos, Marie-José Latour indique que l'œuvre de cet écrivain ne cesse d'interpeller la fonction de l'analyste. Marie-José y a ainsi trouvé « un écho prégnant à ce que, dans [sa] fonction de psychanalyste, [elle] essaie de soutenir : un lieu pour répondre de la rencontre d'un impossible à penser, un espace pour la troublante relation à l'étranger de sa propre langue, une place pour accueillir le pari d'une parole alors même qu'il n'y a plus rien à dire, un interstice pour la difficile tâche de survivre à l'irréremédiable ⁸ ». Lieu, espace, place, interstice... topologie pourrait-on ajouter, qui laisse exister un vide pour que quelque chose puisse s'y loger. Peut-être, comme le laisse entendre le titre de son intervention, « une autre façon de lire » ? Peut-être celle où il s'agit de « désapprendre à lire » ? Là encore je la cite : « Lorsque "le monde brille par son absence", il n'en reste pas moins une trace. Si "de ce qui fut ne demeure bientôt qu'une fiction", comment dire alors ce qui reste de toute présence lorsqu'elle s'est absentée ? Lacan a nommé objet *a* ce que Forest cerne ici comme "autant de variations autour d'un même objet dont seule l'absence se laisse représenter un peu, [...] Quelque chose, autre chose et puis rien". Alors, disons une fois encore comment on trouve au fil de ce roman quelque voisinage avec ce qui se côtoie dans une psychanalyse quand il s'agit de "désapprendre à lire" et de retrouver l'apparence insolite du langage, quand *infans*, on le découvre. Ce roman nous rappelle qu'il y a toujours au moins deux histoires, celle que l'on vit et celle que l'on raconte ⁹. »

L'introduction à cette matinée d'échange laisse aussi entendre au moins trois histoires : celle qui a eu lieu le samedi 10 octobre 2020 dans les montagnes pyrénéennes, celle qui s'écrit ici pour vous donner envie de lire, notamment les textes de Marie-José Latour et de Sophie Rolland-Manas que vous trouverez dans le numéro de ce *Mensuel*, et celle qui sera la vôtre en les lisant. Alors, bonne lecture !

Sophie Rolland-Manas

D'une psychanalyse, trouver son signet, en user

En pré-texte, une poésie ¹⁰ :

Les réponses ont pris fin.
 Peut-être n'ont-elles jamais existé
 et elles ne furent que miroirs
 confrontés avec le vide.
 Mais à présent les questions ont pris fin aussi.
 Les miroirs se sont brisés,
 même ceux qui ne reflétaient rien.
 Et il n'y a pas moyen de les refaire.
 Pourtant,
 peut-être reste-t-il quelque part une question.
 Le silence est aussi une question.
 Il reste un miroir qui ne peut pas se briser
 parce qu'il se confronte avec rien,
 parce qu'il est à l'intérieur de tout.
 Nous avons trouvé une question.
 Le silence sera-t-il une réponse aussi ?
 Peut-être, à un moment déterminé,
 les questions et les réponses sont exactement pareilles.

*Las respuestas se han acabado.
 Quizá nunca existieron
 y sólo eran espejos
 Enfrentados al vacío.
 Pero ahora las preguntas se han acabado.
 Los espejos se han roto,
 Hasta los que no reflejaban nada.
 Y no hay modo de rehacerlos.
 Sin embargo,
 Tal vez quede en alguna parte una pregunta.*

*El silencio es también una pregunta.
 Resta un espejo que no puede romperse
 porque no se enfrenta a nada,
 Porque está adentro de todo.
 Hemos encontrado una pregunta.
 ¿Será el silencio también una respuesta ?
 Quizá a determinada altura
 Las preguntas y las respuestas son exactamente iguales ¹¹.*

Tout d'abord, je remercie Karine Depeyre pour son accueil dans ce lieu si singulier, son bistro-librairie du Kairn. C'est un vrai plaisir d'être ici parmi vous et de se retrouver dans un si bel endroit qui allie le goût pour les livres avec celui des mets de bouche. De la joie aussi d'être aux côtés de Marie-José Latour et Sophie Pinot pour parler avec vous et tenter de répondre à cette question essentielle : que peut-on apprendre d'une psychanalyse ? Pas de réponse unique bien entendu, mais quelques réponses possibles, au un par un, à partir de l'aventure de chacun du chemin parcouru de cette expérience extraordinaire qu'est une psychanalyse.

Si « une » psychanalyse a un commencement et une fin qui sont ces deux moments cruciaux soulignés par Lacan dans sa « Proposition sur la passe » en 1967, « la » psychanalyse, elle, continue. En tout cas, elle se poursuit pour celui ou celle qui a pris le chemin de la fonction d'analyste et qui ne cesse pas de vouloir apprendre, encore. Sur ce chemin, parfois, aussi, parvient-on à transmettre quelques bouts de savoir, quelques traces issues du parcours d'une cure menée à son terme dans une poursuite d'élaboration des textes de Freud et Lacan, et j'ajouterai, pas sans la littérature et la poésie. Lacan y insiste : « La psychanalyse a consisté des textes de Freud, c'est là un fait irréfutable. On sait ce que, de Shakespeare à Lewis Carroll, les textes apportent à son génie et à ses praticiens ¹². » Freud, lui aussi en son temps, en 1907 précisément, l'avait énoncé déjà à propos des poètes quand dans son texte sur *La Gradiva* de Jensen il dit que ce « sont de précieux alliés et [que] l'on doit attacher grand prix à leur témoignage ¹³ ».

C'est dans cette perspective que je propose ma contribution d'aujourd'hui, à partir de mon expérience et avec celle qui se poursuit au travers du travail et des échanges avec quelques autres et avec cette idée que la psychanalyse puisse « durer ».

Il y sera question de ce que la rencontre avec l'impossible à dire et à écrire puisse aussi ouvrir à quelques possibles, à de l'inédit, du nouveau, et relancer le désir pour continuer le chemin de la vie et celui de la psychanalyse. La poésie n'y sera pas absente, elle y fera même quelques incursions au gré du texte.

Quelques mots à propos du langage et de la parole

Naître à l'existence n'est pas une simple affaire. Avant sa naissance, l'enfant est déjà pris dans la parole et les signifiants de l'Autre du langage. Il « est déjà, de bout en bout, cerné dans ce hamac de langage qui le reçoit et en même temps l'emprisonne ¹⁴ », dit Lacan dans un entretien en 1957. Cette langue de l'Autre qui lui parle, entendue par l'enfant dans sa jouissance sonore, joue un rôle essentiel dans la structuration du sujet. C'est dans le « motérialisme », les premières traces du signifiant sur le corps et de la rencontre entre jouissance et langage, que réside la prise de l'inconscient. C'est un « effet de cisaille que le langage apporte dans les fonctions de l'animal qui parle ¹⁵ ». Et ça fait mal, la cisaille, c'est tranchant, ça coupe. Cette coupure inaugurale d'opération par le signifiant sur le vivant qui fait marque singulière s'accompagne d'une perte de jouissance, d'où émerge le sujet.

L'accès au langage implique donc une perte, un sacrifice, celui d'un rapport direct aux choses. Si le langage humain est promesse d'un infini de l'invention à partir des mots, il est aussi porteur d'un impossible, celui de recouvrir entièrement ce qu'il désigne. Il opère une distance entre les mots et ce qu'ils représentent. Le mot n'est pas la chose, pas plus que le langage ne peut dire le tout du sujet. Il y a là une logique implacable du signifiant. Un infranchissable entre le signifiant et le signifié et un inatteignable entre le mot et la chose, une limite à la jouissance peut-on dire.

La parole comme les mots ratent toujours. Ce ratage provient du fait que la parole s'articule autour d'un vide, d'un manque, d'un ratage fondamental.

Dans l'expérience, la parole est au centre de la rencontre avec l'analysant. Lacan le souligne dans « Fonction et champ de la parole et du langage » : « La psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. [...] Or toute parole appelle réponse [...] il n'est pas de parole sans réponse ¹⁶. » Nous pouvons souligner que s'il s'agit dans cet énoncé de la parole du sujet, celle de l'analyste n'y est pas moins engagée par le « devoir » d'en répondre, même par le silence.

J'ajouterai que cette réponse ne vaut qu'au un par un et toujours guidée par la boussole du désir de l'analyste et appuyée par son éthique dans l'acte d'un dire.

La psychanalyse est une expérience de parole qui se trace d'un trajet long et compliqué où chacun qui s'y engage y prend le risque de la rencontre avec l'impossible, à y entrevoir ce lieu du réel, du moins à le cerner. Un parcours tumultueux, parfois renversant mais qui vaut la peine. Au bout, juste

quelques restes qui font traces, en creux, du chemin parcouru. Écoutons ces quelques vers d'Antonio Machado qui peuvent le dire en résonance.

*Caminante, son tus huellas
el camino, y nada más ;
caminante, no hay camino,
se hace camino al andar* ¹⁷.

Quelques dires à propos de ce qui s'entend, ce qui se lit, ce qui s'écrit

Je dirai tout d'abord quelques mots sur le titre que j'ai choisi pour mon intervention, « D'une psychanalyse trouver son signet, en user », et arrêtons-nous un instant sur le mot signet qui fait écho avec la question de la marque. Bien sûr, le signet est ce petit ruban placé entre les feuilles d'un livre pour marquer les endroits que l'on veut retrouver. Mais ici, il se veut faire résonance avec ce qui renvoie à la marque du sujet, au point de sa différence absolue. Marque trouvée/retrouvée, celle d'une marque initiale, de l'entrée dans le langage par la mor-sure du signifiant sur le corps, dit-on.

Ajoutons que l'étymologie de signet relève et souligne une certaine équivoque qui peut s'entendre dans la parole. Du vieux français, le dictionnaire Littré indique que l'usage a conservé l'ancienne prononciation qui s'est perdu dans signe et signer. Ainsi, il suffit d'une lettre qui reste inaudible bien qu'écrite, le « t » ou le « r », pour que du sonore il soit nécessaire un passage à l'écrit pour y lire de quel mot il s'agit : signet/r. C'est ce que permet le travail d'une cure, une expérience de parole où il se fait un autre usage du signifiant. « Lire la lettre », entendre autrement, entre les lignes, dans les blancs. Un au-delà du sens, du déchiffrage et quelque chose qui a à faire avec la résonance de la langue où se laissent entendre les déplacements de lettres, les achoppements, les trébuchements...

Cela n'est pas sans faire écho avec ce que dit Lacan dans « Radiophonie », et ce qu'il appelle le « cristal de la langue ». C'est, pouvons-nous dire, ce qui résonne de la langue avec ses homophonies propres, ses jeux de langage spécifiques, sa grammaire. Lacan en témoigne dans cet échange pour la radiodiffusion belge : « Car entendez que je joue du cristal de la langue pour réfracter du signifiant ce qui divise le sujet ¹⁸ », dit-il.

« Il est bien évident, que, dans le discours analytique, il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit, de ce qui se lit au-delà de ce que vous avez incité le sujet à dire ¹⁹ [...]. » Ce qui se lit, c'est l'inconscient, du moins les traces laissées par des effets du langage sur le corps, dans la voix, aussi bien que sur une feuille. L'inconscient est ce qui se lit au-delà de ce qui se dit. Il est

ce toujours ailleurs que d'où il s'écrit. C'est par là que se fraie la voie vers l'écrit, par la parole, car l'écrit lui-même se donne à entendre. Un peu comme ce poème de Roberto Juarroz :

*Olvidar una letra
al escribir una palabra
es abrir una puerta
donde no había ninguna.
Y aunque es fácil tapiarla,
el lugar donde hubo una puerta
ya nunca sera el mismo
y adentro de la palabra
seguirá pasando una ráfaga de sentido olvidado.
Una omisión, el error,
crea a veces una brecha
en el rotundo muro
que doméstica a la mirada.*

Oublier une lettre
en écrivant un mot,
c'est ouvrir une porte
Où il n'y en avait pas.
Et même s'il est facile de la murer,
la place où il y avait une porte
ne sera plus jamais pareille
et une rafale de sens oublié
Continuera à passer à l'intérieur du mot.
Une omission, l'erreur,
crée quelquefois une brèche
dans le mur déterminant
qui apprivoise le regard ²⁰.

Au cours de l'expérience, c'est dans une sorte de trouée de la chaîne signifiante que quelque chose de l'écrit peut s'attraper, je crois, dans un moment furtif, un instant d'une extrême brièveté. Et ça ne se lit pas, c'est illisible, c'est indicible. Ainsi, l'expérience témoigne de ce qu'elle parvient à cerner comme limite du symbolique, c'est-à-dire l'impossible.

L'impossible donc comme cause de tout ce qui se dit, cherche à se dire, manque à se dire, s'épuise à se dire. En somme, l'inconscient est un savoir troué comme le langage lui-même.

C'est ce qui se trouve à la fin d'une analyse. Un point de rencontre, celui de la béance de l'inconscient entre l'impossible à dire et l'impossible à écrire. C'est de ce creux, de ce trou de l'évidement produit par la cure que s'effectue la transformation d'une trace en écriture, ce qui s'est mis au bord,

littoralisé. C'est de ce qui faisait butée durant le processus de la cure que se produit un changement et que ça devient un appui inédit. Faire avec les marques de ce qui s'est rencontré au cours de l'expérience, faire avec ce qui reste.

Dans mon expérience, comme je l'ai déjà dit au cours de différentes rencontres, il y a eu ce moment inouï de fin d'analyse avec la rencontre de l'étrange, de l'étranger en soi, à travers une langue Autre et intime à la fois et au-delà des effets mortifères du langage. C'est à partir d'un dire saisissant : « Ça ne me gêne plus d'être espagnole » que l'analyse va se terminer, par une re-trouvaille avec *lalangue*. Un dire qui en un éclair apparaît/réapparaît et qui ramène à l'existence. Un basculement du côté du vivant.

Pouvons-nous dire que d'une psychanalyse quelque chose se lit et à un moment quelque chose s'écrit ? Est-ce le poème ? Peut-être, mais alors ne s'agit-il pas de le signer/t ? Ainsi, *Une* psychanalyse se termine, pas *La* psychanalyse. Son chemin se poursuit.

*Al andar se hace camino,
y al volver la vista atrás
se ve la senda que nunca
se ha de volver a pisar*²¹.

Marie-José Latour Une autre façon de lire²²

Que peut-on apprendre d'une psychanalyse ? C'est déjà une interprétation que de nous réunir ici, dans ce village de moins de 500 habitants dans le Val d'Azun, un village si bien surnommé d'artitude ! Et j'espère surtout que votre venue ici sera une petite pierre de plus contribuant à étendre la renommée du Kairn, un lieu accueillant, un abri, mais aussi un lieu vivant qui porte haut la vie des livres.

Parler, écrire, lire en psychanalyse

Chacun sait que la psychanalyse consiste dans une pratique de parole qui suppose un qui parle et un qui écoute ! Pas de lecture et pas de livre ni d'écrit dans l'affaire à priori. L'association libre, qui est la règle fondamentale de la psychanalyse, dire ce qui vient, est impossible à l'écrit. C'est ce que les surréalistes n'ont pas manqué d'interroger dans ce grand

bouillonnement du début du xx^e siècle. Nous insistons souvent sur ce que nous appelons la dimension clinique de la psychanalyse, soit sa dimension d'expérience. Cela est juste. On ne fait pas une psychanalyse pour se connaître mieux, par intellectualisme ou par snobisme. On fait une psychanalyse parce que quelque chose qui vient de notre façon de supporter notre destin d'être parlant nous rend la vie difficile, voire insupportable. Le pari de la psychanalyse part de l'impossible cohabitation entre l'être et le savoir pour construire une marge où sa question subjective puisse être lue de manière telle qu'elle produise un rapport vivable à soi-même, au monde et aux autres.

Chaque analysant serait donc en droit d'attendre de son analyse d'apprendre à lire autrement. Une psychanalyse n'apprend pas seulement à déchiffrer les formations de l'inconscient, les rêves, les lapsus, les actes manqués, les répétitions, tout ce qui arrive au sujet à son insu. Ce déchiffrage fait partie de tout travail analytique, et il se fait dans le transfert. Cela signifie que ce n'est pas seulement de l'ordre d'une technique ! Dans une psychanalyse, on s'intéresse également à tout ce qui fait obstacle à une lecture « facile », à tous les petits ratés qui viennent objecter à la fluidité du récit, pariant que ces petits ratés sont produits par ce qui, dans le récit, résiste à la mise en mots.

Tous ceux qui ont une idée de l'exigence de la lecture savent qu'il y a dans toute lecture autre chose qu'un déchiffrage, autre chose qu'un « alphabétissement ». Le xx^e siècle est celui d'une grande réflexion sur la création littéraire, à laquelle la psychanalyse n'est pas étrangère. Cette réflexion a conduit à poser la lecture comme une responsabilité, à l'égal de celle d'écrire. Mais du coup cela fait surgir la question de ce qu'est un « texte ». Où cela commence-t-il et où cela finit-il ?

Lecture au pluriel

Comme Laurent Jenny l'écrit dans son dernier livre, *Le Désir de voir*²³, dès que vous voyez quelque chose, vous en faites une lecture, une lecture que vous ne vous savez pas en train de faire. Essayant d'approfondir le sens de la fascination pour les images, Laurent Jenny remarque qu'une histoire se raconte à même notre rétine, avant même que nous en ayons saisi le sujet. Nous pourrions appeler cela une lecture inconsciente. En effet, Jenny rappelle comment la bévue, étymologiquement, c'est l'erreur de vue, rendant ainsi hommage à la traduction de Lacan du terme allemand *das Unbewusste* (l'inconscient) par « l'Une-bévue ».

Il y a aussi ce que la lecture produit. Déchiffrer, c'est en quelque sorte explorer ce qui était déjà là. Lire serait plutôt du côté de l'inédit, de l'inouï du dire. Lire serait alors l'expérience de celui qui ne sait pas ce qu'il va découvrir dans ce qu'il lit. Quelque chose résiste à la traduction, reste illisible, et pourtant nous attrape. Une psychanalyse peut conduire à un certain savoir-faire avec ce qui reste illisible.

Qu'est-ce qui concerne le psychanalyste dans la lecture ? Il le sera devenu par ce qu'il aura appris de son analyse, par ce qu'il aura su en lire et donner à lire, ainsi que de sa fréquentation assidue des textes de Freud, de Lacan et de quelques autres, dont il ne saurait y avoir de liste exhaustive. Le psychanalyste devrait donc pouvoir témoigner de sa façon de lire. Mais attention, le psychanalyste ici n'est pas à confondre avec la personne qui prête sa carcasse à la fonction. Il y a certainement des rapports très différents à la lecture, par goût, par formation, par culture, etc., et il ne s'agit pas ici de ces diverses façons de lire, aussi multiples que les lecteurs. Il est question plutôt de donner un aperçu de la spécificité de l'interprétation analytique, donc de la lecture analytique, qui, rappelons-le, porte sur la parole. Le rapport de la psychanalyse à la lecture n'est pas de l'ordre de l'exégèse. Interpréter un électrocardiogramme, un texte de la Bible, le mouvement d'une planète est différent de l'interprétation qui porte sur la parole.

Ce sont des textes de Freud que la psychanalyse tient sa consistance ²⁴. Il n'y aurait pas de psychanalyse aujourd'hui si Freud n'avait pas écrit. Ce même Freud pour qui le poète a un tour d'avance sur le chercheur scientifique quant à sa pertinence à toucher un point de réel avec le seul outil dont la psychanalyse dispose, à savoir la parole. Ainsi les mots de Shakespeare, immense clinicien, hantent-ils ²⁵, tels des passagers clandestins, le travail de Freud d'un bout à l'autre de son œuvre. À ce passager clandestin qui éclaire le génie de Freud, Lacan ajoutera Lewis Carroll et, au fur et à mesure de son enseignement, tant d'autres, d'Héraclite à ses contemporains (Duras, Beckett, Joyce, etc.). Dans les textes de Freud et de Lacan, la citation n'est pas une illustration mais un déplacement, soit le mouvement même de la psychanalyse. La citation est souvent l'occasion de faire sonner la part de langue « étrangère », cette part intraduisible qui truffe nos propos et qui nous rappelle qu'il y a dans notre rapport à la langue, non pas tant ce qui veut dire quelque chose, que ce qui veut dire.

Ainsi Lacan insistera-t-il après Freud, et contre les chiens de garde de l'IPA, pour que la formation du psychanalyste fasse une grande place à l'histoire de la langue. À l'issue de la conférence que Lacan prononça à Vienne en 1955 ²⁶ et qu'il dédie à Sylvia, il souligne cette nécessité d'avoir pris une

idée de l'implication de la littérature et de l'art pour l'intelligence du texte de notre expérience. À la suite de Freud, Lacan en appelle à une initiation aux méthodes du linguiste, de l'historien, du mathématicien, et à un échange constant avec ces disciplines. Vous voyez que la lecture dont il est ici question est exigeante, studieuse, curieuse, à l'opposé de celle que l'on fait pour s'endormir. Elle a pour but de permettre aux psychanalystes de penser les conditions de l'expérience psychanalytique. Ce qui n'est pas une mince affaire. N'en prenons pour preuve que les disputes qui émaillent l'histoire des écoles de psychanalyse.

La lecture ne sauve de rien

Je voudrais évoquer un écrivain que je lis depuis très longtemps et auquel j'ai très souvent l'occasion de faire référence : Pascal Quignard. L'actualité éditoriale, ainsi qu'une exposition à la BNF²⁷ sur ses manuscrits nous ont permis de l'entendre sur nos ondes à plusieurs reprises. Il a insisté lors de ces interviews, au moins à deux reprises, pour dire que la lecture n'avait pas de fonction salvatrice. En effet, lorsqu'on est dans la souffrance psychique, on ne peut rien faire, et on ne peut pas lire. Ce remarquable lecteur sait de quoi il parle.

Il se trouve que cet écrivain dit aussi clairement ce qu'il doit à la psychanalyse. En tant qu'expérience de parole, elle est ce qui lui a permis de retrouver dans la lecture un recoin. Un recoin où il a logé sa tâche. Ouvrir un livre, dit-il, c'est tracer un angle. Il évoque remarquablement ces trois expériences distinctes que sont parler, lire et écrire. Je souhaiterai rendre hommage à sa pertinence.

Que ce soit dans sa *Réponse à Lord Chandos* ou dans *L'Homme aux trois lettres*, il écrit comment celui qui parle « croit qu'il est cet ego qui prend la parole dans le langage²⁸ ». Or le langage est ce qui nous accueille avant de nous servir. C'est l'expérience que l'on peut faire dans une psychanalyse de mesurer à quel point d'une part on ne sait pas ce qu'on dit et d'autre part il y a un savoir qui excède ce qui peut être déchiffré.

Aussi, il s'agit d'apprendre d'une psychanalyse comment répondre et quoi faire de ce qui reste imprenable, de ce qu'on ne peut pas apprendre, mais dont on peut s'instruire. Se dessine ainsi une définition de l'inconscient comme un savoir où le sujet n'est pour rien, où c'est *lalangue* qui sait. Et *lalangue*, c'est ce qui ne passe pas, pas plus à la grammaire qu'à l'orthographe, et pas davantage à la syntaxe qu'au discours, c'est ce qui objecte au rassemblement, à la série, à la mise en ordre. Vous devinez que l'école est, de fait, à l'inverse de ce mouvement. Ainsi, une prise en compte de la

dimension de l'inconscient dans les questions d'apprentissage peut changer l'abord de ces questions.

De ses échanges avec François Cheng, le grand poète chinois et par ailleurs membre de l'Académie française, Lacan conclura que l'inconscient est poème, soit autre chose qu'un usage commun du langage. L'inconscient est la trace de ce qui lie, du verbe lier, le langage avec la résonance du langage sur le corps. L'inconscient indique un autre rapport au langage que celui de l'appropriation. Il est la trace ineffaçable que nous sommes des créatures avant d'être des créateurs.

Le devoir de lecture du psychanalyste

Un mot sur la question de l'interprétation, qui n'est autre que le devoir de lecture du psychanalyste. Quel que soit le champ concerné, la religion, la littérature, l'art, la médecine, l'architecture, l'économie, etc., l'interprétation est liée à la lecture. Dans la perspective renouvelée par Freud de la lisibilité, dans la psychanalyse « il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit ²⁹ ». Lacan va insister dès son premier séminaire sur ce que c'est, du point de vue de la psychanalyse, que de « savoir lire » et il en donnera plusieurs définitions, en excluant d'autres et admonestant ceux qui ne lisent que ce qu'ils savent déjà par cœur. « Porter l'attention sur le signifiant veut d'abord dire savoir lire ³⁰. » Porter l'attention sur le signifiant, c'est-à-dire non pas seulement sur les mots mais sur toutes ces minuscules formations langagières involontaires, sur les trébuchements, les achoppements, les bégaiements, les bafouillages, tout ce qui fait signe de cette défaillance première de la parole, et qu'il s'agit de prendre au mot ! Cela même que Pascal Quignard appelle la perle coriace du non-verbalisable, ce qui ne cède pas à l'acquisition du langage, ce qui objecte à la dématérialisation, « ce qui se tient avant tout ce qui parle, continue de se taire au fond de celui qui parle ³¹ », cette poussée en amont de la langue parlée, plus ancienne que le mot.

Lacan souhaitait qu'on lise entre les lignes, au lieu même de l'écart irrésorbable entre le langage et le réel, au lieu où ce ne sont pas les mots ni les choses qui sont en cause mais leur liaison entre eux ³².

Les formations de l'inconscient sont une façon de pointer l'abîme entre le mot et la chose que le récit fait mine de combler. Le réel, cette circonstance étrangère au langage, est ce qui ne saurait être lu. L'os des mots, les cris des choses ne sauraient se lire. Comment dès lors s'orienter pour avoir chance de lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ? Lacan nous a laissé une précieuse indication en souhaitant garder vif le pouvoir d'illecture ³³.

C'est peut-être la même chose dont parle Quignard lorsqu'il en appelle à éclairer une énigme pour la grandir.

*

Un dernier mot sur l'écriture. La question de l'écriture dans une psychanalyse implique une autre dimension que la graphie, qui exigerait d'autres développements. J'évoque ici l'écriture en tant que nécessaire pour fonder une découverte. Si la langue parlée est définitoire de l'humanité, l'écriture ne l'est pas. Le grand linguiste Émile Benveniste – auquel Pascal Quignard consacre un très beau chapitre de son dernier livre, « B comme Benveniste » – soutenait dans ses dernières leçons au Collège de France que l'écriture constituait le carrefour décisif du destin linguistique. Sur les 30 000 langues qui ont existé, à peine une dizaine sont arrivées par hasard à l'écriture. La fonction de la langue est différente de celle de l'écriture. L'écriture est ce qui permet d'interroger le langage parlé. On pourrait dire alors en paraphrasant Yves Bonnefoy que la lecture qui conduit à écrire c'est celle qui conduit à lire en levant les yeux de son livre ³⁴.

* ↑ Interventions à la matinée d'échange au Bistro-librairie le Kairn, à Arras-en-Lavedan, le 10 octobre 2020.

1. ↑ L'introduction à cette matinée d'échange a été retravaillée pour la publication dans le *Mensuel*, afin d'essayer de faire entendre les voix qui ont résonné ce jour-là.
2. ↑ Un grand merci à Karine Depeyre de nous avoir accueillis dans son Bistro-librairie d'Arras-en-Lavedan et d'avoir fait en sorte que ce moment de travail puisse exister malgré la contingence sanitaire.
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière et le Champ freudien, juin 2013, p. 20.
4. ↑ « Apprendre et (se) déprendre », nous dit Sol Aparicio dans *L'En-jeu lacanien*, n° 9, Toulouse, Érès, 2007.
5. ↑ Lire à ce sujet J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 243-259.
6. ↑ Si l'on se réfère aux textes statutaires de l'EPFCL et notamment aux principes directeurs pour une École orientée par les enseignements de Sigmund Freud et Jacques Lacan, l'École a pour fonctions de : 1. Soutenir « l'expérience originale » en quoi consiste une psychanalyse et de permettre la formation des analystes ; 2. Décerner la garantie de cette formation par le dispositif de la passe et l'agrément des analystes « qui ont fait leurs preuves » ; 3. Soutenir « l'éthique de la psychanalyse qui est la praxis de sa théorie » (Jacques Lacan).
7. ↑ Plusieurs y reconnaîtront la proposition de J. Lacan à propos de la dimension de l'impossible.

8. ↑ M.-J. Latour, *Lire ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, coll. « ...In progress », 2020, p. 9.
9. ↑ *Ibid.*, p. 129.
10. ↑ Je remercie Sophie Pinot d'avoir proposé d'introduire mon intervention avec une poésie de Roberto Juarroz, qu'elle a dite en français et que j'ai lue en espagnol.
11. ↑ R. Juarroz, *Quatorzième poésie verticale*, édition bilingue, traduction de S. Baron Supervielle, Paris, éditions José Corti, coll. « Ibériques », 1997, p. 264-265.
12. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 250.
13. ↑ S. Freud, *Le Délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2010, p. 6.
14. ↑ J. Lacan, entretien avec Madeleine Chapsal, « Les clefs de la psychanalyse », paru dans *L'Express* du 31 mai 1957, n° 310.
15. ↑ J. Lacan, « Petit discours à l'ORTF », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 224.
16. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 247.
17. ↑ A. Machado, « Proverbios y cantares », dans *Antologia poetica*, Madrid, edición Salvat, 1969, p. 138. C'est moi qui traduis : « Voyageur, ce sont tes traces le chemin, et rien de plus ; voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant ».
18. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 426.
19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 38.
20. ↑ R. Juarroz, *Quatorzième poésie verticale*, op. cit., p. 230-231.
21. ↑ A. Machado, *Antologia poetica*, op. cit.
22. ↑ Ce texte reprend l'intervention faite à Arras-en-Lavedan le 10 octobre 2020.
23. ↑ L. Jenny, *Le Désir de voir*, Strasbourg, L'Atelier contemporain, 2020.
24. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 250.
25. ↑ H. Michaud, *Les Revenants de la mémoire. Freud et Shakespeare*, Paris, PUF, coll. « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2011.
26. ↑ J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits*, op. cit., p. 435.
27. ↑ P. Quignard, *Fragments d'une écriture*, exposition à la Bibliothèque nationale de France, du 29 septembre 2020 au 29 novembre 2020, commissariat Olivier Wagner, département des Manuscrits.
28. ↑ P. Quignard, *L'Homme aux trois lettres*, Paris, Grasset, 2020, p. 68.
29. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 29.
30. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 323.
31. ↑ P. Quignard, *L'Enfant d'Ingolstadt*, Paris, Grasset & Fasquelles, 2018, p. 190.
32. ↑ P. Bergougnieux, *La Cécité d'Homère*, Strasbourg, Circé, 1995, p. 85.
33. ↑ J. Lacan, « Compte rendu sur *L'acte analytique* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 382.
34. ↑ Y. Bonnefoy, « Lever les yeux de son livre », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 37, Paris, Gallimard, printemps 1988.

ET ENTRE-TEMPS...

Marc Strauss

L'actualité des frontières *

Merci à Émile Malet de nous avoir réunis pour réfléchir ensemble à l'enjeu que portent les frontières, qui existent de fait. Et merci pour l'honneur qu'il me fait en me permettant d'en dire quelque chose au titre qui est le mien, psychanalyste, se voulant lacanien de surcroît.

Prenons les choses à partir de cette question : l'expérience de l'analyse permet-elle d'éclairer la fonction de la frontière à partir de ses origines les plus intimes, au moment même où le sujet en vient à se concevoir comme unité distincte, inscrite dans le monde ? Et secondairement, pouvons-nous avoir une perspective raisonnable sur l'avenir des frontières étatiques, voire en éclairer la logique ? C'était déjà la requête qu'Einstein adressait à Freud en 1932 : aider la Société des Nations à éviter la guerre avec plus d'efficacité que les solutions précédemment élaborées par les penseurs.

Pour commencer, cela a déjà été évoqué, la frontière est un compromis qui répartit des domaines avec leurs possessions et les droits et devoirs qui les régulent. Nous savons que les psychanalystes ont très vivement débattu entre eux de la constitution du moi pour un sujet, des développements qui structurent ses échanges avec les autres, des articulations entre les instances conflictuelles qui le constituent, ça, moi et surmoi.

Lacan en 1936 a calmé le jeu avec son stade du miroir ¹, situant le langage comme fonction tierce entre l'image de soi et celle de l'autre. Il en a nommé la place « symbolique », ou « A ». Par son entremise, une frontière peut être reconnue, un compromis peut être établi, qui détourne de la « captation spéculaire » et instaure un espace vivable qui échappe à l'oscillation destructrice entre attraction et répulsion, amour et haine.

Compromis, c'est d'abord le nom que Freud a donné au symptôme, cette conduite étrangère à soi-même qui manifeste une vérité, autant refusée que revendiquée. Un compromis par essence ne satisfait personne, et de surcroît demande à être constamment actualisé. En effet, le sujet est toujours exposé au risque de le voir mis à mal, trahi par l'autre ou par

lui-même, et ça lui prend beaucoup de temps et d'énergie pour en assurer la stabilité.

Pourquoi en effet respecterions-nous une limite qui est une amputation de notre puissance ? Bien sûr la raison finit toujours par l'emporter, dans les limites où chacun peut penser que le compte tombe juste. Mais de là à aller aimer nos différences, c'est beaucoup demander... C'est surtout un discours qui relève de ce que Lacan a appelé « l'humanitarisme de commande ² », dont il a précisé l'usage : masquer nos exactions. Il n'y avait pas encore Zoom, mais il y avait « Télévision », en 1973.

Défendre ses frontières est d'autant plus nécessaire qu'il y a toujours entre les deux côtés des escarmouches, des points où ça cloche, où le compte ne tombe vraiment pas juste, des points qui font symptôme. Pour avancer, disons que les frontières sont faites autant pour protéger que pour être attaquées, niées, abolies.

Nous créons et entretenons les frontières parce que nous rêvons d'un monde sans frontières. Et il se vérifie que plus nous en rêvons, plus nous les fabriquons, cela vient d'être rappelé par Alain Vanier ³. Rêver d'un monde sans frontières, c'est tout ce qu'il y a de plus banal pour un être parlant, appelons cela le rêve de l'un. Le seul fait d'être parlant constitue en effet l'un comme perdu, objet dès lors d'une quête désespérée. Lacan a repris en cela la logique trinitaire développée par les Pères de l'Église, même s'il en a modifié les termes. Ainsi, l'un pour l'être parlant n'est pas donné, il doit se le fabriquer et donc d'abord se le représenter. Et comment se représenter quelque chose qui manque ? Il reste à s'en remettre à l'autre, aux autres, avec lesquels on partage l'idée que l'on a de l'un, l'un idéal.

Mais ça ne marche pas, pas même à l'intérieur d'un groupe donné, parce que les rêves d'un ne sont jamais les rêves de l'autre. L'autre est donc accusé d'empêcher l'accès à la pureté de l'idéal et le mieux serait qu'il disparaisse. Même s'il était possible d'imaginer un monde où les différences seraient suffisamment tempérées pour permettre un échange sans heurt, les guerres n'en continueraient pas moins d'exister, à cause de deux différences qui demeurent irréductibles, la différence entre les hommes et les femmes et celle entre les parents et les enfants. C'est ce que dit Freud en toutes lettres dans sa réponse à Einstein.

Cela dit, si l'unité par la voie des idéaux ne mène qu'à la violence, il est un bien authentiquement partagé par tous les membres d'une même communauté, leur langue. Elle porte ce qu'il y a de plus intime pour chacun, au-delà de la seule communication d'informations. Il est néanmoins bien difficile d'établir la frontière qui distinguerait une langue spécifique,

c'est même techniquement impossible. Du pays nous allons à la région, de la région au village, et finalement du village à la maison de son enfance. C'est pourquoi nous parlons de langue maternelle, la première qu'entend et apprend l'enfant.

À ce propos, j'ai eu la chance d'assister à une présentation par Nurith Aviv de son dernier film, *Yiddish*. Elle donne la parole à des jeunes pour qui le yiddish n'est pas la langue maternelle, qui ne sont pas tous juifs, et qui l'apprennent. Ils sont sensibles au fait que le yiddish n'a pas été seulement la langue méprisée de la maison, des femmes et des pauvres, mais qu'il a été aussi le support d'une intense création littéraire et poétique, encore bien oubliée. Le débat à propos de ce film a fait apparaître toute l'ambiguïté de l'expression de langue maternelle.

Une ambiguïté signalée par le Robert, comme le relève Pierre Boutan, qui lui consacre un article des *Études de linguistique appliquée* en 2003, intitulé « Langue(s) maternelle(s) : de la mère ou de la patrie⁴ ? ». Il montre comment en France, depuis l'édit de Villers-Cotterêts en 1539 jusque récemment, c'est la langue nationale, qu'il appelle de la patrie, celle du pouvoir, qui a pris le pas sur l'autre. En conclusion, il plaide pour une plus grande prise en compte de la langue de la mère dans l'enseignement de la langue nationale.

Mais, une fois de plus, nous tombons sur l'impossible compromis : qui dira la part de l'une et de l'autre, où s'inscrira la frontière entre leurs tenants respectifs ?

Lacan a tranché là encore, en affirmant que l'école dématernalisait la langue. Cette langue dématernalisée de l'école prétend constituer l'un d'une communauté, à travers les idéaux et les mythes qu'elle impose, s'employant aussi à justifier sa suprématie et à légitimer l'ordre social établi.

Peut-être devons-nous ajouter que la mère dès le départ parle à l'enfant cette langue dématernalisée, même si elle n'a pas été à l'école, même si elle parle le patois ; elle lui fournit les instruments pour se représenter dans ses relations à ceux qui l'entourent et intervenir dans l'histoire qui se déroule autour de lui.

Mais elle et plus largement l'entourage de l'enfant ne font pas que l'éduquer, on gazouille, on chantonne avec lui, indépendamment de toute signification. C'est dans la rencontre avec ce que Lacan a appelé l'eau du langage que se cristallise ce qu'il a appelé aussi la motérialité de la langue, le signifiant. C'est là la part maternelle de la langue, qu'il a renommée *lalangue*, en un mot.

Cette *lalangue* est faite d'éléments disparates, elle ne fait pas chaîne, ne représente rien, mais est la trace de la jouissance perdue, et ces éléments *lalangagiers* sont autant d'uns qui marquent réellement l'enfant.

Nous avons donc d'un côté une langue dématernalisée avec l'un fictif de la représentation, impossible à saisir, car le compte ne tombe jamais juste entre ce qui serait à dire et ce qui est dit, écart à l'origine de toutes les frontières, que les guerres réordonnent quand le compromis qui les établissait n'est plus tenable. Et de l'autre côté nous avons une modalité de l'un qui n'a rien de fictif, qui ne se soutient d'aucun idéal, qui est ce que chacun a de plus réel et qui porte à jamais la trace de la jouissance perdue.

Évidemment, cette frontière n'est pas plus étanche qu'une autre, *lalangue* s'infiltré dans la langue, l'anime, la fait vivre, et chaque mot y prend pour chacun un sens impossible à déterminer à l'avance. On constate aisément à quel point il est difficile d'écrire à plusieurs, et c'est pourquoi il n'y a pas d'almanach des rêves, il n'y a que des associations propres à chacun. Nous en avons un bel exemple avec le « rat » de l'Homme aux rats, dernier mot de sa jouissance ignorée, mot aussi au carrefour des significations essentielles de sa vie, l'argent, le sexe et la mort.

Si chacun a sa propre *lalangue*, il se produit néanmoins des rencontres, contingentes, qui font que l'un résonne à *lalangue* d'un ou d'une autre. C'est à ce niveau que s'établissent des liens véritables entre parlants. Nous pouvons y situer le cœur de l'amour, ce qui fait dire à Lacan qu'il n'y a que les signifiants à copuler entre eux ; ce sont eux qui déterminent les formes que prend la copulation sexuelle pour chacun. De même, la poésie, l'écriture, les arts en général peuvent la faire résonner et en faire un bien collectif, qui constitue le génie d'une langue.

Mais précisons que *lalangue* maternelle est tout autant source de bonheur indicible que d'horreur insoutenable. Wolfson est pour nous le nom de cette fuite qui lui impose de changer de langue.

Pour conclure, nous sommes donc devant une double impasse.

D'un côté, la prise du sujet dans l'échange langagier lui impose d'adhérer à des illusions qui lui promettent une unité impossible à atteindre. Le sujet s'en trouve contraint au mensonge, aux accommodements, au prix de ses symptômes.

De plus, les illusions contemporaines ne sont plus celles d'antan, qui étaient régulées par une figure qui garantissait l'un – le roi, l'empereur, Dieu. Avec un ordre social qui ne reconnaît d'autre vérité que le chiffre, le

chiffre d'affaires, les sujets se retrouvent seuls avec leur difficulté symptomatique ; tous prolétaires, a dit Lacan, tous réduits à des corps qui n'ont rien pour se représenter.

D'où peut-être aujourd'hui, et peut-être accentuée par la pandémie, une urgence à trouver une maison à la vérité. La tentation s'offre là d'en appeler au maître. Nous en voyons les effets tous les jours, partout dans le monde, et ça ne promet rien de bon pour l'avenir à court terme.

De l'autre côté, nous avons certes un sujet moins soumis au dépit engendré par l'échec de ses idéaux, qui de surcroît est plus assuré dans ses choix pour avoir mis au jour les signifiants de sa traverse, selon l'expression de Lacan toujours. Mais cet appui ferme qu'offre *lalangue* ne peut faire l'objet d'un commerce, il ne se vend ni ne s'achète, il fait de l'effet. Aucun lien socialement organisé en dehors du dispositif analytique ne peut donc se fonder sur lui.

Alors, que conclure de notre point de vue à propos des frontières ? Que certainement les hommes ne cesseront jamais d'en fabriquer pour mieux se combattre. Nous n'avons sûrement pas au titre de psychanalystes à soutenir l'illusion qu'elles entretiennent. Notre objet est ce qui fait pour chacun sa vraie frontière, ces lettres par lesquelles s'écrit sa *lalangue* et qui font pour lui littoral, autrement dit un tracé sans autre, qu'il soit ami ou ennemi. En ce lieu s'origine toute création, même s'il n'est pas sans danger à explorer.

Bref, c'est sans espoir. En même temps, ce n'est pas si grave, *lalangue* continuera de pousser les humains à se reproduire et l'histoire continuera.

Mots-clés : frontière, langue, symptôme.

* ↑ Intervention lors du colloque « De l'actualité des frontières », organisé par Émile H. Malet, dans le cadre de l'association Passages-ADAPES, le 5 décembre 2020.

1. ↑ J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

2. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 534.

3. ↑ Dans l'ouverture par Alain Vanier du colloque.

4. ↑ P. Boutan, « Langue(s) maternelle(s) : de la mère ou de la patrie ? », *Éla, Études de linguistique appliquée*, n° 130, Paris, Klincksieck, 2003, www.cairn.info/journal-ela-2003-2-page-137.htm

ENFANCE ET PSYCHANALYSE

Réseau Enfant et Psychanalyse

Isabelle Boudin

Quels sont les en-je(ux) de la structure en psychanalyse * ?

Dans la pratique clinique avec des enfants, des adolescents, en institution ou en cabinet, nous sommes de plus en plus confrontés à la notion de « troubles » – et non plus de symptômes – du comportement, de l'apprentissage, de l'attention, de l'alimentation... Ce terme est largement diffusé par les neurosciences, les courants cognitivistes et comportementalistes, le *DSM* (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*), et recouvre toute déviance de la norme sociale qu'il s'agit de rééduquer, corriger, éradiquer et adapter. Tout symptôme est assimilé à un dys-fonctionnement, neurologique, voire organique ou génétique, objectivant et identifiant l'enfant sous l'étiquette de handicap, dont les énoncés sont proprement inflationnistes (dys-phasie, dys-graphie, dys-calculie, dys-praxie, TSA, TED, TDAH, TOP, TOC, etc.).

Or, la psychanalyse, de Freud à Lacan, permet une lecture du symptôme différente, en tant que formation de l'inconscient d'un sujet qui tente de se dire, selon son mode de structuration psychique. Si le symptôme articulé au langage est à entendre, la structure subjective d'un enfant en devenir est à repérer, au regard des effets que ce repérage diagnostique va induire et orienter dans le travail clinique avec lui.

Mais de quoi parle-t-on, quand on parle de structure en psychanalyse ? Comment se réalise la structure du sujet ? Quand et comment repérer la structure clinique d'un enfant ? Dans ce temps introductif de nos trois journées de débat clinique sur ce thème, je tenterai d'apporter un éclairage sur ces quelques questions.

Qu'est-ce qu'une structure en psychanalyse ?

Avant toute chose, je précise que ma présentation s'appuie sur l'élaboration de Jacques Lacan, alors que d'autres orientations psychanalytiques utilisent le même vocable des structures cliniques avec un autre référentiel théorique (cf. les structures de la personnalité de Jean Bergeret).

Dans sa définition commune, une structure (*structura*, *struere* : assembler) est un ensemble, un système organisé dont les éléments sont dépendants et solidaires entre eux. C'est aussi ce qui fait l'ossature d'une construction.

La structure en psychanalyse, c'est ce qui définit le sujet de l'inconscient selon un agencement et des lignes de force particuliers, traduisant une interdépendance logique entre différents éléments. La modification de l'un d'entre eux entraînera des effets, voire la modification du tout.

Bien qu'il ne l'utilise pas en tant que telle, la notion de structure parcourt toute l'œuvre de Freud, qui la représente par les deux topiques, la première en 1900, avec inconscient, préconscient, conscient, et la deuxième en 1920, avec ça, moi, surmoi, instances formant en grande partie l'inconscient. Il fera équivaloir, en 1936, la structure du moi à celle d'un cristal qui pourrait se briser selon ses lignes de clivage, déjà déterminées par sa nature de cristal ¹.

Structuraliste avant la lettre, Freud nous démontre le rôle du langage dans ses rapports avec l'inconscient en définissant les lois de condensation et de déplacement. Le rêve est un rébus à déchiffrer, l'acte manqué un discours réussi, le lapsus un ratage de l'énoncé désignant quelque chose de l'énonciation et le symptôme porteur de sens à déchiffrer.

Dans les années 1950-1960, Lacan définit l'inconscient comme une structure qui s'apparente à celle du langage – « l'inconscient est structuré comme un langage ² » – en s'appuyant sur la linguistique et le structuralisme de Lévi-Strauss ³. Il préexiste à tout sujet qui s'y inscrit, et, de s'y aliéner, le vivant devient humain. Non seulement Lacan définit un isomorphisme entre les deux structures et les lois qui organisent le langage s'appliquent à l'inconscient, mais surtout il indique que c'est ce qui conditionne le sujet, pour le différencier du moi (critique de l'*ego-psychology*). La structure du langage équivalait à la structure du sujet de l'inconscient.

Comment est donc structuré le langage ?

Lacan reprend l'algorithme de Saussure s/S, à lire : signifié (concept, idée de l'arbre qui renvoie à plusieurs entités) sur signifiant (image acoustique d'un mot, phonèmes – a-r-b-r-e), avec cette particularité d'en inverser les termes. Lacan écrit « signifiant sur signifié », S/s, et précise que le signifiant et le signifié sont « d'ordre distinct et séparés par cette barrière de résistance à la signification ⁴ », soit la barre qui renvoie la signification dans les dessous.

Le signifiant ne représente pas le signifié, il existe en soi, dénué de toute signification ⁵. À la différence d'un signe qui fait signe de quelque chose à quelqu'un, le signifiant est signe pour un autre signe et ne vaut que s'opposant à lui dans un couple, S1-S2, *l'algorithme signifiant* ; par exemple, le jour et la nuit, le rouge et le noir dans un jeu de cartes. Il désigne le registre symbolique.

Le signifié est lui porteur des voies de signification, il est du registre imaginaire (qui ne se réduit pas à la seule image mais englobe aussi la signification). « L'unité de signification renvoie toujours à une autre signification ⁶ », donc à un autre signifié. Ce n'est qu'à l'occasion d'un premier nouage entre signifiant et signifié que se produira une stabilisation de la signification, que Lacan appelle *point de capiton*.

Ainsi, dans la diachronie d'une phrase, l'intrication des Sa entre eux peut s'écrire comme un S1 qui renvoie à un S2, lequel capitonne la phrase et boucle la signification (stabilisation du signifié) ; nous avons là un deuxième nouage. S1 et S2 représentent une unité minimale de signification. Sans ce capitonage, on assisterait au glissement incessant de la signification. Et dans un discours, chacune des unités minimales de signification S1-S2 se noue, pour former une chaîne signifiante en anneaux ⁷. Le S1 comme premier signifiant et le S2 comme signifiant second, point de capiton, mais aussi désignant tout le savoir de l'inconscient. C'est la chaîne signifiante.

À cette époque, entre 1953 et 1956, Lacan a déjà introduit sa première topique, S.I.R., les catégories du symbolique (le langage), de l'imaginaire (image du corps, relation spéculaire moi-petit autre, identifications et champ des significations) et aussi du réel (le vivant, les perceptions). À ce moment-là, les trois registres sont hiérarchisés et le symbolique est appelé à dominer imaginaire et réel pour les contenir et en atténuer les effets.

Ce qu'il désigne alors comme symbolisation se traduit par l'assimilation dans la chaîne symbolique de ce qui en est extérieur (pas noué), soit l'imaginaire et le réel. En les logeant à la place du signifié, il se produit une transformation de leur état par une signification autre (un nouage autre). Il en résulte « un trou dans le réel ⁸ ». Dans cette opération, le signifiant vient recouvrir, trouser le réel et en négativer la valence économique, la jouissance. C'est le « meurtre de la Chose ». Mais tout du réel ne se symbolise pas, il y a un reste inassimilable, un indicible, un impossible à penser ⁹. À remarquer qu'ici le symbolique comporte une part d'imaginaire. Cette conception préfigure le nouage borroméen, pour lequel Lacan remaniera les trois registres et leurs articulations dans les années 1970.

Lacan approfondit ces deux plans du discours du sujet avec deux autres modalités d'agencement des signifiants entre eux, que sont la métaphore et la métonymie empruntées à Jakobson en 1956. La combinatoire opérée donnera sa tonalité particulière aux structures cliniques.

Dans la métaphore, qui correspond à la condensation de Freud, un signifiant se substitue à un autre signifiant – un mot pour un autre, selon une analogie ou une comparaison implicite – qu'il renvoie en dessous de la barre au niveau du signifié, comme refoulé, créant ainsi une nouvelle signification. Bien que latent, à l'insu du sujet, ce signifiant rejeté est toujours présent dans l'implicite du texte explicite et reste lié à la chaîne signifiante. Autrement dit, il reste actif, preuve du travail de l'inconscient ; c'est une chaîne qui en cache une autre. Ainsi la phobie du petit Hans avec la métaphore du cheval. Cet axe de substitution est aussi celui de l'équivocité. Il ne s'écrit plus horizontalement mais verticalement :

$$\frac{S1}{S2} \text{ ou } \frac{S2}{S1}$$

Dans la métonymie, qui correspond au déplacement, de Freud, un signifiant est exprimé par un autre du fait de liens de contiguïté, sans qu'il y ait de nouvelle signification. C'est le mot à mot, la partie pour le tout non mesurable (« trente voiles » pour « bateau »), le contenant pour le contenu (« boire un verre »), la cause pour l'effet (« il s'est fait refroidir » pour « il s'est fait tuer »).

Ainsi, que ce soit au niveau de l'algorithme signifiant ou de la chaîne, le sujet parlant peut se servir de la langue pour dire tout autre chose que ce qu'il pense dire. La barre entre S et s frappe le sujet de sa marque, introduisant un écart entre ce qu'il dit (énonciation latente) et ce qu'il pense dire (énoncé manifeste) : il ne sait pas ce qu'il dit au final, signe de sa division.

Cet écart vient dire que le signifiant ne signifie pas le sujet qui parle mais le représente, pour autant qu'il renvoie à un autre signifiant. « Un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. C'est la structure qui explique la division origininaire du sujet ¹⁰ », nous dit Lacan.

Par cette définition, il s'avère que le sujet ne se laisse pas réduire à un signifiant, il est toujours ailleurs que là où on l'attend, dans une scansion d'apparition-disparition (*aphanisis*), dans un entre-deux-signifiants, dans une discontinuité. En quoi le langage qui le constitue fait souffrance au sujet, du fait de ce manque à signifier, du manque à dire tout de l'être du sujet (point central du refoulement originaire). Autrement dit, l'être du sujet, pour autant qu'il est inscrit à l'ordre symbolique, est un sujet divisé

et manquant, donc désirant. Le sujet est effet de langage, causé et mortifié par le langage, et sa structure se révélera selon les effets de la chaîne signifiante, dans les structures cliniques.

Ce qui se laisse entendre dans les failles, les ratés du discours, entre les lignes, au niveau de l'énonciation, c'est le discours de l'inconscient propre à chaque sujet et que lui-même ignore. Discours qui vient dire ce qu'il en est du désir inconscient, qui court métonymiquement sous la barre, « indestructible » selon Freud et jamais totalement élucidable ni satisfait. D'où l'importance d'entendre le symptôme d'un enfant comme révélant quelque chose de sa vérité, plutôt que de le réduire à une rééducation.

Comment se crée la structure chez l'enfant ?

L'enfant, issu de l'interaction entre le désir de la mère et la fonction paternelle, incarnation de la Loi dans le désir, est baigné dans le langage bien avant sa naissance. « Ça » parle de lui, pour lui, à partir d'un lieu désigné comme l'Autre, maternel le plus souvent, qui possède les signifiants.

Au début de sa vie, l'*infans* est un être de vivant, un S sujet mythique qui se satisfait autoérotiquement dans sa complétude ; le monde extérieur est indifférencié. Mais très vite, la nécessité de la re-connaissance de l'objet fait appel à l'Autre. L'enfant aura à incorporer, au sens de la *Bejahung* décrite par Freud qui suppose un choix ¹¹, les signifiants qui lui viennent de cet Autre et en portera la marque dans son être, passant par la découpe pulsionnelle dans le corps. L'identification au S1 émerge du sujet de l'inconscient.

Lacan nous introduit à ce qu'il nomme la causation du sujet dans l'ordre symbolique, la symbolisation primordiale, soit sa division subjective selon deux opérations, l'aliénation et la séparation. Les effets de cette opération se retrouveront dans les structures de la névrose et de la psychose, dont elle détermine les symptômes.

Confronté à un besoin, l'*infans* appelle, crie, sollicite et reçoit en retour une réponse interprétée de l'Autre, qui constitue son offre. Cette réponse S1 de l'Autre, « tu veux manger », a la priorité (au sens de premier – l'Autre sait ce que l'*infans* veut) sur le message initial du sujet [s(A)], qui reçoit alors son message de l'Autre sous une forme inversée. Par cette opération dite d'aliénation au signifiant de l'Autre (S1-trait unaire), le sujet réalise sa division d'avec lui-même. Il n'est plus représenté par un organisme mais par ce S1 pour un autre S2, sous lequel il disparaît... pour réapparaître dans la chaîne signifiante.

Dans cette opération, l'enfant est aussi passé de l'expression du besoin à la dialectique de la demande. La demande s'écarte du besoin, ouvrant

ainsi une béance où s'inscrit le désir, pour signifier une demande d'amour inconditionnel, de reconnaissance, d'une parole qui fait exister par et dans l'Autre. Le désir qui court sous les défilés de signifiants n'est pas le besoin, n'a pas d'objet qui le satisfasse, mais il est métonymie du manque à être où il se tient.

Cette dialectique de la demande illustre l'interdépendance du sujet à l'Autre, passant de la demande à l'Autre (pour l'objet oral), à la demande de l'Autre (objet anal) dont la réponse dépend du sujet. Autrement dit, si l'enfant sait que sa mère peut ne pas donner la nourriture, il sait aussi qu'il tient quelque chose qu'il peut lui refuser (le refus de la propreté, le non à tout). Au passage, la demande à l'Autre et de l'Autre en articulation avec un objet décrit ce qu'il en est de la pulsion, bien arrimée au signifiant et s'inscrivant dans le corps.

Le moyen pour l'enfant d'accéder à son désir ne se réalise que s'il est frustré, si la mère laisse la place au manque. Le désir advient au-delà de la demande, comme manque, perte de l'objet. Un moment clinique décrit par Freud marque bien la première symbolisation de la mère et de la perte, mais aussi l'entrée dans l'ordre symbolique et l'accès à la parole : le jeu de la bobine ou du *Fort-Da*. Freud observe le jeu d'un enfant de dix-huit mois, une fois sa mère partie. Il lance une bobine attachée à un fil devant lui en prononçant le phonème o-o-o, ébauche de *Fort* (« loin »), et la ramène à lui en s'exclamant a-a-a, ébauche de *Da* (« là »). Pour Freud, ce jeu reproduisait l'apparition et la disparition de la mère, avec cette particularité que l'enfant, alors dans une attitude passive face à l'évènement, se fait l'agent de cette absence dans le jeu, pour en récupérer un gain de plaisir.

Pour Lacan, ce point est secondaire. Outre la répétition maîtrisée de l'absence de la mère, ce jeu marque surtout la perte et la façon dont l'*infans* l'affronte. Car « ce qu'il jette avec la bobine, ce n'est pas la mère qui s'absente mais un bout de lui-même qui se détache, encore un peu retenu, l'objet a ¹² ». À la béance créée par l'absence de la mère, il répond par cette opposition phonématique qui le fait entrer dans l'ordre symbolique. *Fort-Da* est la première paire de S1-S2, inaugurale des autres, la racine du symbolique, où l'absence est évoquée dans la présence et la présence dans l'absence, soit ce qui n'est pas là mais représenté.

D'autres jeux d'occultation s'appuient sur le *Fort-Da* et sur le miroir, dans lesquels l'enfant se fait bobine en se faisant disparaître et apparaître, élevant son image au rang de signifiant. Ces jeux sont autant d'actions d'accrochage du symbolique qui montrent la fonction révélatrice du signifiant, soit révéler le sujet divisé.

On assiste donc au bouclage de l'aliénation par l'opération de séparation d'avec l'Autre. Par le redoublement de la *Spaltung* (la division subjective), l'enfant accède au langage avec ce qui s'instaure comme perte dans les trois registres. Il renonce à la Chose et notamment à la mère comme premier objet de désir, il renonce à s'en faire l'objet. Sa nouvelle satisfaction passe par le langage. Dans l'écart qui se trouve entre *Fort/S1* et *Da/S2*, il y a un sujet qui n'est que représenté, écorné de son objet *a* impliquant une perte de jouissance ; mais il y a aussi son désir naissant, qui vient de sa rencontre avec un Autre manquant, désirant énigmatiquement ailleurs.

C'est parce que le désir de l'Autre (DM) est barré que le sujet va reconnaître son désir barré, le plus authentique, son désir marqué par la castration. La parole prend la relève pour s'exprimer dans une demande porteuse du désir inconscient, qui, s'il ne peut se dire, n'est pas sans signifiant, Φ le signifiant phallus comme objet cause du désir et comme signifiant du désir, ce qui manque à l'Autre et au sujet.

Comment repérer la structure clinique de l'enfant ?

Selon le « traitement » que l'enfant va opérer lors de cette phase primordiale, selon la manière dont il va incorporer le langage de l'Autre et s'articuler avec lui, à son désir, selon la façon dont il va inscrire son accès à son propre désir et selon son mode de jouissance, quelque chose se révélera de la décision du sujet, choix inconscient, quant à la manière dont il va se structurer : comment va-t-il faire avec ce qui lui est apporté, comme va-t-il faire avec le manque ?

La structure clinique, c'est l'effet de la structure de langage, la manifestation de la prise du signifiant sur le réel, qui inscrit sa marque : de refoulement dans la névrose selon l'axe de la métaphore, de forclusion dans la psychose selon l'axe de la métonymie. La forclusion, c'est un signifiant radicalement expulsé de la chaîne, y creusant un trou, qui ne peut y faire retour. Pas de refoulement, mais « l'inconscient à ciel ouvert ». Ce qui sera forclos au niveau de l'Autre, c'est le Nom-du-Père et ses effets métaphoriques.

Si névrose et psychose sont toutes deux inscrites dans le langage, au champ de l'Autre, ce qui les différencie, c'est la présence ou non de l'opération de séparation permettant au sujet de s'inscrire sous le sceau de la fonction phallique. La psychose, hors discours, n'a pu dépasser la phase de l'aliénation.

Cette deuxième séparation permet la métaphore paternelle. Dans le rapport imaginaire de la mère à l'enfant, celui-ci repère qu'elle est manquante et désire autre chose que lui, d'énigmatique, que Lacan va nommer

phallus en tant que signifiant du manque, du désir. Le désir de l'enfant sera de se loger à la place du manque-à-être de la mère, d'être le phallus pour elle. L'introduction du signifiant Nom-du-Père par la mère, dans sa parole, permettra la substitution de ce Sa (porteur de la Loi et de l'ordre symbolique) à la place du Sa/désir de la mère, qui sera éliminé, le phallus Φ tombant sous la barre, en place de signifié¹³ :

$$\frac{NDP}{DM} \cdot \frac{DM}{x} \longrightarrow NDP \cdot \frac{A}{\Phi}$$

Cette métaphore symbolique, en tant qu'elle introduit le désir du père, a pour conséquence de séparer l'enfant de sa mère en posant la loi de l'interdit de l'inceste, loi qui prive la mère de la jouissance de son enfant et interdit à l'enfant celle de la mère ; cela donne à l'enfant une orientation à son désir.

Tout ce mouvement, comparable à la sortie de l'Œdipe freudien, plonge l'enfant dans un moment structurel important qu'il doit traverser pour passer de l'être à l'avoir et s'inscrire dans la fonction phallique, soit la castration. C'est ce que Freud nommera « névrose infantile ».

L'accident de la psychose, c'est la forclusion du Nom-du-Père, mettant en échec la métaphore paternelle. À la place se produit un trou dans la signification phallique, qui ne permettra pas la traversée névrotique. La séparation ne se produit pas, l'enfant reste pris dans le désir de la mère, en place de s'identifier au phallus imaginaire. Il n'aura pas accès à la signification commune et se trouvera hors discours, hors lien social. Mais ce n'est pas par la forclusion qu'on peut diagnostiquer la psychose. On ne repère la forclusion que par ses effets et on la déduit. Autrement dit, si le Nom-du-Père est appelé, selon un certain mode, il fera retour dans le réel sous la forme d'hallucinations, de délire, de décompensation.

La perversion, elle, semble se fixer à cette charnière aliénéation-séparation. Le démenti de la castration maternelle maintient la mère phallique toute et nie la différence des sexes. La loi est connue mais sa signification est déniée, ignorée ; ce que le sujet peut dire comme « je sais bien mais quand même... » La loi du désir est transgressée. Cela dit, la question de la perversion chez un enfant se pose, en raison de son immaturité sexuelle (encore pris, selon son âge, dans le polymorphisme de la pulsion). Il s'agirait plutôt de questionner l'utilité de la présence de traits pervers : que recouvrent-ils, à quoi suppléent-ils ?

La question de l'autisme, ou plus précisément des autismes – psychose particulière ou temporalité singulière de la construction du sujet ? – met en

lumière encore plus vivement ce qu'il en est de l'insondable décision du sujet. Malgré la variété des formes d'autisme, il semble qu'une constance se repère dans la situation du sujet autiste face à l'Autre. L'autiste semble être dans un en-deçà de l'aliénation, « un refus d'y entrer, un s'arrêter au bord ¹⁴ ». Il n'a pas franchi le pas de la symbolisation primordiale, il n'est pas pris dans les signifiants de l'Autre, qui restent pour lui purement réels. Mais parfois quelque chose se passe.

Amélie Nothomb dans *Métaphysique des tubes* raconte un épisode proprement autistique de son appréhension du monde avec lequel elle fait corps, sorte de Dieu tout-puissant se suffisant à lui-même dans un silence insondable. Un jour, elle rencontre un morceau de chocolat blanc par l'intermédiaire d'une main et d'une voix qui le désigne. Grâce à un vécu intense de plaisir, que l'on peut qualifier de jouissance, de réel de corps, la nécessité de nommer s'impose. Par ce lien entre le langage et le vivant de son corps, en passant par la bouche, la pulsion orale s'organise à partir de cet objet cause du désir. « Dieu » attrape le signifiant prononcé et s'écorne un peu pour sortir de sa ganque tubulaire.

Difficultés de repérage

Dans ce tableau clinique tiré à grands traits, il ne va pas de soi, face à la souffrance d'un enfant, à son agitation, son mutisme ou son inhibition, de poser un diagnostic de structure avec certitude. Je reprendrai l'expression de Martine Menès disant qu'il faut « se presser lentement » pour ce repérage, chez l'enfant prépubère ¹⁵.

La distinction psychose-névrose n'est pas particulièrement aisée à réaliser, mais elle s'impose, parce que « rien ne ressemble plus à une symptomatologie névrotique qu'une symptomatologie prépsychotique ¹⁶ », comme a pu le dire Lacan. La prudence est de mise, tant dans le diagnostic que dans les interventions, pour savoir comment nous allons travailler avec l'enfant et sa famille ; car il ne vient jamais seul et ce qui le « trouble » n'est pas forcément ce qui fait la demande parentale. À cet égard, il y a lieu de distinguer ce qu'il en est des symptômes de l'enfant en tant que représentant la vérité symptomatique du couple familial, qui ne se dit jamais toute, ou de sa prise dans le fantasme maternel et la manière dont il y répond, ou de son propre symptôme ¹⁷. Notre intervention en sera infléchie.

C'est à partir de la clinique qu'apporte l'enfant, dans ses inventions, ses actes spontanés et ses fictions, dont jeux et dessins lui servent d'appui, qu'il s'agit de repérer et discuter ce qui se réfère aux trois registres, de l'imaginaire (accès au semblant, créativité imaginaire ou délire en construction,

présence à son corps), du symbolique (« troubles du langage ¹⁸ » tels que glissements métonymiques, mot qui équivaut à la chose, néologisme, hors-sens, holophrase, univocité, fixité des signifiants) et du réel (manifestations de jouissance de corps, agitation, violence). Le diagnostic de structure doit s'appuyer sur la recherche différentielle des éléments traduisant la névrose infantile en panne et la manière dont l'enfant les déploie et résout son angoisse de castration. Comment l'enfant aborde-t-il le manque de l'Autre et dans l'Autre ? Comment traduit-il sa curiosité sexuelle et pose-t-il son accès à la différence des sexes ? Comment intègre-t-il la loi de l'interdit de l'inceste et pose-t-il son désir ?

Cela ne s'élabore pas forcément dans une structuration psychotique. Malgré cela, la psychose de l'enfant n'est pas à entendre comme déficitaire ou organique : « La psychose n'est pas un chaos, ni un désordre mais un ordre du sujet », dit Lacan ¹⁹.

Alors que dans la névrose l'analyste est en place de semblant d'objet cause du désir, devant la psychose il s'agit de se faire témoin, sans demande – « le secrétaire de l'aliéné » –, soit un « Autre [...] de la réserve signifiante qui fournit des mots ou qui soutient par l'image qu'il offre ²⁰ », et de laisser au temps logique la place de se déployer : certains enfants qui ne parlent pas ne sont pas forcément autistes ou dans la psychose.

Le travail clinique avec l'enfant peut se décliner ainsi : accompagner l'enfant en prise avec sa « névrose infantile » jusqu'au point où il saura y faire avec son manque, être à l'écoute de la singularité du sujet psychotique et accueillir ce qui vient, y compris les « débordements » de jouissance pour tenter d'en capitonner quelque chose, dans la perspective d'une stabilisation, accepter de se faire le support du transfert, selon sa particularité, sans oublier le nécessaire transfert à instaurer avec la famille. Ainsi, l'accueil d'un enfant avec sa famille implique de ne pas céder à la pression « normative » (traiter le symptôme) et de prendre le temps d'accueillir le symptôme comme « ce qui révèle le désir du sujet ²¹ ».

Je veux pour terminer rappeler que, sans infirmer l'inconscient-langage, Lacan va aussi définir le sujet de l'inconscient d'une autre façon et par le réel : avec sa deuxième topique, la structure du nœud borroméen, en 1972, représentant le nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire, R.S.I. cette fois, constitutif de l'inconscient et de ses modes de jouissance autour de l'objet *a*. Trois anneaux distincts sont noués ensemble sans que l'un des éléments fasse chaîne avec un autre. La coupure d'un des trois libère les deux autres. Si ces trois instances ne sont pas nouées de la bonne façon, le sujet perd pied avec la réalité. Lacan y ajoutera un quatrième

terme pour corriger les erreurs d'écriture ou de lâchage du nœud, pour stabiliser la structure : le symptôme ou métaphore du Nom-du-Père pour la névrose, le sinthome pour la psychose.

Ce nouage borroméen représente le sujet de l'inconscient structuré comme un langage en prise avec le réel : « La structure c'est le réel du langage », dit Lacan dans « L'étourdit ²² ». Cette élaboration modifie radicalement la perception de la folie, car la « normalité » va s'inscrire dès lors dans la stabilité de l'ensemble borroméen. La mise en place de la symbolisation chez l'enfant peut rencontrer des ratages, des moments de lâchage du nœud borroméen, moments d'instabilité dans la structure en construction qui peuvent pour le coup troubler le clinicien dans le diagnostic de structure.

Mots-clés : structuration du sujet, inconscient et structure du langage, aliénation, séparation, choix du sujet, structure clinique.

* ↑ Texte issu d'une intervention prononcée lors des Journées cliniques d'ECLIPSEA à Aix-en-Provence sur le thème « Des troubles à la structure », le 25 janvier 2020. Les « Samedis de l'ECLIPSEA » s'inscrivent dans le cadre du Réseau Enfant et Psychanalyse (REP).

1. ↑ S. Freud, « Les diverses instances de la personnalité » (1932), dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1981, p. 80 : « Le moi est susceptible de se scinder [...] temporairement [...] Là où la pathologie nous montre une brèche, une fêlure, il y a peut-être normalement un clivage. Jetons par terre un cristal, il se brisera, non pas n'importe comment, mais selon ses lignes de clivage, en morceaux dont la délimitation, quoiqu'invisible, était cependant déterminée auparavant par la nature du cristal. »

2. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 868.

3. ↑ Lévi-Strauss appréhende la réalité sociale comme un ensemble formel de relations organisées selon des lois d'association et de dissociation.

4. ↑ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, op. cit., p. 495.

5. ↑ *Ibid.*, p. 498.

6. ↑ *Ibid.*

7. ↑ C. Soler, *L'inconscient, qu'est-ce que c'est ?*, 2007-2008, Paris, Formations cliniques du Champ lacanien, Collège clinique de Paris, p. 32.

8. ↑ C. Soler, *La Querelle des diagnostics*, Cours 2003-2004, Paris, Formations cliniques du Champ lacanien, Collège clinique de Paris, p. 28-30.

9.  *Ibid.*, à partir des séminaires I et III, de « L'instance de la lettre », « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose » de J. Lacan.
10.  J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 840.
11.  La *Bejahung*, ou jugement d'attribution, décrite par Freud comme processus primaire dans la structuration du moi-plaisir, est le critère qui attribue ou refuse d'attribuer la qualité de ce qui est bon ou mauvais à incorporer.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 60-61.
13.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 557 et 575.
14.  C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Psychanalyse & », 2002, p. 63.
15.  M. Menès, *Un trauma bénéfique : « La névrose infantile »*, Paris, Champ lacanien, coll. « Cliniques », 2007, p. 51.
16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses (1955-1956)*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 216.
17.  J. Lacan, « Notes sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373-374.
18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, *op. cit.*, p. 106. Cette locution s'applique exclusivement au diagnostic de psychose et décrit ce qu'il y a de troublant dans le rapport du sujet au langage. Ce rapport est un élément de fondation du parlêtre qui permet le repérage de la forclusion, à différencier nettement de l'usage actuel de l'expression.
19.  C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, *op. cit.*, p. 10-11, citant J. Lacan dans « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose ».
20.  M. Menès, *Un trauma bénéfique : « La névrose infantile »*, *op. cit.*, p. 52.
21.  *Ibid.*, p. 50.
22.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 476.

Serge Marquet

Des « troubles » à la structure, enjeu éthique et politique *

Le titre choisi pour ces journées me semble tout à fait pertinent, car d'une part il renvoie à une actualité brûlante, actualité que tous ceux qui se frottent à la clinique avec les enfants ou les adolescents, que ce soit en cabinet ou en institution, peuvent mesurer au quotidien, et d'autre part il indique la nécessité d'un déplacement et non d'un affrontement. Affrontement qui vient toujours se dérouler sur le plan de la rivalité imaginaire et reste donc stérile mais pas sans dégâts. J'essaierai de revenir sur cet aspect de la question à la fin de mon intervention.

Si le titre, comme je l'ai dit, me semble tout à fait pertinent, l'argument ¹ que vous nous avez fourni pour nous mettre au travail n'a rien à lui envier à ce niveau et articule un certain nombre de questions tout à fait fondamentales. J'ai donc choisi de tenter d'écrire mon intervention en collant au plus près de cet argument.

Quand j'ai commencé ma carrière de psychologue dans un service de psychiatrie infanto-juvénile, il y a quelques années de cela maintenant, nous étions tenus d'apposer, sur les dossiers des enfants ou des adolescents que nous recevions, un diagnostic et de le coter suivant une classification qui prévalait à cette époque dans les hôpitaux français et qui était la Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent (CFTMEA), cette classification ayant été établie sous la direction du professeur Roger Misès. Si cette classification était, comme tout travail de ce type, critiquable par certains aspects, elle avait le mérite important, que nous ne mesurions peut-être pas à l'époque, de renvoyer à une conception psychodynamique et à la notion de structure clinique, et donc de permettre un repérage clinique qui n'évacue pas la notion de sujet telle que l'a fait advenir la psychanalyse.

Dans le courant des années 2000, nous avons eu à remplacer cet outil et cette norme de diagnostic par la CIM 10, *Classification internationale des*

maladies, promue par l'Organisation mondiale de la santé comme un outil d'harmonisation, permettant à tous de parler la même « langue » ; je mets des guillemets car il s'agit de tout sauf d'une langue, effort louable mais qui n'est pas sans évoquer, en tout cas pour moi, la mondialisation économique et la prévalence de la prétendue loi du marché, qui est tout sauf une loi. La partie de cette classification consacrée aux troubles mentaux est directement issue des classifications psychiatriques anglophones et nord-américaines, le DSM (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*), avec toutes ses versions successives qui paraissent régulièrement. Je suppose que vous avez déjà eu l'occasion de vous pencher sur ces opus, qui constituent une collection, un inventaire de troubles qui balayent toute notion de structure, pour s'attacher à un diagnostic établi à partir des manifestations. Cela oriente la clinique qui en découle sur le versant d'une clinique du regard, et non de l'écoute, de la parole, telle que la soutient et la promeut la psychanalyse.

Parler de « troubles » renvoie à la nécessité de les faire taire, ces troubles, les faire taire de la même façon que l'on vient remettre de l'ordre pour répondre à un trouble de l'ordre public ; c'est parier sur la normalité et la normalisation, autrement dit sur le silence. Or, s'il y a une chose que nous enseigne la psychanalyse, à suivre Freud et Lacan, c'est que le symptôme, en tant qu'il est formation de l'inconscient, fait signe du malaise dans la civilisation, malaise pour le sujet, mais tout aussi bien malaise dans la civilisation, dans le sens où toute organisation humaine, sociale, politique, ne peut sans ratage endiguer la jouissance qu'elle tente de border.

Considérer, examiner les manifestations bruyantes que peuvent produire les enfants ou les adolescents en prise avec ce malaise dans la civilisation sous le registre du trouble amène à vouloir les rééduquer, les éradiquer, ces troubles, en les ciblant, sur le mode avec lequel on cible par exemple une tumeur cancéreuse avec une chimiothérapie, une radiothérapie ou un geste chirurgical. Or je ne pense pas que nous soyons dans le même registre. Les outils pour faire taire ces troubles sont ce que l'on appelle des thérapies ciblées : les thérapies comportementalistes et cognitivistes (TCC), thérapies brèves qui répondent à la fausse urgence qui imprègne le lien social actuel ; le méthylphénidate pour les troubles du déficit de l'attention et de l'hyperactivité (TDAH).

Je suis tout à fait stupéfait de voir comment de jour en jour les prescriptions de neuroleptiques, d'anxiolytiques, d'antidépresseurs deviennent monnaie courante pour les enfants et les adolescents. Je ne suis pas du tout en train de dire qu'il faut négliger l'effet de soulagement que peuvent

amener certaines de ces molécules, mais elles sont bien souvent aussi utilisées et pensées comme résolution d'un problème dû à un dysfonctionnement des neurotransmetteurs. Le trouble n'est pas symptôme, il est désordre dans un fonctionnement, il ramène les choses du côté de l'organisme et du somatique, faisant l'économie de la dimension subjective et du corps qui va avec. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais sous l'impulsion des Agences régionales de santé (ARS), sont en train de fleurir un peu partout des plateformes d'orientation et de coordination pour les enfants avec troubles du neurodéveloppement. Cela concerne aussi bien la question des troubles du spectre autistique (TSA), des TDAH et des dys (pardonnez-moi cet inventaire), mais peu ou prou cela vient recouvrir tout le champ de la clinique avec les enfants et les adolescents, qui est ramenée à une question de fonctionnement neurologique et de développement. La mise en place de ces plateformes est accompagnée de moyens financiers importants dans un temps où les budgets des hôpitaux sont exsangues, et où par exemple on peine de plus en plus à maintenir des moyens humains et matériels pour faire fonctionner des hôpitaux de jour.

Les prises en charge qui découlent de cette conception neurodéveloppementale sont ciblées et coordonnées entre elles sur tel ou tel dysfonctionnement d'une capacité d'un enfant ou d'un adolescent – morcellement d'un individu ramené à une somme de capacités, d'aptitudes. Elles tendent à corriger, à normaliser, à rendre son efficience ; il me semble que la promotion de cette façon d'envisager les problématiques de l'enfance et de l'adolescence relève d'une certaine idéologie, dont les promoteurs se réfugient derrière une prétendue objectivité scientifique, qui leur fait oublier bien vite que l'expérimentateur fait partie intégrale de l'expérience.

Se référer à l'invention freudienne de l'inconscient et à sa lecture lacanienne, l'inconscient est structuré comme un langage, nous amène à faire accueil, non pas à un trouble à corriger ou à un dysfonctionnement, mais à un symptôme qui est écriture et invention d'un sujet en souffrance, divisé par l'effet de la structure.

Mais à quoi se réfère-t-on quand on parle de structure ? Avant tout, la structure, c'est le langage. Même si cela nous semble une évidence, il est tout à fait essentiel d'insister là-dessus, Lacan ne cesse de le redire aux différents moments de son enseignement. Dans l'usage courant, nous parlons souvent de structures cliniques. Qu'est-ce que cela désigne au bout du compte, si ce n'est des modalités différentes d'entrée et d'assujettissement dans la structure ? Je crois que cela est un rappel indispensable. Névrose, psychose ou perversion, puisque c'est de cela que nous parlons, ne sont pas des maladies,

des dysfonctionnements, des entités morbides pour les analystes qui s'orientent de l'enseignement de Lacan, mais des modalités différentes d'appareillage, d'*apparologie* à la structure, c'est-à-dire au langage.

Il n'est de sujet, dit Lacan, que représenté par un signifiant pour un signifiant. De ce point de vue, le sujet n'a pas d'âge, cependant cela n'empêche pas l'enfant ou l'adolescent d'exister, et la clinique avec les enfants ou les adolescents a à tenir compte de ceci qu'elle fait accueil à un *parlêtre* pris dans un moment particulièrement mouvant du procès de subjectivation. Dans une formule un peu à l'emporte-pièce, j'ai envie de dire que la structure ne s'attrape pas de n'importe où, et cela me semble-t-il renvoie à deux points différents.

Il y a, d'une façon un peu caricaturale, la manière dont la structure, par la rencontre avec l'Autre, l'Autre du signifiant, vient se manifester pour l'enfant, c'est le premier point. Le deuxième, deuxième au sens de différent, il ne s'agit pas d'une succession chronologique, est la façon dont il va s'y arrimer.

Si l'Autre est incarné de façon primordiale pour un enfant, c'est avant tout par la mère, les parents auxquels il a affaire. De fait, ce sont eux qui, le plus souvent, amènent l'enfant ou l'adolescent en consultation. La première rencontre que nous avons avec l'enfant ou l'adolescent en passe par eux, par leur discours. Dans les « Deux notes sur l'enfant ² », qui est un texte très court, mais à mon avis tout à fait essentiel pour ceux qui s'occupent de clinique avec les enfants, donc dans ces deux notes sur l'enfant, Lacan nous donne des précisions tout à fait essentielles quant à la question du symptôme de l'enfant. Si vous le permettez, je vais m'y attarder un peu.

Dans la première phrase, Lacan vient souligner, je cite, que « le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale ». Lacan nous parle de structure familiale, autrement dit nous avons affaire à une structure, soit à quelque chose qui a affaire avec le langage et où va venir se déployer un certain discours, discours à entendre comme ce qui fait lien social, et dans quoi se trouve pris l'enfant.

En passant, cela indique une différence fondamentale par rapport à ce qui relève des thérapies systémiques, où il s'agit de système et non de structure, autrement dit quelque chose, le système, qui fonctionne, qui tourne rond ou pas. Le symptôme de l'enfant est donc articulé à partir de ce qui fait symptôme dans la famille en tant que structure. Cela pointe d'entrée de jeu l'importance centrale du travail avec les parents, et le caractère décisif, pour la suite du travail et son orientation, des premiers entretiens

où nous recevons l'enfant et ses parents ; quelque chose vient se dire là de l'Autre avec lequel est en prise l'enfant.

Dans la deuxième phrase de ces deux notes, Lacan vient souligner que le symptôme est représentant de la vérité, soit de quelque chose qui ne peut que se mi-dire, ce qui peut, à mon avis, s'interpréter comme quelque chose qui peut s'entendre, s'apercevoir, se mettre au travail, mais en tout cas ne relève pas d'un catalogue de manifestations pathologiques.

Lacan poursuit en nous donnant deux modalités possibles d'articulation du symptôme de l'enfant.

La première qu'il nous donne est la suivante : « Le symptôme peut représenter la vérité du couple familial. C'est là le cas le plus complexe, mais aussi le plus ouvert à nos interventions. » Lacan parle de couple familial, non de couple parental, cela l'inscrit dans la succession des générations, de ce qui se transmet ou non entre les générations. Le plus complexe, me semble-t-il, parce que cela convoque, je ne sais trop comment dire, la rencontre de plusieurs subjectivités. « Le plus ouvert à nos interventions », souligne Lacan, il me semble tout simplement parce que le symptôme de l'enfant dans ce cas-là n'est pas fixé, arrimé à une subjectivité en tant que telle, mais vient s'écrire dans ce qui est délimité comme espace dans le lien entre plusieurs subjectivités, et donc forcément plus lâche, au sens de moins serré en termes de nouage.

La seconde modalité d'articulation du symptôme de l'enfant qu'il nous propose est la suivante : « L'articulation se réduit de beaucoup quand le symptôme qui vient à dominer ressortit à la subjectivité de la mère. Ici, c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé. » Je crois que le « directement » est tout à fait central, il vient pointer que l'enfant se trouve assigné à une place qui est résultante du fantasme de la mère, sans intermédiaire, le tiers qui relève de la fonction paternelle n'étant pas ici représenté.

Pour le dire autrement, l'enfant se trouve convoqué en place d'objet dans le fantasme de la mère. C'est ce que Lacan développe dans la phrase suivante et il vient enfoncer le clou en notant : « L'enfant *réalise* la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme l'objet *a* dans le fantasme. » Il nous précise que cela est indépendant de la façon dont se spécifie le désir de la mère, quelle qu'en soit sa structure, névrotique, perverse ou psychotique.

Il faut faire très attention à ce qui se dit là et à ce qui a pu se dire à partir de là. Je crois que ce dont il est question c'est de la mère à laquelle a affaire l'enfant, de la façon dont elle se manifeste pour lui – ce n'est pas la même chose que de dire qu'il s'agit de la personne. Une très grande

prudence est nécessaire quant à cela dans la clinique avec les enfants, et à la façon dont on en parle. C'est par exemple cela qui, à mon avis, a fait dire que les psychanalystes culpabilisaient les parents d'enfants autistes à partir notamment de ce qu'avait avancé Bruno Bettelheim à propos des mères frigidaire³.

Lacan insiste de façon très précise sur cette distinction à faire en emboîtant le pas à Freud, dans le *Séminaire IV* sur la relation d'objet⁴, où il reprend le cas du petit Hans. Je ne reprends pas toute la suite de cette première note, dans laquelle Lacan précise encore les choses, elle mériterait à elle seule une journée entière d'exposés et de discussion.

Dans la deuxième note, Lacan vient souligner trois autres points.

Le premier concerne la persistance de la famille conjugale : « La fonction de résidu que soutient (et du même coup maintient) la famille conjugale dans l'évolution des sociétés, met en valeur l'irréductible d'une transmission – qui est d'un autre ordre que celle de la vie selon la satisfaction des besoins – mais qui est d'une constitution subjective, impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme. »

Lacan parle ici de la fonction de résidu de la famille conjugale, famille conjugale qui est la famille organisée, structurée par un couple, qui se déclare tel au regard de la loi. Le résidu est ce qui reste de matière non transformée à l'issue d'une réaction chimique, ou physique, donc ce qui résiste, échappe à cette réaction. Lacan pointe donc la famille conjugale comme quelque chose qui résiste, subsiste à l'évolution des sociétés, et l'on voit cela très clairement dans le déroulé de l'histoire, quel que soit le modèle politique ou économique qui organise le lien social. On en retrouve la trace aussi bien dans les sociétés dites primitives, avec par exemple la loi de l'exogamie, que dans nos sociétés occidentales, que le discours dominant soit celui de la religion, de l'État ou de la technoscience.

Lacan nous dit donc que cela indique un irréductible d'une transmission, transmission qui est d'un autre ordre que celui de la vie, la survie de l'espèce, par la satisfaction des besoins, besoins sexuels bien entendu, mais qui relèveraient juste de la nécessaire copulation et non de la constitution d'un couple autre qu'éphémère dans l'acte. L'irréductible de cette transmission tient à la constitution subjective, cela nous renvoie au sujet, le sujet qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Autrement dit, à la structure, donc au langage, et à la dimension du désir. La fonction de résidu, que soutient et maintient la famille conjugale, est un effet de structure, cela a à voir avec l'impossible écriture du rapport sexuel.

Les deux autres points qu'il relève concernent les fonctions de la mère et du père. C'est dans ce cadre-là (l'irréductible d'une transmission), nous dit Lacan, que se jugent les fonctions de la mère et du père. Vous remarquerez qu'il s'agit de fonctions, pas d'autre chose. « De la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques. » Le désir particularisé vient souligner qu'il s'agit aussi bien du désir d'une mère particulière, que du désir concernant un enfant particulier et pas un autre. « Du père : en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la loi dans le désir. » Si le père est ici convoqué, c'est en tant que nom. Je vous renvoie à ce que Lacan a pu articuler par ailleurs autour de la métaphore paternelle, et de la question de la forclusion du signifiant du nom du père comme étant au principe de la psychose.

Laissons là ces deux notes sur l'enfant. Il me semble qu'elles mettent bien en évidence le caractère central de la notion de structure dans la façon dont l'enfant en rencontre les effets. S'ouvre alors la question de savoir comment l'enfant va répondre à cette rencontre.

Que l'enfant se trouve assigné à une certaine place par ce que j'appellerai, pour faire court et donc inexact, le discours parental, ne veut pas dire qu'il vienne automatiquement s'y loger en tant que sujet. Pour le dire autrement, il reste ce que Lacan vient épingle de l'insondable décision de l'être. Repérer au-delà des direx parentaux et du trouble qui se manifeste ce qui est à l'œuvre pour l'enfant en tant que sujet, demande de se référer à la structure comme entité clinique en ce qu'elle est la modalité suivant laquelle le sujet va venir *s'apparoler*, se constituer un corps, faire bord à la jouissance, et faire le logement à un désir qui lui soit propre.

Le trouble, c'est ce qui se voit, s'entend au sens du bruit qu'il fait dans l'environnement de l'enfant ou de l'adolescent. Il s'agit de ne pas se laisser aveugler ou assourdir par ce vacarme.

Il n'y a pas d'analyse sans transfert, or la spécificité du travail avec les enfants et les adolescents est que ce sont rarement eux qui demandent à venir consulter. Alors, après avoir reçu l'enfant ou l'adolescent avec ses parents, il reste à le recevoir lui et lui faire une invite, une offre, qui vienne, lui, l'interpeller en tant que sujet au-delà de ce qui a pu se dire à son sujet.

Ce n'est rien d'autre au bout du compte que la mise en œuvre de la règle fondamentale de l'analyse. Les enfants sont très souvent surprénants dans la rapidité avec laquelle ils se saisissent de cette offre, un peu inhabituelle tout de même, qui vient en quelque sorte bousculer l'infantile auquel ils sont habituellement assignés, « ce sont les adultes, les parents, les instituteurs, les éducateurs... qui savent ».

Il n'est pas rare du tout qu'ils se mettent à nous parler de tout autre chose que ce qui les a conduits jusqu'à nous. Dans ce qui va se dire, dans le discours, mais aussi à travers le dessin, les jeux, dans ce qui va se déployer dans le transfert, nous allons pouvoir recueillir les indices de la façon dont la structure semble se manifester pour l'enfant ou l'adolescent.

Je dis semble, car il faut, comme toujours de toute façon, être très prudent, ne pas se laisser orienter par les manifestations souvent bruyantes de l'enfant ou de l'adolescent. Une encoprésie persistante chez un enfant, par exemple, peut être la manifestation aussi bien d'un vécu abandonnique que d'un rapport à l'objet sur un mode particulier – névrose, psychose, perversion ? De même avec les scarifications chez les adolescents, qui peuvent répondre à divers impératifs et remplir différentes fonctions.

Le repérage de la structure doit se faire dans le temps, et dans le détail de l'examen des modalités du rapport aux autres, que ce soit les pairs ou les figures parentales, du rapport à la langue, au savoir, au corps, aux objets dits partiels, et de la façon dont semble être à l'œuvre le nouage réel, symbolique, imaginaire. Autant de points, et j'en oublie sans doute, qui sont à examiner avec soin, sans perdre de vue le fait que l'enfance et l'adolescence sont un temps de mouvance, avec une labilité des identifications, un rapport au sexuel en perpétuel changement, des modifications corporelles permanentes...

Alors, le repérage de la structure est essentiel, car il oriente le travail, le maniement du transfert. Il faut cependant se garder, encore plus qu'avec les adultes, de la croyance qu'un diagnostic, au sens du repérage d'une structure clinique – névrose, psychose ou perversion –, fasse pronostic. La responsabilité du clinicien est tout à fait essentielle à ce sujet, et pour maintenir ouvert l'espace d'élaboration que doit être la cure, et pour surtout ne pas se faire l'oracle du devenir de l'enfant ou de l'adolescent. Pour le formuler un peu autrement, je pense que la tâche qui nous incombe dans la clinique avec les enfants et les adolescents est de nous faire des passeurs, passeurs de l'enfant ou l'adolescent symptôme, au symptôme de l'enfant ou de l'adolescent, le symptôme comme inscription et écriture subjective.

En passant, je souhaiterais dire un petit mot sur la question des autismes. Je ne pense pas que l'on puisse parler de structure en tant que telle, propre de l'autisme, ni d'ailleurs le ranger sous la structure de la psychose, je pense plutôt qu'il faut penser cela en termes de position.

Le titre de mon intervention est : « Des "troubles" à la structure, enjeu éthique et politique ». J'espère, dans ce que j'ai avancé, avoir mis un peu en lumière ce qu'il en est de l'éthique d'une clinique qui s'oriente de la

notion de structure, c'est-à-dire de la prise en compte de l'existence de l'inconscient, d'une clinique qui fait accueil à un sujet à part entière qui se trouve dans le temps de l'enfance ou de l'adolescence.

Concernant la question du politique, il me semble que ce n'est pas du tout la même chose de parier sur une société, une modalité de lien social qui soit propice à la constitution du symptôme et qui puisse faire place au sujet qui en est le porteur, que de parier sur la normalisation et l'efficacité de l'individu. Cet enjeu, présent dès le début de la psychanalyse et qui précisément lui a donné naissance, est aujourd'hui d'une actualité brûlante, tant dans le développement des neurosciences que, surtout, dans l'utilisation qui en est faite. Il relève et révèle une marche effrénée dans un moment de nos sociétés qui ne veulent rien savoir de la castration, et donc de la dimension du désir, pour se précipiter vers la satisfaction permanente et immédiate. Satisfaction qui parie donc sur la jouissance et non sur le désir, avec ce que cela augure du côté du pire, à rester dans l'impasse que constitue le discours capitaliste tel que l'a isolé Lacan.

Il me semble que l'institution est un des lieux où il y a à tenter de subvertir cette pente, en soutenant une clinique qui, prenant appui sur le transfert et non sur la technicité, vienne remettre en piste l'irréductible singularité du sujet. La responsabilité des cliniciens est majeure non seulement dans le travail mené avec nos jeunes patients mais aussi dans le fait de témoigner dans l'institution de cette clinique et de ses incidences pour que cela fasse tache d'huile. Quand on prend le temps de témoigner de celle-ci, du fait que celui dont on parle en réunion est un enfant ou un adolescent à nul autre pareil, que le rôle du clinicien et de l'institution est d'assurer la possibilité du lien transférentiel pour qu'un sujet ait la possibilité de dire, d'articuler quelque chose de sa condition de parlêtre, eh bien indéniablement, prendre le temps et le soin de s'atteler à ce témoignage a des effets de contagion.

Je disais au début de mon intervention qu'il fallait sortir de la logique de l'affrontement parce qu'elle se réduit à un affrontement imaginaire stérile. Le pas à faire est de soutenir un discours et non pas d'en critiquer un autre, ce qui ne fait que le renforcer en le normant, en le perfectionnant, comme nous l'indique Lacan dans le *Séminaire XVII*⁵ et dans *Télévision*⁶. Il me semble qu'examiner ce qui est à l'œuvre dans l'inflexion actuelle de l'approche de la psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent, en termes d'effet de discours, est peut-être la seule possibilité pour tenter de maintenir une position éthique et donc politique qui puisse permettre de sortir de la soumission ou de la dispute pour ouvrir l'espace d'un débat et d'un dialogue.

Mots-clés : psychanalyse, institution, politique.

* Intervention prononcée lors des Journées cliniques d'ECLIPSEA à Aix-en-Provence sur le thème « Des troubles à la structure », le 10 octobre 2020. Les « Samedis de l'ECLIPSEA » s'inscrivent dans le cadre du Réseau Enfant et Psychanalyse (REP).

1.  Cf. *Agenda*, n° 144, Paris, EPFCL, octobre 2020.

2.  J. Lacan, « Deux notes sur l'enfant », *Ornicar ?*, n° 37, Paris, Navarin éditeur, avril-juin 1986, p. 13, 14.

3.  B. Bettelheim, *La Forteresse vide*, (1967), Paris, NRF Gallimard, 1969.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991.

6.  J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974.

Joëlle Hubert-Leromain

Non pas troubles mais symptômes *

Tout d'abord, je voudrais vous dire que je suis ravie d'être là avec vous sur l'invitation de mes collègues qui poursuivent l'offre de lieux de réflexion, de travail, autour de la question de la clinique de l'enfant. Cela me semble très important et même fondamental aujourd'hui dans notre société d'uniformisation et d'évaluation.

Volonté d'uniformisation qui débute très tôt, et en particulier dès l'école, où sont de moins en moins acceptées les différences, où est plutôt mis en œuvre tout un arsenal pour les traiter, mais en les stigmatisant et les faisant entrer dans des catégories de « troubles » définies dans la *Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent*. Cette classification s'appuie, dit-on, sur une conception du développement et du fonctionnement psychique issue de la psychanalyse, en particulier en reprenant la notion de structure, mais sans du tout mettre ces structures en relation avec la prise dans le langage, et en définissant des catégories diagnostiques en syndromes ou troubles à partir de ce qui est observable, donc à partir d'un comportement. C'est ainsi qu'il y a les troubles du spectre autistique, les troubles de l'attention avec ou sans hyperactivité, les troubles oppositionnels avec provocation (TOP), et peut-être de nouveaux dont je n'ai pas connaissance. Les structures posées sont psychose et névrose mais s'appellent tout de même « troubles ». Il s'agit bien sûr de classifications psychiatriques, mais elles infiltrent le langage courant et il devient, me semble-t-il, presque banal qu'un enseignant ou un psychologue scolaire parle d'enfant hyperactif ou ayant des TOP, posant ainsi un diagnostic enfermant cet enfant dans une catégorie, ne pouvant alors plus le recevoir dans sa singularité.

Il est vrai que les enfants qui présentent des symptômes gênent leur entourage, le troublent, sèment le trouble, sont des trouble-fête. Nous savons par notre expérience de la psychanalyse qu'un symptôme doit être écouté, entendu comme formation de l'inconscient d'un sujet qui tente de dire quelque chose, et qu'il est aussi, ce symptôme, un mode singulier à respecter et non pas à faire disparaître.

La psychanalyse pose d'emblée que chacun est unique et le symptôme de chacun aussi. Ce signe de quelque chose qui ne va pas, la médecine, la science le reçoivent et le traitent comme une maladie. La psychanalyse le reçoit, l'entend comme le signe d'un sujet, et même le signe d'une vérité de ce sujet. Le symptôme peut être une souffrance certes, mais aussi un mode de jouissance à respecter, éventuellement à mettre au travail si le sujet s'en plaint. Le symptôme est une réponse du sujet au fait d'être pris dans le langage et de rencontrer l'impossible. C'est une façon singulière et intime que le sujet construit.

Pour les enfants, les choses se compliquent, car avant d'être sujets, ils sont objets. L'enfant est toujours avant tout, dès sa naissance et même avant sa naissance, objet de l'Autre, objet du discours de l'Autre, parlé avant même qu'il ne soit né, objet des projections de ses parents, objet réel, corps vivant dont on prend soin. Il est, par la suite, soumis à toutes sortes d'impératifs auxquels il doit obéir : être propre, bien manger, se tenir correctement, réussir à l'école, etc. Freud avait, de son temps déjà, relevé ces exigences comme pouvant être insupportables pour certains.

Dans ce contexte, le symptôme présenté par un enfant est sa manière de résister, d'essayer de dire quelque chose, et il s'agit de l'entendre. Chez un enfant, un symptôme peut vouloir dire, entre autres, quelque chose de sa difficulté, voire de sa réticence, à occuper la place à laquelle il est assigné par le discours de l'Autre parental (quand je note l'Autre parental, il s'agit de l'entité que forme le couple des parents), mais aussi par l'école ou la société en général. Il s'agit de sa difficulté à occuper cette place ou au contraire à s'en dégager. Pour se construire, s'humaniser, un enfant s'appuie sur le désir d'un père qui est incarné (dans le corps, la chair, la jouissance), un père qui prend soin paternel de ses enfants et fait d'une femme, objet de son désir, une mère, qui, elle, prendra soin de ses enfants avec son désir particulier.

D'un côté, le nom, l'incarnation de la loi (en particulier l'interdit de l'inceste) passe non seulement par le Nom-du-Père mais aussi par le Non du père, et le père qui nomme l'enfant comme son enfant et comme sexué. Et de l'autre, la jouissance, par la mère qui distribue de la jouissance et du plaisir tout en jouissant elle-même du corps de son enfant en lui donnant les soins vitaux, érotisant ainsi le corps. Des premiers soins naît le désir, carrefour entre besoin et demande de l'Autre, et se marquent les zones érogènes, la pulsion, qui est l'effet dans le corps qu'il y a un dire. J'ai ainsi reçu un faire-part de naissance dont la forme était celle d'une couche, il y était marqué quelque chose comme « notre fils est né et il va pouvoir bien

les remplir » – je n’ai pas été étonnée que l’enfant ait très vite des problèmes liés aux fèces.

Dans la conférence de Genève sur le symptôme, en 1975, Lacan parle du symptôme comme se cristallisant très tôt chez l’enfant suivant la façon dont il a été imprégné par le langage, par la manière dont ses parents lui ont « instillé » un mode de parler. Quelque chose s’imprime pour l’enfant de la rencontre des mots entendus et de son propre corps. Lacan forge un néologisme à partir de lallation et langue, parle de *lalangue* et dit que « c’est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel ou tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C’est [...] dans ce “motérialisme” que réside la prise de l’inconscient [...] de sustenter [...] le symptôme ¹ ». Il nous dit aussi que l’enfant est comme « une passoire que l’eau du langage traverse ² ». Ce passage laisse des dépôts, des détritiques auxquels l’enfant va donner un destin singulier sous forme de symptômes au moment où il rencontrera plus particulièrement l’énigme du sexe. Il se produit là ce que Lacan appelle « la coalescence du langage et de la réalité sexuelle ³ ».

Ce que j’énonce là sont les bases du travail qui se fait dans une analyse, un parcours qui mène, enfin, en fin, un analysant à « savoir y faire avec son symptôme ».

Pour un enfant, la rencontre avec un analyste se fait à partir d’un symptôme qui gêne son entourage et qui apparaît dans ce temps de construction. Construction du sujet, articulation de ce qu’il est pour l’Autre, pour se dégager de sa place d’objet, pour advenir comme sujet désirant.

Je crois vraiment que c’est une chance pour un enfant de rencontrer un psychanalyste, qui ne s’appuie pas sur des grilles d’évaluation mais sur sa propre expérience de l’inconscient, et qui sait que le temps nécessaire peut être long, qui propose à un enfant un lieu où « libre de toute contrainte, il laisse spontanément jaillir ce qui constitue sa vérité intime et qu’il était jusqu’alors seul à savoir ⁴ ». Cette phrase est extraite du cas du petit Hans de Freud qui est la première « analyse d’enfant », que je mets entre guillemets, car elle s’est déroulée d’une façon très particulière avec le père de Hans et Freud. Nous y reviendrons.

Seule la psychanalyse soutient que le symptôme n’est pas un échec, qu’il est, à l’insu du sujet (c’est pour cela qu’il est à entendre !), une manifestation de sa vérité la plus intime.

La rencontre avec un enfant se fait en général sur demande d’un autre. Il est la plupart du temps amené par ses parents, ou par l’un ou l’autre, et

avant même de décider d'un travail avec lui, il nous faut alors le rencontrer avec ceux qui l'accompagnent, même s'il peut y avoir des exceptions.

Le symptôme de l'enfant est une réponse aux modalités du discours parental et au fonctionnement familial, à la relation entre ce père-là et cette mère-là, et il est important de prendre le temps d'explorer, non seulement l'histoire de cet enfant, mais aussi la façon dont lui sont présentés les désirs de chacun de ses parents, mais aussi leur rapport singulier au savoir (inconscient), à la jouissance et à l'objet qui articule également leur rapport de couple.

Soit le symptôme de l'enfant représente « la vérité symptomatique du couple parental ⁵ », et il s'agit alors plutôt de névrose chez l'enfant, soit l'enfant lui-même « réalise la présence de l'objet *a* dans le fantasme de sa mère ⁶ », et il s'agit alors en général plutôt de psychose. Cela dit, Lacan dans ses deux notes sur l'enfant ne tranche pas sur la structure de l'enfant mais évoque plutôt la structure de la mère. Malgré tout, cela nous donne des indications sur l'orientation du travail.

L'enfant lui-même peut aussi prendre la place de symptôme de ce couple, de l'histoire familiale. Il s'agit alors non plus du symptôme de l'enfant mais d'un enfant-symptôme. Il y a là encore des indications sur l'orientation du travail. Il s'agit donc vraiment de prendre le temps des entretiens préliminaires.

D'une part, le symptôme de Hans – ce petit garçon dont Freud fait un cas de ces cinq psychanalyses –, la phobie, est une réponse à la naissance de sa petite sœur qui le déloge de la place de phallus de sa mère (qu'il occupait jusque-là), le laissant face à l'énigme du désir de sa mère, son père étant plus occupé par sa propre mère que par la jouissance de sa femme. D'autre part, Hans rencontre dans le même temps l'énigme de sa propre jouissance sous la forme de l'érection de son pénis, corps étranger dévalorisé par sa mère qui l'appelle « sa petite cochonnerie ». Hans court alors le risque de perdre l'amour de sa mère ou d'être dévoré par elle. Une phobie des chevaux se développe alors, venant donner forme à son angoisse et la circonscrire.

Dans son travail de mise en mots avec son père qui en parle à Freud, Hans va élaborer différentes solutions mythiques, entre autres autour de la baignoire, qui l'amènent à « construire son complexe de castration », comme le dit Lacan, lui permettant alors de sortir de sa phobie qui voilait son angoisse de la castration.

De sa question de départ sur son « fait-pipi » – qui l'a, qui ne l'a pas – il arrive à une symbolisation du manque sous la forme d'un objet qui

peut se visser, se dévisser, se remplacer. Il fait passer ce qui était enraciné dans le corps au registre de l'amovible. Sa dernière construction mythique est l'idée que le plombier lui enlève le derrière pour lui en donner un autre et fait de même avec son fait-pipi. Cela lui permet alors de lâcher sa phobie, rempart contre l'angoisse, dont il n'a plus besoin pour affronter le réel de la structure.

Un de mes jeunes patients était dans une situation assez similaire à celle de Hans même s'il était un peu plus âgé. Paul, alors élève de maternelle, a été amené par sa mère car il était agité, opposant, se bagarrant avec les autres, cherchant les limites. Comme je l'ai dit auparavant, son institutrice avait posé le terme d'hyperactivité sur Paul ! Son symptôme n'était pas une phobie mais une agitation. Cela m'évoque une phrase de notre collègue Bernard Nominé qui disait lors d'une de ses interventions dans un stage organisé ici à Aix-en-Provence : « Pour un enfant, ne pas tenir en place témoigne d'une place insupportable à tenir. S'en prendre à un semblable, c'est s'attaquer à l'image de l'autre, donc finalement à sa propre image narcissique, c'est en ce sens que c'est une place insupportable à tenir. L'angoisse de l'enfant apparaît la plupart du temps à la crèche ou à l'école maternelle, c'est-à-dire quand l'enfant doit affronter et supporter la présence des autres qui questionnent la valeur de son point de référence, l'image narcissique. Comment pourrait-il encore se croire le trésor des trésors quand il doit rentrer dans le rang ? » Je pense que cette réflexion s'applique bien à Paul.

Dans le premier entretien, la mère, inquiète et embarrassée face au comportement de son fils qu'elle décrit comme tyrannique avec elle, dit qu'elle a dû être aidée médicalement pour sa grossesse. De ce fait, Paul a toujours entendu dire qu'il serait enfant unique et donc précieux. Quand je les rencontre, sa mère est enceinte de quelques mois, sans aide médicale. Paul écoute très attentivement sa mère me parler et se montre plutôt calme et intéressé par ce qu'il entend. Le père est très souvent absent pendant plusieurs jours pour son travail.

C'est assez rapidement que je propose à l'enfant un travail ; il est d'accord, sans aucune difficulté de séparation d'avec sa mère. Il utilise l'espace transférentiel surtout comme espace de jeu. Dans un premier temps, des jeux de bagarres entre deux objets, voitures, pièces de Lego, personnages sans particulière distinction les uns des autres, jeux dans lesquels la mort, qui est souvent évoquée, n'a aucune conséquence. Il me semble que dans ces jeux, Paul joue, rejoue sa relation à sa mère, faite de conflits, de bagarres où il est son partenaire privilégié, ce en l'absence du père. Il y

montre une jouissance débridée à laquelle ma présence attentive fait un tant soit peu barrière. Puis ses jeux évoluent vers des jeux de prestance dans lesquels un des personnages a magiquement des superpouvoirs qui lui permettent de presque tout faire.

Il vient, dans le transfert, mettre à l'épreuve la toute-puissance qu'il suppose à l'Autre et qu'il interroge ainsi. Dans le transfert, la réponse qu'il trouve n'est évidemment pas la même que celle de sa mère, qui s'affronte à lui dans un jeu de « qui va céder ». Assez rapidement, leurs relations s'apaisent. Cela me semble dû aux premiers entretiens qui, introduisant un Autre comme lieu d'adresse, font médiation symbolique. Cela ne suffit pas tant que le père comme fonction, appelé à la rescousse, ne répond pas vraiment présent, auprès de Paul mais aussi auprès de la mère. Cela se modifiera un peu au cours de la prise en charge.

Par le travail avec moi, mais aussi avec l'équipe du CMPP dans lequel j'exerçais, la dynamique familiale s'est trouvée modifiée, et cela a contribué aussi au fait que Paul a pu reprendre le cours de sa vie de petit garçon.

Ses jeux ont évolué, mettant en scène de possibles projections dans l'avenir : « Quand je serai grand... », de possibles comparaisons posant le père comme plus fort. Paul a commencé à parler un peu de sa petite sœur, la mettant du côté des filles avec sa mère, alors que lui se plaçait du côté des garçons avec son père.

Par ailleurs, d'autres jeux montraient que la dialectique par rapport à l'objet évoluait aussi. Sont apparus des objets d'échanges, de don, qui pouvaient être perdus, mais aussi volés... Les uns possédaient, d'autres non, et des liens d'amitié faisaient groupe.

Deux séances dans ce long travail ont été fondamentales dans l'évolution de Paul.

Une première montrait un temps de « construction du phallus⁸ », c'est une expression de Lacan dans le séminaire IV, comme imaginaire, comme objet imaginaire et non pas réel. Qui l'a, qui ne l'a pas ? Où est-il ? Peut-il se prendre ? se voir ? se montrer ?

Le phallus dans la dialectique de l'enfant face à la mère prend plusieurs aspects et c'est dans cette dialectique autour du manque que peuvent se fixer ou non les positions. Lacan montre que la question de la perversion se joue autour du manque, l'enfant pouvant rester fixé, coincé dans cette triade imaginaire Mère-Enfant-Phallus, d'autant plus si l'Autre jouit systématiquement de lui.

Le jeu de Paul dans cette séance mettait en scène ses questions quant à l'objet, aussi bien l'objet regard qu'un objet plus consistant en pâte à modeler. Ils passaient tour à tour dans les trois champs imaginaire, symbolique, réel, en étant tour à tour manquants-présents ; on peut en être privé, puis on peut les donner, échanger, perdre, retrouver...

Dans la deuxième séance, qui, elle, a eu lieu en fin de parcours, Paul, toujours dans un jeu, a posé des groupes de personnages et mis en scène des échanges de natures différentes entre eux. Avec les uns, il était possible d'être ami, avec les autres, non. Avec les uns, des objets s'échangeaient, se prêtaient, se donnaient ; avec les autres, cela n'était pas possible. J'ai pensé en l'observant qu'il montrait dans ce jeu une modification de son rapport à l'objet, qu'il pouvait alors utiliser de façon « humanisée », plus appropriée aux relations civilisées.

C'est une des fonctions du jeu chez l'enfant que de pouvoir s'approprier certaines règles de vie, fonction que l'on pourrait appeler normative mais aussi élaboratrice. Les enfants l'utilisent en général sans l'aide d'un analyste ou de quiconque. Paul avait été stoppé dans cette fonction et semblait la retrouver.

Peu de temps après, il m'a dit qu'il ne souhaitait plus venir. Cela m'a semblé alors possible pour lui de continuer son évolution sans l'aide du transfert, son inconscient (le sexuel) le laissant un peu plus tranquille. Cette séance m'a confirmé que Paul avait opéré un changement de position. Il avait dépassé la position de frustration dans laquelle il se trouvait coincé pour accéder à une relation de castration, introduisant l'objet dans une dialectique, où l'on prend et où l'on donne, une dialectique, comme dit Lacan, « qui confère au manque, la dimension du pacte, d'une loi, d'une interdiction, celle de l'inceste en particulier ⁹ ». Dans le cas de Paul, ce qui m'a paru le plus central dans son travail, c'est l'exploration de ses différents rapports possibles à l'objet, l'objet qu'il est pour l'Autre, mais aussi l'objet qu'il a ou qu'il n'a pas.

Je dirais que ce travail a permis à Paul de mettre en place sa névrose infantile, lui permettant le refoulement de la question du « Désir de la Mère » pour faire place à la signification phallique qui ordonne le monde, l'enfant pouvant alors laisser la question du « Désir de la Mère » au Père pour prendre le temps de s'occuper à ce qu'il a à apprendre d'autre.

Ce n'est qu'au sortir de la phase de latence, à l'adolescence, que la pulsion sexuelle réactivée amènera le sujet à rouvrir ou non la question pour tenir une place d'homme ou de femme, position sexuée dans les rapports aux autres, la phase de latence étant aussi pour le sujet enfant un

temps pour comprendre... Un temps pour comprendre que la mère n'est pas toute satisfaisante, pas toute à lui, pas toute satisfaite, pas-toute...

Le temps relativement long qu'il a fallu à Paul (trois ans) lui a permis de poursuivre son apprentissage scolaire dans de meilleures conditions, car ses questions les plus intimes se déployaient sur la scène transférentielle et étaient donc moins envahissantes dans sa vie de tous les jours.

Je dirais que Paul était un petit garçon névrosé. Cela dit, en clinique de l'enfant, nous n'avons jamais ou que rarement « le fin mot de l'histoire ». L'épreuve de la rencontre sexuelle proprement dite reste décisive quant à savoir si la construction était œdipienne ou seulement d'apparence œdipienne.

Pour les enfants qui sont dans la psychose, le symptôme peut être, par un travail avec un psychanalyste, soutenu dans une invention singulière du symptôme, qui peut être réaménagé de façon à être moins gênant pour l'entourage et à permettre à cet enfant de poursuivre son évolution, son parcours de vie moins douloureusement et si possible dans sa classe d'âge.

Mots-clés : clinique de l'enfant, symptôme, structure.

* ↑ Texte issu d'une intervention prononcée lors des Journées cliniques d'ECLIPSEA à Aix-en-Provence sur le thème « Des troubles à la structure », le 25 janvier 2020. Les « Samedis de l'ECLIPSEA » s'inscrivent dans le cadre du Réseau Enfant et Psychanalyse (REF).

1. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 10 avril 1975.
2. ↑ *Ibid.*
3. ↑ *Ibid.*
4. ↑ S. Freud, « Histoire d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2001, p. 166.
5. ↑ J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373.
6. ↑ *Ibid.*
7. ↑ B. Nominé, « L'angoisse chez l'enfant », intervention lors du stage « Ce qui affecte les enfants, ce qu'ils en disent » à Aix-en-Provence, janvier 2011.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 39.
9. ↑ *Ibid.*, p. 84.

Jean-Paul Montel

La structure en question chez des adolescents en rupture *

Comment envisager le transfert ?

Au commencement de la cure est le transfert. Celui-ci s'oriente de l'inconscient. En cela, l'inconscient est transférentiel et se prête au déchiffrage : c'est l'inconscient freudien. Le transfert est pour Freud un « amour vrai ». Dans son adresse au savoir, Lacan le décline de la sorte : « Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime ¹. » Quelle serait alors la fonction de l'amour dans ce rapport au savoir : un tenant lieu au rapport sexuel qu'il n'y a pas ?

À partir de 1953, Lacan oppose le transfert symbolique au transfert imaginaire. Dans son maniement, tant qu'il demeure englué dans le flux des images, pas seulement du passé, il est résistance à la vérité. Il ne devient moteur que dans sa dimension symbolique. En cela, il est acte de parole : « Chaque fois qu'un homme parle à un autre de façon authentique et pleine, il y a, au sens propre, transfert, transfert symbolique ². » Dans cette dimension, il insuffle une dynamique, et sur son versant imaginaire produit une résistance, à ceci près que l'analysant ne s'adresse pas tant à l'analyste qu'à son propre savoir inconscient.

Pour Freud, il repose sur une fiction de départ : la répétition avec l'analyste du « reflet renouvelé d'un passé oublié ³ ». Cette image leurrante devient le ressort du transfert imaginaire, avec de surcroît une régression signifiante, nouée à l'infantile. Quant aux affects qui lui font cortège, ils en sont plus les effets que sa manifestation. Incidemment, le transfert ne saurait se réduire au concept, pas plus qu'il ne relève en soi de quelque interprétation, sous peine d'induire davantage de suggestion.

Pour Lacan, l'analyste « ferait mieux de se repérer sur son manque à être ⁴ ». Ainsi par sa non-réponse à la demande confirme-t-il sa castration et se dégage-t-il, du même coup, de sa fonction d'idéal du moi de départ. Sans encombrer davantage l'analysant, en laissant la place vide, le désir de l'analyste rend ainsi possible de se dépandre du transfert.

Quant à l'interprétation proprement dite, c'est à partir de son équivoque qu'opère dans ce qu'il a de réel l'effet de sens qui procède tout autant de son abolition. De même la fin de cure nous fait-elle passer de la supposition à la « désupposition », de l'interprétation à l'ininterprétable. Et face au symptôme et à son noyau de jouissance, inexpugnable, nous butons sur l'incurable. Du réel, nous ne pouvons guérir. Alors, il nous reste à savoir y faire avec le symptôme.

Un transfert en trompe l'œil

Cela posé, hors du cadrage de la cure et de sa structure, comment caractériser le transfert ? J'ai pu voir durant plusieurs décennies, au fil de mon travail en institution judiciaire, que c'est sur un versant avant tout imaginaire que se manifeste le transfert. Celui-ci se déploie, me semble-t-il, suivant une double valence : d'une part à partir de ce que le sujet attend de l'institution, ce qu'il lui attribue, et de l'autre dans sa rencontre singulière, ce qu'il suppose au clinicien.

Quant au judiciaire, le mineur mis en examen est attendu, en dette envers la loi puisqu'il aura à s'expliquer sur son délit et subséquemment pourra être l'objet d'une sanction pénale. Certes, en apparence, le sujet ne demande rien. Il n'empêche, son acte délictueux parle pour lui, et peut même prendre valeur d'appel. Aussi, selon nous, même dans ce cadre contraint, le transfert est mobilisé.

Pour illustrer mon propos, nous partirons donc de la clinique, après anonymisation des références et modification du contexte des deux trajectoires de vie citées. Celui que nous appellerons Jean n'est pas en reste pour manier un vocabulaire autant choisi que fleuri, où les noms d'oiseaux abondent. C'est un robuste adolescent de 15 ans et demi, toujours sur la brèche de la provocation. Sur le qui-vive, il s'exprime parfois avec faconde, ce qui ne l'empêche pas d'épier le « regard de travers », bien souvent déclencheur de son propre passage à l'acte. D'où les multiples altercations qui le conduisent, dans l'escalade, du poste de police au tribunal pour enfants, avec en sus des condamnations pour rebellions envers les forces de l'ordre, ou encore outrage à magistrat. En conséquence de quoi, il a déjà été condamné à des travaux d'intérêt généraux, puis à plusieurs peines de prison avec sursis et une ferme.

Dans ce qu'il dit de la dernière affaire en date, dans un bus, sans titre de transport, il frappa le contrôleur. Le bus stoppé, la police appelée en renfort l'interpella à grand-peine. Face à son état d'agitation, il fut amené aux urgences psychiatriques, d'où il tenta de fuir. Après coup il en retint : « Ils

m'ont rattrapé et attaché comme un chien pour me piquer ! » Peu après, une fois calmé, il en serait ressorti rapidement.

C'est après ces faits, dans le cadre d'une obligation de soins, que nous le recevons en moyenne une fois par quinzaine. Quand il vient dans le service, en salle d'attente, il n'a pas son pareil pour s'enquérir auprès des autres jeunes de leur parcours judiciaire, de leurs connaissances communes aussi, de ceux qui sont en prison, avec qui il est toujours en lien, dit-il, grâce au portable, « car les murs des prisons sont des passoires ». Par période, il s'alcoolise massivement, parfois seul, ou en groupe, mais se défend de toute consommation de stupéfiants.

Quant à nos rencontres, à chaque fin de séance, il demande la date de la prochaine, ou téléphone pour prévenir du retard ou d'une absence. Le transfert apparent peut sembler adhésif, nous devons parfois insister pour mettre un terme à l'entretien. Sur son portable, il ramène souvent des montages qu'il tient absolument à nous faire partager : « Je les ai faits avec mes potes. » Avec plus ou moins de bonheur, il y *slame* à la recherche de la rime :

« À la city, c'est là où je vis,
il y a le bouffon, celui qui fait le con,
il y a aussi le psychopathe, celui qui aime les pâtes... »

Il s' imagine même pouvoir un jour enregistrer en studio, grâce à ses « contacts ».

Lors de ses comparutions au tribunal, il est souvent mis à mal. Il lança, nous dit-il, au juge qui l'interrogeait : « Je suis délinquant, mais pas fou ! », d'autant que fils unique, le parcours de son cousin, avec qui il partagea son enfance, le hante et une scène le poursuit. Au cours des séances, il revient sur cette scène – serait-ce sa façon de l'exorciser ou de tenter de tempérer sa jouissance ? D'autant qu'il éprouve par moments quelques difficultés pour réprimer une forme de jubilation.

De ses passages à l'acte, il dit ne pas ou peu se souvenir. Véritable éclipse du sujet, il ne peut se voir, se sent aspiré « dans un trou », nous dit-il, comme englouti...

Au terme des deux ans et demi de rencontres, lui apprenant que nous arrêtons notre travail en institution judiciaire, il me posa cette question : « Quelqu'un vous remplace ? » Si nous partons de ce « quelqu'un », son indifférenciation même redonne, nous semble-t-il, toute sa juste mesure au transfert imaginaire qu'aimante l'institution. Si elle en devient pour lui d'autant plus « aimable », serait-ce pour mieux en retour se remparder, en se faisant un nom auprès de ses pairs ? L'investissement peut nous sembler

à certains égards massif, il n'en demeura pas moins impersonnel et peu différencié.

Le ressort du nécessaire transfert, établi à partir de ce quiproquo à contre-emploi, aurait pour destinataire non pas tant le clinicien que l'institution elle-même. Sa prise en charge (*carus*, char) par le judiciaire vaudrait-elle alors accréditation, authentifiant du même coup sa propre nomination ? « Délinquant mais pas fou ! », aime-t-il à souligner : faut-il l'envisager comme une sur-identification, ou encore, dans son adresse aux autres, fait-elle pour lui compensation ?

Autre façon de pallier le ratage du nouage ? Auquel cas, face à la hantise de la décompensation, sans doute lui offrirait-elle quelque étayage précaire ? Quant aux collègues, les comparses pour le judiciaire, ce sont dans l'imaginaire les doubles, les mêmes que lui, ses pairs, compagnons de jouissance avec qui il fait la paire, ceux qui l'accréditent et le confirment imaginairement dans sa consistance.

Pouvons-nous parler de psychose dite ordinaire à l'adolescence ?

Comment l'envisager ? Pour un autre adolescent que nous appellerons Nordine, dans le fracas de sa trajectoire de vie, nous prendrons appui sur les effets de langage, mais pas seulement. Comme pour Jean, relevons en premier l'absence de phénomènes élémentaires avérés.

Chez lui, l'escalade dans la réitération des violences et les atteintes à l'intégrité d'autrui ne semble pas freinée par les procédures judiciaires. En cela, il peut être perçu sans limite, y compris par « lesdits complices ». Certes, ils peuvent le mettre en avant pour la réalisation de certains délits, mais sans garantie en retour, au risque qu'eux-mêmes se fassent « dépouiller ».

Par là même, peut-il sembler sans foi ni loi ? Et dans ce jeu de loi, il est déjà passé par deux fois par la case prison. Durant ces périodes, les surveillants le qualifient de « plutôt conformiste ». Pour eux, « il ne pose pas problème ». À sa sortie, sous contrôle judiciaire pour d'autres affaires d'agression, dont une avec extorsion de fonds, il est l'objet d'une expertise et d'une obligation de soins.

Ainsi ne refuse-t-il pas les entretiens, qu'il honore en règle générale régulièrement. S'il vient à nos rendez-vous, « c'est à cause de [ses] délits », nous dit-il. Pour autant, même s'il s'ajuste au plus près, cela ne saurait tamponner son « errance psychique » et sa difficulté à s'inscrire dans une relation. En entretien, il paraît subrepticement venir déposer son trop-plein de haine. À la dérobee, il peut même avancer à la fin d'une séance : « Ça

me fait du bien de venir parler. » Parvient-il de la sorte à atténuer sa jouissance ? Au vu de l'aggravation de ses passages à l'acte, nous pouvons plus qu'en douter.

Ses parents, un couple mixte, se séparèrent à ses 5 ans. Maintenant âgé de 16 ans, il est le seul garçon et le dernier d'une fratrie de quatre. Si ce n'était le tumulte présent, il voudrait poursuivre des études secondaires et se verrait bien, dans un an, passer le baccalauréat. Nous le rencontrerons jusqu'à sa majorité.

De la relation à ses pairs, il avance : « Je ne compte sur personne... » De la relation au père, il nous dira : « Je n'en attends rien, il s'est jamais occupé de moi... » « Depuis qu'il est en psychiatrie, c'est la honte ! C'est un zombie. Je le vois plus, il sert à rien, il vaudrait mieux qu'il soit mort... (en référence à un accident du père). À quoi ça lui sert de vivre, comme lui ! ? »

À l'opposé de ce vœu de mort, il qualifie sa mère de « lionne, qui ne vieillira jamais... ». Ses sœurs s'occupèrent beaucoup de lui quand il était petit, « maintenant, c'est chacun pour soi... », commente-t-il.

Autrement, l'échange en surface demeure adapté, avec des phases itératives de décrochage et des fluctuations d'un raisonnement parfois plaqué et « paralogique ». Il relate sans filtre les agressions dont il est l'auteur, souvent avec crudité. Ainsi, rentrant chez lui nuitamment, alors qu'il traverse la rue à pied, au feu rouge, nous dit-il, un jeune en scooter s'est arrêté, selon lui, en le dévisageant : « Il m'a cherché. ». S'ensuit un flot d'injures réciproques : « Je lui ai dit : je vais t'écraser la tête ! » Alors, passant de la parole au geste, après « l'avoir éjecté du scooter », dit-il, « j'ai sauté dessus, avec mes pieds, sur sa face de rat ! »

Pas plus qu'il ne tente de capter l'attention de l'interlocuteur, sa narration ne s'accompagne de quelque sollicitation. Il prend avant tout le mot pour la chose, au pied de la lettre. De la sorte, paraît-il plus nous prendre à témoin qu'il ne s'inscrit dans la relation. Sous un angle plus phénoménologique, il ne semble pas ou peu affecté par l'autre. En référence à Deleuze, nous pourrions évoquer l'insuffisance du sentiment pour autrui... Par là même, hors de la relation et d'un discours qui fasse lien social, ses propos tombent souvent à plat. D'aucuns le trouvent sans logique et d'autres source d'une inquiétante étrangeté, à commencer ses « comparses » qu'il rackette par la suite.

De façon plus générale, il ne paraît pas en mesure de s'interroger sur l'effet produit sur son entourage. Ainsi paraît-il sincère et déconcertant tout à la fois quand il relève avec étonnement ce qui fait retour pour lui, à savoir qu'il peut faire peur. Il s'en étonne même : « Quand je dis que je vais

les massacrer, ils ont vraiment peur de moi. Alors que je dis ça comme ça ! » C'est une des rares fois où il sourit. Il ne prend pas appui sur l'imaginaire du lien aux autres, pas plus qu'il ne fait groupe. Le statut de *leader*, il ne le revendique d'ailleurs même pas.

En dernier recours, son seul signe d'appartenance, du moins où il se reconnaît et le signifie aux autres, c'est sa délinquance, mais pas n'importe laquelle, celle suivant sa devise : « Je vole pas de la merde ! »

Sa jouissance, apparemment sans frein, moteur de la pulsion de mort, il donne l'illusion de l'assumer, mais à la différence de Jean le peut-il vraiment ? Contrairement à la double pensée orwellienne, pas plus qu'il ne soutient volontairement deux opinions contradictoires, il ne feint pas sciemment de méconnaître ce qu'il connaît. Il n'utilise donc pas la logique contre la logique, ce serait plus à travers cette non-contradiction dans l'absence du tiers exclu, où une affirmation peut s'équivaloir à son contraire, que se manifesterait à ciel ouvert l'inconscient.

De la sorte, l'effet produit s'apparente à une défaite de la pensée. Là où il ne parvient plus à argumenter, il s'accroche en dernier recours à une tautologie qui accrédite sa référence identitaire plaquée. En dernier lieu, celle-ci prendrait alors autant valeur d'identification que de nomination : « Je sais que je suis un délinquant, puisque je fais des cambriolages ! », lance-t-il à la cantonade. Au fond, il est ce qu'il fait. De la sorte, il se fait être de jouissance.

Toujours dans une « logique unaire », il s'emporte après coup qu'un magistrat, lors de son dernier procès, ait pu l'interroger à ce sujet : « Je lui ai répondu : j'ai arrêté les vols à l'arraché parce que cela ne rapportait pas assez gros, je préfère le cambriolage ! » Dans un glissement métonymique, là aussi de façon tout aussi plaquée, il nous fit ce commentaire : « Il faut pas montrer ses faiblesses. Les points faibles ça peut être contagieux, à cause de la ressemblance. » Puis tout de go, il poursuit, persuadé d'avoir réussi, ce jour-là, à tromper son monde : « Je suis malin, c'est pour ça qu'on croit que je suis schizophrène... »

De ses passages à l'acte, tout comme Jean, il retient qu'à certains moments il peut basculer, « comme avalé ». Alors, il ne perçoit plus autrui et lui-même s'évanouit comme sujet : « Je ne contrôle plus rien, je ne me reconnais plus ; dans ces moments-là, je peux prendre tout ce qui me passe sous la main et frapper, frapper ! » S'offusquant aussitôt qu'un juge puisse lui demander : « Jusqu'où iriez-vous ?... Si vous aviez un couteau à portée de main ? »

Ce jour-là, sans doute dérouté par ce qui semble faire pour lui énigme, ou le confronter à sa propre division, il ne répondit point. Rétrospectivement, il nous prend à témoin : « Qu'est-ce qu'il cherche ? Ah non ! Pas un cou-teau, je risquerais de tuer quelqu'un et je ne veux pas faire vingt ans de prison. En plus tuer quelqu'un, c'est tuer une famille entière... Alors je pense que je le lui planterais dans le cul ! »

Si, dans son équation, mieux vaut être délinquant que fou, son escalade se paie au prix fort pour les victimes en particulier et la société en général. La dernière affaire en date témoigne de la même logique à l'œuvre et qui paraît le tenir autant qu'il y tient, celle de voler, ce qui donne statut social et a de la valeur comme si cela pouvait lui en offrir une dans la recherche de quelque arrimage. Pour autant, hanté qu'il est par « la folie », sa délinquance aggravée semble réfractaire à toute prise judiciaire. Dans sa fuite en avant, il paraît d'autant plus sans limite que, selon l'hypothèse avancée par Winnicott, elle ferait signe d'une lutte, non pas tant contre un effondrement, qui aurait déjà eu lieu, mais contre son « éternel retour ».

Si certains « experts » voient en lui ruse et malignité, et lui décernent une organisation psychopathique mâtinée de quelque alexithymie, comment aller au-delà d'un tel discours avec sa composante déficitaire ?

Déclinaisons possibles de la psychose dite ordinaire

Si à l'évidence la question de la structure se pose, en l'absence de phénomènes élémentaires délirants, ou encore de quelque syndrome du type automatisme mental, quels seraient les « signes à bas bruit » et les éléments de langage paradigmatiques de la « psychose dite ordinaire », ou encore compensée ? Jean-Claude Maleval avance que pour les premiers le sujet s'en plaint, alors que pour les seconds il les assume. N'est-ce pas un peu court, pour ce qu'il en va de Jean et de Nordine ?

Relevons au préalable que la psychose déclenchée côtoie bien souvent l'exception et l'extraordinaire, en témoigne le délire grandiose de Schreber.

À contrario, jusqu'où la psychose peut-elle être qualifiée d'« ordinaire » ? De plus, un tel syntagme ouvre sur un dédale, au risque de s'y perdre. Quant aux indices cliniques plutôt feutrés, sous l'angle phénoménologique, certaines manifestations n'en sont pas moins prégnantes et spectaculaires. En témoignent les passages à l'acte paradigmatiques des deux adolescents.

Autre difficulté de repérage, nous nous heurtons bien vite aux variations et au foisonnement des interprétations et qualifications. Notons

d'une part que borderline, état limite ou organisation limite renverraient plus à un entre-deux, à une dynamique, qu'à la structure proprement dite.

En outre, comment décliner celle-ci ? Entre névrose, psychose et perversion : structure limite ou limite de la structure ? Sans compter les bouffées délirantes aiguës polymorphes à l'adolescence qui, suivant la formule de Lasègue et Falret, sont apparemment sans conséquence mais pas forcément sans lendemain. Ou bien, pour certains adolescents, s'agirait-il d'un état transitoire avec une symptomatologie protéiforme et parfois spectaculaire qui pourrait parfois se résorber ?

Aussi, face à la délimitation problématique et à la fluctuation des définitions qui annexent plus qu'elles ne différencient, comment gagner en lisibilité ? D'autant que les classifications font florès : de l'appellation de personnalités *as if* – comme si – d'Hélène Deutsch, à la psychose blanche d'André Green, au « faux *self* » de Winnicott...

Quand bien même nous nous appuyerions sur Freud, la confusion et le chevauchement seraient toujours de mise. Il situe, nous semble-t-il, non pas dans un entre-deux, mais plutôt dans une proximité, voire une contiguïté d'avec la psychose, ceux qu'il qualifie de la sorte : « Il existe une autre catégorie de malades psychiques, manifestement très proches des psychosés, je veux parler de l'immense foule des névrosés gravement atteints. [...] Mais leur moi s'est montré plus capable de résister, et s'est moins désorganisé ⁵. » Ainsi envisage-t-il une distorsion du moi qui lui évite son éclatement. En cela, nous pourrions relever quelques analogies avec la définition expansive de la psychose. En outre, jusqu'où pouvons-nous la qualifier d'« ordinaire » ? D'où la difficulté pour se dégager d'une telle nébuleuse.

L'enseignement de Lacan, y compris dans ses fluctuations, aborde d'autres pistes. Pour le suivre dans son évolution, sans doute nous faut-il repartir de la période structuraliste et de la suprématie du symbolique, avec, pour clé de voûte de la structure, la forclusion du signifiant Nom-du-Père. Néanmoins, en introduisant par la suite la pluralité des noms du père, Lacan engage son déclassé et son effacement progressifs.

La substitution devient explicite dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Le Nom-du-Père est remplacé par une autre fonction : « Ce qui est nommé père, le *Nom-du-Père*, si c'est un nom qui, lui, a une efficace ⁶ », « qui n'est autre que celle du nommer-à, Être nommé-à quelque chose ⁷ ». N'est-ce pas ce que tentent, dans leur vacillement, ces deux adolescents, même si c'est à partir de conduites antisociales ?

Sans doute pourrions-nous dégager quelque analogie avec « Joyce le sinthome », effet de sa propre création. Par extrapolation, cela vaudrait-il aussi pour Jean et Nordine ? À cette différence près que pour eux, dans leur trajectoire de vie funambulesque et de façon plus prononcée pour le second, la nomination de « délinquant, mais pas fou ! » fait plus fonction de compensation chancelante.

En référence à Marx, notons qu'aussi bien Joyce que les deux adolescents sont produits par ce qu'ils produisent. Par là même, ils apparaissent comme la résultante de leurs actes, leur « faire » témoigne ainsi au plus près de leur être. À ceci près que Joyce, dans son adresse à l'Autre, par son « artifice » et son savoir-faire, obtient en retour sa consécration d'artiste.

La comparaison s'arrête donc là, car si Joyce, pour se faire un nom, comme suppléance à la carence du père, jouit de son savoir-faire, c'est dans l'évitement pérenne de son propre délitement. Ainsi supplée-t-il, par le sinthome non analysable, au lapsus du nœud. Par l'ego correcteur, il fait de la sorte tenir ensemble réel, imaginaire et symbolique.

Certes, il en va différemment pour Jean qui, par son inventivité et sa créativité tâtonnantes, vient nous prendre à témoin. Durant le déroulement des séances, son infatuation et la promotion de son ego s'enjolivent de multiples facettes. Ainsi se raconte-t-il *ad libitum*, y compris pour ses conquêtes amoureuses qui se succèdent précipitamment. Sans doute, en venant durant deux années aux séances sans trop d'interruptions, traite-t-il aussi par la parole sa modalité de jouissance.

De la sorte, semble s'opérer pour lui une soustraction sur le « faire ». Alors peu de passages à l'acte délictueux sont à relever... Nordine quant à lui, dans sa pente crépusculaire, semble de plus en plus s'enfoncer dans les abysses, sans possible retour. Mais tous deux ont sans doute en commun de ne pouvoir s'inscrire dans la relation, ni attendre quelque retour, y compris du clinicien.

Pour ne pas conclure

Que nous enseigne la clinique des adolescents « sous main de justice » ? Comment nombre d'entre eux s'emploient-ils, en contraignant l'institution judiciaire à « les prendre en main », à contrer un autre naufrage ? Cette hypothèse, Winnicott la développe dans « La tendance antisociale », à partir, il est vrai, d'une clinique éprouvée autant qu'éprouvante. Encore lui fallut-il, là plus qu'ailleurs, avec le transfert, porter sa croix.

Retenons aussi que, chez ces sujets prompts au passage à l'acte, « l'en pire » de la pulsion règne sans partage, et lui fait bien souvent

cortège une faillite dans l'accès au symbolique. Certains cliniciens avec qui j'eus la chance de travailler parlaient d'« infirmité verbale », ou encore les qualifiaient de « jeunes sabotés de la parole ». Pourtant, dans leur singularité, ceci ne semble pas caractériser les deux adolescents cités.

Quant au signifiant « délinquant », si pour le premier cette compensation pourrait faire tenir le nouage, avec de surcroît une accroche au lien asocial et une promotion de l'ego, pour le second le bricolage de la nomination ne lui évite pas pour autant l'errance, dans les contrées inhabitées de l'être. Face à la spirale infernale des délits, au bord du précipice, seule la prison, en dernier lieu, semble encore le contenir, avec il est vrai durant ces périodes une certaine rémission...

Relevons enfin, en prenant appui sur le schéma L de Lacan, aussi bien pour Jean que pour Nordine, dans leur désarrimage d'avec l'Autre, le gonflement de l'axe imaginaire. À cela s'ajoute, pour Nordine, un défaut d'identification au signifiant phallique. Dans les deux situations, le regard est guetté, dans une acuité exacerbée. Avec sa charge agressive, l'image ne recèle-t-elle pas « une béance mortifère », que Lacan articule au stade du miroir ?

Partant de la clinique d'adolescents et de ses paradoxes, avec nos limites, nous avons donc tenté de dégager l'hypothèse d'une nomination délinquantielle comme compensation. Pour l'envisager, nous nous sommes fondé sur les signes autres que discrets et les éléments de langage, à partir desquels se profile, selon nous, la question de la structure.

Mots-clés : délinquance, nomination, « psychose compensée ».

*↑ Intervention prononcée lors des Journées cliniques d'ECLIPSEA à Aix-en-Provence sur le thème « Des troubles à la structure », le 10 octobre 2020. Les « Samedis de l'ECLIPSEA » s'inscrivent dans le cadre du Réseau Enfant et Psychanalyse (REF).

1.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 64.

2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, coll. « Poche », 1975, p. 176.

3. [↑](#) S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2001, p. 64.
4. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 589.
5. [↑](#) S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1949, p. 41.
6. [↑](#) J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, séminaire inédit, leçon du 16 juin 1971.
7. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 mars 1974.

Frédéric Pellion

Enfants hors discours *

Argument. La remarque de Lacan sur le « dit » schizophrène « sans le secours d'aucun discours établi » nous permet-elle de penser autrement, voire de contrer quelque peu, l'extension aujourd'hui indéfinie du domaine de l'autisme ?

« L'univers n'est pas ailleurs que dans la cause du désir, l'universel non plus. C'est de là que procède l'exclusion du réel [...] de ce réel : qu'il n'y a de rapport sexuel, ceci du fait qu'un animal a ¹ *stabilitat* qu'est le langage, que d'habiter c'est aussi bien ce qui pour son corps fait organe, – organe qui, pour ainsi lui ex-sister, le détermine de sa fonction, ce dès avant qu'il la trouve. C'est même de là qu'il est réduit à trouver que son corps n'est pas sans autres organes, et que leur fonction à chacun, lui fait problème, – ce dont le dit schizophrène se spécifie d'être pris sans le secours d'aucun discours établi. »

Jacques Lacan (AE, 474 ²)

Je vais placer cette intervention différée au séminaire de notre Réseau Enfance et Psychanalyse sous les auspices de ce passage de « L'étourdit ». De ce passage, on retient le plus souvent les deux dernières lignes, à propos du « dit » schizophrène, imaginé adulte par habitude. Mais l'hypothèse que je vais essayer d'étayer pour vous, dans la mesure de mon possible, est qu'il pourrait aussi bien concerner certains enfants.

Plus particulièrement, ces enfants pas névrosés que – faute d'avoir su, ou voulu, conserver la catégorie nosographique identifiée dans la CFTMEA comme « schizophrénie infantile ³ » – nous sommes aujourd'hui réduits à voir rangés en masse dans les limbes d'un « trouble du spectre autistique », rapporté, par convention paresseuse – car remettant à une science largement rêvée tout ce qu'il en est de la cause –, à une « origine » « neuro-développementale ».

Les éléments contribuant à ce diagnostic, sur lesquels nous aurons à revenir, même obliquement, sont les traits désignés comme « dissociatifs », et, je cite les auteurs, « les manifestations délirantes [,] moins fréquentes

et plus difficiles à mettre en évidence que chez l'adulte, [et qui] prennent la forme d'idées persécutives ou d'idées de transformation corporelle, ou encore de phobies étranges ».

*

Une remarque liminaire maintenant, avant d'en venir au commentaire de notre passage, d'abord, et à mon hypothèse, ensuite : où, ou si vous préférez, comment, s'« établit », selon Lacan, un discours ? À chercher une réponse à cette question, on découvre une chose amusante, et sans doute significative ⁴. Lacan, comme pour nombre de ses notions, a en effet tardé à formuler ce qu'il mettait exactement sous ce terme de /discours/. Quoique en en faisant abondamment usage dans son séminaire à partir de la rentrée 1968 (!), il a en effet attendu quatre ans, et la publication de ce même « Étourdit », pour aboutir à cette définition : « [Le discours], je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui, ce discours, labitent ⁵. » (AE, p. 474)

Ainsi, même s'il a pu aussi en isoler, pour faire « au plus court » (AE, 444), quatre ou cinq types abstraits, *un* discours, pour lui, n'est pas du tout une abstraction, mais le dialogue très matériel de corps singuliers avec une certaine configuration langagière, qui leur préexiste et préside au modelage de leurs interactions.

Et, par parenthèse, cela vaut tout particulièrement, il me semble, pour le discours dont nous déclarons faire profession, à savoir le discours de l'analyste. En effet, en en écrivant le mathème, Lacan n'a jamais voulu suggérer qu'il y aurait une manière standard de conduire une cure. Le terme *a*, qu'il y pose en position d'agent, est d'ailleurs tellement irréductible à toute collectivisation – et ce qu'on le prenne côté analyste ou côté analysant – qu'il semble bien que le « l' » de l'expression « discours de l'analyste » soit là pour faire valoir sa disparité non seulement par rapport aux autres discours, mais aussi entre les discours, au pluriel, des différents analystes.

En somme, le discours, au sens de Lacan, n'est pas une vue de l'esprit, mais un instrument – parmi d'autres, peut-être – de ce qu'il finira par nommer, en 1976, « corpo-rections » (AE, 570).

De nombreuses remarques antérieures à la définition que je viens de vous rappeler vont sans équivoque dans ce sens : par exemple, en 1969, « la référence d'un discours, c'est ce qu'il avoue vouloir maîtriser » (S 17, 79) ; ou déjà, en 1968, son « effet » est de « renonciation à la jouissance » (S 16, 19). Dans la même leçon, Lacan ajoute d'ailleurs à cela que, à l'intérieur de chacun des discours, le partenaire du couple sexuel pourrait bien

être choisi pour être celui qui incarne une certaine non-renonciation (S 16, leçon du 13 novembre 1968).

Tout cela signifie donc, comme Freud l'avait déjà anticipé (OCP, XVIII, 245-333), que les sujets qui s'« impliquent » (S 16, 18) – mot que le « s' » réflexif empêche de lire en un sens trop étroitement mathématique – dans un discours abandonnent certaines de leurs revendications pulsionnelles. À cet égard, tout discours est interdicteur, à la nuance près – de taille, mais c'est le sens du mot « renoncer », qui traduit la *Versagung* du *Malaise* – qu'il y a assentiment à cette interdiction.

Bien sûr, assentiment du moi ? du sujet ? c'est toute la question – qui, soit dit en passant, décontenance Marx, confronté au travailleur salarié jugeant préférable d'abandonner une part de la valeur de son travail à celui qui l'entretient, lui-même comme ses outils.

Or, et c'est là la chose amusante, cette phrase de définition suit immédiatement le paragraphe que j'ai cité en commençant. Il est donc clair que la remarque de Lacan sur le « dit » schizophrène lui sert, plus qu'à *spécifier* une schizophrénie à l'endroit de la pertinence psychopathologique de laquelle il est vraisemblablement aussi dubitatif que Freud, à *illustrer* ce qu'il estime être une propriété générale du discours.

*

Entrons, maintenant, dans le commentaire.

La difficulté de ces deux phrases tient à l'extrême condensation avec laquelle Lacan fait valoir l'articulation entre discours, d'une part, et corps, de l'autre, le moyen terme entre les deux étant ce qu'il appelle « organe », et qui n'est bien sûr pas sans évoquer le phallus, en tant que distinct de la... bite.

Essayons – et tant pis pour l'art poétique ! – de déchiffrer un peu ces deux phrases. Je vous propose d'y substituer cet enchaînement de propositions :

1. Le non-rapport sexuel, fondateur, fait que le corps se supplémente d'un organe qui, en quelque sorte, l'y représente ;
2. Cet organe, quoique plus ou moins étrange au corps, n'est pas sans effet sur lui ;
3. En particulier, sa fonction (de suppléer ⁶ au rapport sexuel qu'il n'y a pas, donc) informe le corps dans son *unarité* ;
4. Et lui intime de se situer quant au sexuel – on pourrait sans doute dire : la *sexue* ;

5. Le sujet, secondairement, avant même de faire le choix d'un sexe spécifié, a donc à s'accommoder de cet organe-du-sexe que le discours lui assigne ;

6. Quitte à disséminer cette fonction sur d'autres parties, éléments, composantes, de son corps.

Dire que le schizophrène est dans cette position d'être sans le « secours » d'un « discours établi » ne fait donc pas qu'approfondir la remarque ancienne sur l'Autre « exclu véritablement » (S 3, 64) dans, ou par ⁷, la psychose ; Lacan y ajoute la thèse nouvelle, fort précise, que cela vaut aussi bien pour le langage d'organe à proprement parler schizophrénique que pour les autres événements de corps, par exemple la conversion hystérique. Et que la différence entre les diverses situations structurales tient moins au *fait* de la prise au corps qu'au « savoir antérieur » (S 16, 13-14) qu'a enserré le discours qui a présidé à la venue au monde de *ce* corps.

*

Vous voyez comment, tout doucement, nous en sommes arrivés à l'enfant.

La célèbre « Note sur l'enfant » de 1969 réfère également, en effet, à un « savoir antérieur » impliquant l'enfant à venir. Jean-Michel Arzur, dans un petit texte que je vous recommande vivement ⁸, fait d'ailleurs lui aussi valoir la continuité entre cette très brève note – que Lacan, il faut le rappeler, n'avait pas souhaité publier en l'état, la jugeant probablement incomplète ou insuffisamment précise – et certains des développements à venir de « L'étourdit ».

Dans la « Note... », ce savoir-ci est énoncé par Lacan – selon une répartition qui, si l'on y regarde de près, renvoie plus au style d'interventions requises de l'analyste de l'enfant qu'à la structure de celui-ci – en termes de « vérité du couple familial » ou de « subjectivité de la mère » (AE, 373).

Dans le premier cas, le choix par Lacan du terme /couple/ renvoie explicitement au rapport sexuel qu'il n'y a pas (et dont Lacan a fixé la formule le 22 mars de la même année 1969 ⁹), et dont la famille, quel que soit son périmètre, se cimente.

Deux remarques, rapides, sur ce point :

1. Il faut admettre que ce non-rapport entre deux particuliers, les parents, peut se déployer dans les organisations de vie, et de mœurs, les plus variées ;

2. Et que, de surcroît, l'assignation de la fonction-père à un qui ne peut pas, ou ne veut pas, la soutenir, est parfois une de ces ruses de la raison familiale dont l'analyste ferait mieux d'être averti avant que d'« intervenir ».

Quant au second cas, si le père, en tant qu'égalisable audit (juridiquement, biologiquement, ou autre) père de l'enfant, en paraît en effet écarté, il reste que le terme /subjectivité/ dénote l'effet sujet produit chez la mère par sa rencontre avec le même non-rapport – c'est-à-dire, au fond, du chemin qu'elle a parcouru pour elle-même, en tant que parlêtre sexué, avant et pendant sa grossesse, le long des six propositions énumérées plus haut.

*

Peut-être, à partir de là, peut-on avancer un peu concernant les discussions de nosographie évoquées en introduction.

Il faut, ici, bien distinguer langage et discours. Un discours est ordonné par un ou plusieurs signifiants privilégiés¹⁰, d'une part, et, de l'autre, vise, comme on l'a vu, à une action sur ce qu'il se donne comme référent. C'est son insertion, qu'on s'en félicite ou qu'on la déplore, dans le monde de l'utilité (S 21, 20 novembre 1971).

On peut dès lors faire l'hypothèse que la sensibilité de l'enfant au langage fait écho à la prise de son corps dans un discours – dans un discours arrimé à un non-rapport, que la polyphonie de celui-ci se joue, ou pas, au sein d'un couple institué comme couple familial.

*

À cet égard, la ligne de partage pertinente est bien de savoir si l'enfant réagit, ou non, au langage. C'est-à-dire : y prête attention. Et l'on s'aperçoit alors de la grande rareté des cas d'autisme franc, type Kanner.

Le reste ressortit plutôt, à mon avis, à une clinique du hors-discours.

Cette clinique est largement à construire, mais je vais tout de même, pour finir, vous en proposer quelques préalables possibles :

1. Qu'un discours soit « établi », comme l'écrit Lacan, ne signifie pas qu'il soit établi de toujours, et encore moins pour toujours ; il suffit, en principe, pour le faire vaciller, que ce qu'il « avoue vouloir maîtriser » objecte, se rebelle, se « [mette] en croix¹¹ » avec sa bonne marche ;

2. Ce dont il découle que l'usage de la catégorie lacanienne de déclenchement pourrait être étendu sans subir de dommage conceptuel irréparable aux cas où l'intervention d'« Un-père » (É, 577) en tant qu'individu n'y est pas repérable¹² ; ce ne serait d'ailleurs là que prendre au sérieux

l'énigme persistante de l'entrée, rarement tout à fait nette, dans la schizophrénie¹³, comme l'idée freudienne du « danger » attaché aux variations quantitatives de la libido (ocp, X, 223-304 ; XI, 117-126 ; XVII, 279-283), au demeurant parfaitement affine avec le lien posé par Lacan entre efficace du discours et renoncement à la jouissance.

3. Car, en effet, le Nom-du-Père, s'il « redouble à la place de l'Autre le signifiant lui-même » (É, 578), est-il substantiellement différent du S1 dont le discours s'ordonne ? L'un et l'autre partagent cette amphibolie d'ordonner *ce* discours singulier *et* de représenter du même mouvement ceci qu'il y a, dans une existence humaine, *du* discours, le discours efficace pouvant varier selon les périodes de celle-ci ;

4. Ce pourquoi le Nom-du-Père peut être convoqué, par exemple, lors d'une chute apparemment anodine, mais qui n'en appelle pas moins au vide de garantie des pensées dont se sustentait le parent qui voit sa responsabilité prise en défaut ; ou lorsqu'il est question de substituer un apprendre systématique à l'exercice du savoir inconscient hérité des ascendants ;

5. Que la désaffection d'un discours soit *simultanément* chute du sujet hors de ce discours impose de repenser autrement que comme la simple application d'une activité sur une passivité aussi bien l'*Hilflosigkeit* freudien (ocp, XVII, 279-283) que le *liegen lassen*, « laisser en plan », de Schreber (É, 560-561) ; ce qu'amorce Lacan en concluant son cheminement avec la psychose sur cette « forclusion de fait » (S 23, 87) dont Colette Soler¹⁴ a parfaitement mis en lumière l'ambiguïté ;

6. Le remède peut alors tendre, dans une sorte de revigoration du discours défaillant, à prendre le relais de l'« intérêt particularisé » (AE, 373) qu'évoque Lacan dans la « Note... » ; mais il peut également trouver sa consistance dans un « changement » (S 20, 20-21) plus radical du discours ;

7. Ce changement nécessaire favorise, selon Lacan, le discours de l'analyste ; encore faut-il, bien sûr, que ce dernier, l'analyste, un analyste, parvienne à se faire admettre comme un « partenaire » ayant « chance de répondre » (AE, 558) au problème qui se pose, là où le symptôme de l'enfant, tout seul, y échoue (AE, 373¹⁵) ; et aussi, ajouterais-je, qu'il soit averti que ce ne sera pas toujours l'amour qui répondra à sa tentative (S 20, 20-21), mais, possiblement, une des deux autres passions de l'être : la haine, bien sûr, que les débats sur les contours de l'autisme suscitent si facilement, mais qui demeure une potentialité largement défrichée du transfert ; et surtout l'ignorance, dont la face de refus¹⁶ s'écrit dans la « Note... » comme « alién[ation de] tout accès possible [...] à [la] vérité » (AE, 374) – laquelle aliénation réclame une autre économie de l'« intervention¹⁷ ».

*

Un mot, pour finir, sur cette dissociation sur laquelle insistent tant les rédacteurs de la CFTMEA. Elle semble bien étrangère à l'antienne lacanienne du retour dans le réel, mais nous connaissons tous ces cas où le fait du hors-discours se traduit dans des séances éclatées entre la salle d'attente, le bureau de consultation et quelque autre lieu tiers. La dissociation, dans ces cas, disperse le corps de l'enfant en ces lieux éparpillés où il cherche à loger ses différents organes, leurs fonctions désassorties et les problèmes, variés, qu'ils lui posent.

Mots-clés : autisme, corps, discours, psychose, schizophrénie.

* ↑ Intervention au séminaire Réseau Enfant et Psychanalyse, *La psychose de l'enfant, Parole, langage, discours*. D'abord prévue le 25 avril 2020, elle s'est finalement tenue le 21 novembre en visioconférence.

1. ↑ Je corrige la graphie « à » de l'édition du Seuil. Il s'agit clairement d'avoir.
2. ↑ Sigmund Freud est cité à partir de la nouvelle traduction des PUF (S. Freud, *Œuvres complètes – Psychanalyse*, Paris, PUF, depuis 1988), le passage cité étant repéré par OCP suivi des numéros de tome et de page. Les références aux *Écrits* sont notées par É suivi du numéro de page, celles aux *Autres écrits* par AE suivi du numéro de page, celles au séminaire par S suivi du numéro d'ordre du séminaire et, quand la transcription autorisée est disponible et utilisable, du numéro de page, ou de la date de la leçon quand elle ne l'est pas.
3. ↑ R. Misès (dir.), *Classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent*, 5^e édition révisée, Paris, Presses de l'École des hautes études en santé publique, 2012.
4. ↑ F. Pellion, « A propósitos dos discursos », *Stylus*, n° 33, 2016, p. 79-99.
5. ↑ L'ironie, qui insiste, on l'a vu, vise Martin Heidegger, mais peut-être surtout la séduction qu'a longtemps exercée sur lui, Lacan, cette idée du langage-habitat (par exemple, S 9, leçon du 2 mai 1962) : en effet, là où, pour le premier, le langage est la « maison de l'être », le second a fini par se ranger à l'idée qu'il n'y a pas l'être, mais seulement *des* corps.
6. ↑ F. Pellion, « Quelques réflexions sur la pertinence clinique et psychopathologique de la notion de "suppléance" », *Recherches en psychanalyse*, n° 7, 2009, revue en ligne.
7. ↑ F. Pellion, « Martyrs du symbolique, ou de la schizophrénie envisagée comme résistance à la psychanalyse », *L'Inactuel*, n° 4, 2000, p. 51-62.
8. ↑ J.-M. Arzur, « L'enfant, le symptôme... de quel inconscient ? », *Mensuel*, n° 127, Paris, EPFCL, novembre 2018, p. 10-14.

9.  G. Le Gaufey, *Hiatus Sexualis*, Paris, Epel, 2013.
10.  C. Soler, « Statut du signifiant maître dans le champ lacanien », *Mensuel*, n° 58, Paris, EPFCL, février 2011, p. 9-24.
11.  J. Lacan, « La troisième », 1974, transcription inédite de Patrick Valas d'après les enregistrements, www.valas.fr
12.  Ce qui est d'ailleurs le cas pour Daniel Paul Schreber : ni sa nomination, ni sa déception quant à une paternité, n'ont à proprement figure humaine ; quant à celle de Flechsig, elle a été plutôt, en tout cas durant les neuf années séparant le premier épisode de la grande maladie, en place de remède...
13.  F. Pellion, « Martyrs du symbolique, ou de la schizophrénie envisagée comme résistance à la psychanalyse », art. cit.
14.  C. Soler, *Lacan lecteur de Joyce*, Paris, PUF, 2015, particulièrement p. 91-96.
15.  J.-M. Arzur, « L'enfant, le symptôme... de quel inconscient ? », art. cit.
16.  C. Soler, « Symptômes énigmatiques ? », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 14, *Les symptômes, les affects et l'inconscient*, Paris, EPFCL, novembre 2013, p. 73-74.
17.  F. Pellion, « Quelques remarques sur le transfert et l'érotomanie », *Mensuel*, n° 102, Paris, EPFCL, janvier 2016, p. 25-34.

2^E CONVENTION EUROPÉENNE ROME, 10 ET 11 JUILLET 2021

Ce qui passe entre les générations

Disputationes

Nous sommes heureux de publier dans le Mensuel les Disputationes inaugurées pour la 2^e Convention européenne sur le thème « Ce qui passe entre les générations ». Elles viennent à la place des préludes et pourront donner un souffle nouveau aux travaux préparatoires de cette Convention. Patricia Dahan et Colette Soler donnent la réplique au texte rédigé par Patrick Barillot.

Disputatio 1

Patrick Barillot

Une approche de ce qui passe

Là où Freud croyait que le noyau traumatique était le propre du névrosé, Lacan généralise le parent traumatique à tous les parlants.

À ce qui ne passe pas, le pour tous du parent traumatique, Lacan ajoute le particulier de ce qui passe entre les générations. Au noyau traumatique freudien, il substitue ce qu'il appelle la roulure ¹, soit « l'apprentissage que l'analysant a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui *lalangue* ² ».

Ce terme de roulure est probablement à entendre dans sa connotation de licence sexuelle, puisque roulure est un terme péjoratif pour désigner une prostituée.

La roulure nous indiquerait donc que *lalangue* singulière, qui vient à l'enfant de l'Autre, véhicule les jouissances de cet Autre et qu'à ce niveau quelque chose passe de l'un à l'autre.

Que la langue maternelle puisse être vectrice d'une forme de jouissance se retrouve dans la caractéristique de toute *lalangue* qualifiée d'être une obscénité, et on sait que l'obscénité réfère, chez Lacan, à la jouissance des corps.

Équivoquant entre cette obscénité et l'autre scène de Freud, il nous indique par là que *lalangue* est partie prenante de cette autre scène, soit l'inconscient, que le langage occupe ³.

Répliques

Patricia Dahan

Répondre à cette approche sur ce qui passe

L'association des deux termes : *lalangue* et obscénité est peu fréquente chez Lacan, mais elle se déduit de ses dits. Dans la « Conférence à Genève », Lacan précise que ce qui va « sustenter le symptôme ⁴ » se trouve dans la matérialité des mots, le *motérialisme*, c'est-à-dire ce qui de jouissance est exprimé dans *lalangue*. Un peu plus loin, dans cette même conférence, il compare l'enfant à une « passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage ⁵ ».

La langue, avant l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, est pure jouissance du parler, les affects sont directement exprimés dans *lalangue* pour l'enfant. Il y a ce qui se transmet à travers l'éducation et la culture et ce qui passe, ce qui traverse la « passoire » pour y laisser quelques détritrus dont l'analyse peut nous révéler des bribes, qui peuvent nous surprendre.

Colette Soler

Sur la « roulure », une lecture possible

Le terme désigne en effet depuis le xx^e siècle une prostituée, au sens propre. Une travailleuse de la jouissance certes, mais de l'Autre, le maître masculin. Un usage figuré est possible aussi. Lacan en use dans *Télévision* ⁶ évoquant comme roulures « ceux qui font cagnotte au classicisme ». Nos grands Corneille et Racine entre autres, dont les œuvres font bien le trottoir au service des modes de jouissance propres au discours du maître quand ils inventent la notion de « gloire » dans laquelle le un du politique et l'amour s'unissent ! Appliqué à la génération qui refile *lalangue* à l'enfant, ça dit que l'usage de *lalangue* par la génération éducatrice est une « éducation » – au service d'un discours.

-
1.  Cf. Réplique 3.
 2.  J. Lacan, *Séminaire, L'insu que sait de l'une-bévue*, leçon du 19 avril 1977, Staferla, p. 68. « C'est comme ça qu'il s'exprime *formellement*, à savoir que, à mesure que le sujet énonce quelque chose de plus près de son *noyau traumatique* – ce soi-disant noyau, et qui n'a pas d'existence, il n'y a que *la roulure*, que l'analysant est tout comme son analyste, c'est-à-dire... comme je l'ai fait remarquer en invoquant mon petit-fils [...] l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui *lalangue* [...]. »
 3.  *Ibid.* « *Lalangue* quelle qu'elle soit est une *obscénité*. Ce que Freud désigne de – pardonnez-moi ici l'équivoque – l'ob-scène, c'est aussi bien ce qu'il appelle *l'autre scène*, celle que *le langage* occupe de ce qu'on appelle *sa structure, structure élémentaire* qui se résume à celle de *la parenté*. »
 4.  Cf. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Bloc-notes de la psychanalyse*, 1985, p. 5-23.
 5.  *Ibid.*
 6.  J. Lacan, « Télévision » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 526.

BRÈVES

Michel Bousseyroux

Trois essais sur la sexualité mystique

*Marie de la Trinité. Simone Weil. Thérèse Neumann **

Par Philippe Madet

Alors que les manifestations des mystiques pourraient prouver pour certains l'existence et la toute-puissance de Dieu, Michel Bousseyroux dès son introduction nous conduit sur une autre piste, inattendue quant à la jouissance de la (le) mystique, « puits sans fond [...] où l'aspire le signifiant de l'incomplétude de Dieu ¹ ».

Nous sommes avec cette thèse, issue du séminaire *Encore*, invités d'emblée à décaler notre lecture. L'auteur nous y accompagne avec précisions, tant il a pu aiguïser ses thèses à l'aune de ce qu'il a appris de ses recherches. En effet, avec ces *Trois essais sur la sexualité mystique*, Michel Bousseyroux n'en est pas à son coup d'essai. Des mystiques, il s'interroge sur le mystère depuis les années 1960, ce qui donne aujourd'hui un texte savant, érudit, mais aussi et surtout qui nous permet d'en savoir un peu plus et de faire le lien avec les élaborations de Lacan.

Si le livre peut se lire par qui veut découvrir, il intéressera aussi celles et ceux déjà férus des tableaux de la sexualité ou des nœuds borroméens.

Une recommandation si je peux me permettre : la lecture du livre peut s'accompagner d'un article de l'auteur, paru dans le numéro 2 de *L'en-je lacanien*, intitulé « Recherches sur la jouissance autre ² ». Cela ne fera pas complétude mais éclairage complémentaire précieux, essentiel même pour se plonger pleinement dans cette affaire complexe et mystérieuse de la sexualité mystique.

Certains mystiques d'une histoire maintenant un peu lointaine nous sont presque familiers, comme Jean de la Croix, Thérèse d'Avila ou Hadewijch d'Anvers. Les *Trois essais* de Michel Bousseyroux nous entraînent dans une nouvelle investigation concernant trois femmes, du xx^e siècle cette fois. Pas d'homme donc. Le livre aidera à en situer la raison.

Le premier essai porte sur Marie de la Trinité. En 1950, Lacan a 49 ans. Il n'est donc pas tout jeune mais n'est pas encore le Lacan des séminaires. C'est l'année où Marie de la Trinité pousse la porte de son cabinet. Double intérêt *a minima* pour nous : toutes les mystiques, loin de là, ne s'adressent pas à un analyste, et surtout *quid* du travail de Lacan ? Michel Bousseyroux nous apprend que celui-ci a posé des actes qui méritent de s'y attarder, en particulier deux interprétations qui ne sont pas banales et que je vous laisse découvrir.

Le cas de Simone Weil démontre, s'il le fallait, que toutes les mystiques ne se ressemblent pas. Être mystique ne se réduit pas à être perdue et isolée dans une grotte, selon un imaginaire qui circule. Certaines, dont Simone Weil, se sont sacrément engagées dans la vie publique et n'ont pas été sans lien. Alors que les formules de la sexuation faisaient point de départ des explorations de l'auteur dans le cas de Marie de la Trinité, ici le lien est fait avec les discours : Simone Weil « a changé de raison, c'est-à-dire changé de discours, le signe de ce changement de discours venant du dire de l'amour ³ ».

Avec Thérèse Neumann, on voit combien « la jouissance mystique agit sur le corps, bouleverse le corps à un point qu'on n'imagine pas ⁴. » En effet, ce qui est décrit de ses « stigmates : évènement de chair, produit de l'extase ⁵ », est inimaginable. C'est cette fois à l'aide des nœuds borroméens qu'il nous est proposé d'en saisir quelque chose.

Au-delà de l'histoire de chacune de ces trois femmes racontée avec agrément, l'auteur nous permet de passer de l'inédit, manifestation fréquente chez les mystiques, à une part d'inédit grâce à ses thèses. Pour qui n'est pas encore très au fait du dernier Lacan, il faut par moments s'accrocher tant la démonstration peut être dense. Mais pour qui est sensible à l'énigme et veut s'essayer à en savoir un peu plus, impossible de passer à côté de ces *Trois essais*.

* ↑ M. Bousseyroux, *Trois essais sur la sexualité mystique. Marie de la Trinité. Simone Weil. Thérèse Neumann*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, coll. « Opuscule\$ », 2020.

1. ↑ *Ibid.*, p. 9.

2. ↑ M. Bousseyroux, « Recherches sur la jouissance autre », *L'en-je lacanien*, n° 2, Toulouse, Èrès, mars 2004, p. 55-81.

3. ↑ M. Bousseyroux, *Trois essais sur la sexualité mystique, op. cit.*, p. 31.

4. ↑ M. Bousseyroux, « Recherches sur la jouissance autre », art. cit.

5. ↑ M. Bousseyroux, *Trois essais sur la sexualité mystique, op. cit.*, p. 37.

Colette Soler

*Lecture. Préface de Jacques Lacan
à L'éveil du printemps de Wedekind **

Par Cathy Barnier

C'est opportunément que, pour inaugurer leur nouvelle collection « Opuscule\$ », les Éditions Nouvelles du Champ lacanien publient l'ouvrage de Colette Soler : *Lecture, Préface de Jacques Lacan à L'éveil du printemps de Wedekind*. Au moment où, à la faveur des offres de la science et du développement des réseaux numériques, le bruit de fond de la plainte issue du non-rapport sexuel prend de nouvelles formes, que ce soit celles des questions d'identité de genre ou des vagues de dénonciation issues des tensions de ce qui résulte des relations entre les hommes et les femmes..., la lecture entre les lignes de cet ouvrage nous invite à jeter dessus une nouvelle lumière et démontre à quel point Lacan avait su anticiper.

En septembre 1974, Lacan écrit un texte, remarquable par sa densité, son style et les formules autant énigmatiques que percutantes qui y affleurent : « Préface à *L'Éveil du printemps* de Wedekind ¹ ». Ce texte lui avait été demandé à l'occasion d'un nouveau montage de la pièce à Paris lors du festival d'automne en 1974. C'est un texte charnière, à la confluence d'autres écrits et des séminaires de la même période : « L'étourdit » écrit en 1972, les séminaires *Encore* (1972-1973), *Les non-dupes errent* (1973-1974) et *R.S.I.* (1974-1975), où Lacan développe de nouvelles thèses sur le dire, la jouissance du parlêtre, *lalangue*, les Noms-du-Père, les nœuds borroméens, entre autres.

Au cœur de la pièce se trouve donc la question de savoir comment le désir sexuel pour les filles vient aux garçons : par l'éveil de leurs rêves, répond Wedekind, anticipant Freud. Prenant leur suite, Lacan dans sa préface se saisit du texte du dramaturge pour relever son dire et en tirer toute la logique. Cette préface condense toutes les récentes avancées de Lacan, mais en offre aussi de nouvelles, sur la jouissance phallique, le

pastout intérieur au Tout, différent du *pastout* côté femme, les Noms-du-Père, la Père-version, avec majuscule, différente de la père-version...

Comment le sens du sens est-il lié à la jouissance du garçon ? Quelle différence y a-t-il entre « elle veut être la seule » et « la fille n'est qu'une et veut le rester » ? Comment un homme se fait-il l'Homme ? De quelle exception relève le « pastout » à l'intérieur de la jouissance phallique ? Quelles sortes de non-dupes errent au Royaume des morts ? De quoi « l'Homme masqué », personnage de la pièce, est-il le Nom ? Est-il homme ou femme ? Et de quel infini le Père est-il l'index ?... pour ne citer que quelques-unes de toutes les questions que soulève le texte de Lacan.

Il fallait bien l'art de lire de Colette Soler pour y répondre, en dépliant avec précision toutes les formulations de cette préface, et nous permettre d'y entrer en saisissant toutes leurs subtilités et leur résonnance actuelle.

*  C. Soler, *Lecture, Préface de Jacques Lacan à L'éveil du printemps de Wedekind*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, coll. « Opuscule\$ », 2020.

1.  J. Lacan, « Préface à *L'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

FRAGMENTS

« J'avais 5 ans, je jouais au jardin auprès de ma bonne, et j'étais en train d'entailler, avec mon couteau de poche, l'écorce de l'un de ces noyers qui joue encore un rôle ⁽¹⁾ dans mon rêve ⁽²⁾. Je remarquai soudain, avec une inexprimable terreur, que je m'étais coupé le petit doigt de la main (droite ou gauche ?) de telle sorte que le doigt ne tenait plus que par la peau. Je n'éprouvais aucune douleur, mais une grande peur. Je n'osai pas dire quoi que ce fût à ma bonne qui était à quelques pas de moi, je m'effondrai sur le banc voisin et restai là assis, incapable de jeter un regard de plus sur mon doigt. Je me calmai enfin, je regardai mon doigt, et voilà qu'il n'avait jamais subi la moindre blessure. »

Cité par S. Freud,

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile
(L'homme aux loups) »,
dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 390

1. ↑ En racontant plus tard cette histoire à une autre occasion, notre malade apporta la correction suivante : « Je ne crois pas avoir été en train d'entailler l'arbre. J'ai confondu avec un autre souvenir, qui doit sans doute aussi avoir été hallucinatoirement faussé, dans lequel je me vois entaillant avec mon couteau un arbre dont du sang se mettait à sortir. »

2. ↑ Cf. *Märchenstoffe in Träumen* (Éléments de contes de fées dans les rêves), *Int. Zeitschr. f. ärztl. Psychoanalyse*, I, 2e cah., repr. Dans le vol. IV des *Ges. Schriften*.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net